

TRAVERSÉES

Trimestriel n° 65 - Printemps 2012

*Prix de la
Presse poétique
Paris
2012*



Alain BERTRAND

Photo: © Jean-Pierre Ruelle

Sommaire n° 65 - Printemps 2012

Patrice BRENO - Editorial	3	Tristan SAUTIER	43
• Dossier Alain BERTRAND		André DOMS	44
Paul MATHIEU : L'Ardenne en bandoulière.	4	Leisha LECOINTRE	49
Marielle GILLET : A propos de son recueil de chroniques EN PROVINCE	6	•	
Lucien NOULLEZ : Toute une Ardenne dans mon sac	12	... les chroniques de livres de :	
Alain DANTINNE : On progresse	14	Claude ALBAREDE	55
Alain BERTRAND : Préface à SEMOIS.	16	Xavier BORDES	56
Alain BERTRAND : Les trottoirs	16	Nadine DOYEN	58
Alain BERTRAND : Musique nouvelle	17	Jean-Paul GAVARD-PERRET	64
Alain BERTRAND : Un séjour aux « Flots Bleus »	20	Jean-Paul GIRAUT	66
• ...les auteurs :		Claude LUEZIOR	66
Louis MATHOUX	22	Paul MATHIEU	68
Christophe MAHY	23	Colette MESGUICH	69
Anne LEGER	24	Marie-Line SCHNEIDER	69
Nikos BAZANIAS	25	Pierre SCHROVEN	71
Claude MISEUR	26	•	
Mattia SCARPULLA.	27	... les chroniques de revues de :	
Patrice BLANC	30	Béatrice GAUDY	74
Marie-Claude BOURJON	31	Pierre SCHROVEN	76
Emmanuelle MÉNARD	33	•	
Norbert-Bertrand BARBE	38	... les illustrations de : ...	
Jacques GAUTHIER	38	Uzeyir CAYCI	49
Marie-Josée CHRISTIEN	40	Denis GROZDANOVITCH	74 et 77
Serge MAISONNIER	41	Photo Alain Bertrand © Jean-Pierre RUELLE	2
François TEYSSANDIER	42		



Faites-nous part de la parution récente ou à venir de vos œuvres si vous désirez que nous en parlions dans les prochains numéros de TRAVERSÉES.

Abonnement: 4 numéros (Belgique) : 22,00 € (Etranger : 25,00 €)
1 numéro (Belgique) : 7,00 € (Etranger : 8,00 €)
à verser au compte bancaire n° 088.2136790.69
de Traversées, Faubourg d'Arival, 43 à 6760 VIRTION (Belgique)

Pour la France et pour l'étranger,
vous pouvez utiliser un virement international :
(CODE IBAN : BE71 0882 1367 9069 - CODE BIC : GKCCBEBB)

Pour la France, vous pouvez aussi envoyer un chèque à l'adresse ci-dessous libellé au nom de "Colette HERMAN". Précisez le numéro à partir duquel l'abonnement doit prendre cours. Ne pas oublier la mention: «TRAVERSEES A PARTIR DU N°...»

Toute correspondance (lettres, livres, manuscrits, poèmes, dessins, illustrations, idées, suggestions, remarques, critiques...) doit être adressée à :
Traversées (c/o Patrice BRENO)
Faubourg d'Arival, 43
B-6760 VIRTION (Belgique)
Tél.: 0032(0)63/57.68.64
GSM : 0032(0)497/44.25.60
courriel: patricebreno@hotmail.com - blog : <http://traversees.wordpress.com/a-propos/>

Dépôt légal : mai 2012 - ISSN : 1371-8339

Dans la limite des stocks disponibles, les numéros 1 à 54 peuvent vous être envoyés au prix de 2,00 € /numéro (frais d'envoi compris)

Comité directeur de la revue:
Marie-Line SCHNEIDER, Nadine DOYEN,
Patrice BRENO, Paul MATHIEU, Serge MAISONNIER, Véronique DAINÉ.

Comité de lecture:
Suzette GELAMBI, Xavier BORDES, Jacques CORNEROTTE

Conception et mise en page: J. Cornerotte

Traversées est une revue trimestrielle littéraire (études, poésie, nouvelles, chroniques) fondée en 1993. Nous pouvons vous en envoyer un exemplaire gratuit sur simple demande.

éditorial Patrice BRENO

Pourquoi écrire ?

« *J'écris pour la même raison que je respire, parce que si je ne le faisais pas, je mourrais.* »

Isaac ASIMOV

Il faut des écrivains pour qu'il y ait des lecteurs, mais aussi des lecteurs pour qu'il y ait des livres édités...

Chacun de nous pense avoir des tas de choses à dire, des événements vécus ou rêvés qu'il pense être le seul à posséder. Soit il les garde pour lui, soit il tente par l'écriture de se confier : encore faut-il que ce qu'il écrit ait une réelle valeur littéraire ! Tout ne sera pas publié, même si l'intention, la volonté de dépasser le cadre intime est là !

L'écrivain retenu, qui a posé son texte et remis son opus à son éditeur, n'a plus qu'à attendre – en croisant les doigts – le retour du lecteur, qui lui, ne se leurre pas et peut se révéler sévère. Une frustration : il pose des questions, établit un constat à travers son roman, son essai... et n'a pas toujours les retours escomptés. En souhaite-t-il vraiment ? L'écrivain doit sentir son lectorat, savoir ce qu'il peut dire, ce qu'il doit

taire, savoir titiller son questionnement, son positionnement. Le lecteur accueille cette nourriture littéraire avec bonheur ou rejet, recherche derrière les mots, les lignes, où l'auteur veut en venir. Il peut rire, pleurer, s'irriter, passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, pester, s'attaquer à toute la production de son scribe préféré, chercher à le contacter, lui écrire, le rencontrer...

Est-ce que l'écrivain doit avoir souffert, vécu, voyagé... ? C'est selon : il est notoire que certains auteurs ont écrit des récits de voyage ou d'exotisme sans s'être déplacés de leur bourgade.

L'écriture oblige à la solitude, à la réflexion, au repli sur soi, à la recherche... Cette solitude est nécessaire parce qu'il faut bien chercher tout au fond de ses pensées, de son passé, de ses connaissances pour les aligner sur papier (ou sur écran) et le résultat de ces démarches doit rejaillir inévitablement au mieux sous forme d'écrit. Les mots, de l'intérieur, arrivent aux lèvres, se communiquent au corps tout entier et se jettent du bout des doigts...

Le présent numéro consacre tout un dossier à Alain BERTRAND, « un homme dangereux » dont le regard est si perçant qu'il faut absolument le lire.

16 écrivains, par leur poésie, textes en prose, essais littéraires, ainsi que 11 chroniqueurs contribuent à pleins tubes et avec talent à ce numéro haut de gamme.

Pour terminer, je ne pourrais occulter la merveilleuse reconnaissance qui vient de nous être révélée. L'Union des Poètes Francophones a décidé d'octroyer le Prix de la Presse Poétique 2012 à la revue Traversées, distinction qui m'a été remise le 14 avril 2012 à Paris, jour de mon anniversaire...

Amitiés littéraires et bonne lecture

Paul MATHIEU

Alain Bertrand, l'Ardenne en bandoulière

Attention, cet homme est dangereux, il peut vous faire rire ! Par les temps qui courent, c'est déjà énorme ! Dangereux, mais insaisissable dans le même temps. Eh ! Par où entamer l'œuvre d'un auteur qui, tout de go, avoue : Je ne suis pas un cadeau ? Bien sûr, le premier réflexe est de ne pas le croire, de ne pas le prendre au mot ni même au pied de la lettre. De se dire : encore un qui n'est pas sérieux, même à plus de dix-sept ans. Rien à faire, Alain Bertrand embrouille. Mais il embrouille tout en affinant ses spécialités : les petits portraits du quotidien, la chronique des jours qui passent dans la fausse monotonie des campagnes endormies. Parce qu'en plus, avec lui, il faut se méfier. Prenez un village d'Ardenne bien isolé, bien à l'écart des autoroutes et des villes trop affairées. Vous vous dites, pas de problème, il ne va rien y arriver de bien méchant, au mieux un touriste égaré ou une brocante de fin de saison qui prend l'eau. Que nenni. Il y a toujours une affaire louche à exhumer, quand ce n'est pas une bouchère lubrique qui s'en va déniaiser un scout au fond d'un saloir - saint Nicolas ne pourra plus rien pour lui... Loin d'en prendre pour son grade, même la vue la plus élimée retrouve du galon, fût-elle liée à la Semois. Dame ! quand la diablesse, lente et verte, s'en va tresser un nœud coulant autour du village, il y a de quoi avoir la gorge serrée.

Alain Bertrand a d'ailleurs ses lieux de prédilection. L'Ardenne par-dessus tout : même s'il y pleut onze mois sur douze et que le reste du temps, c'est la canicule. C'est que là les sujets d'étude ne manquent pas. Entre le cheval de trait, le vieillard appuyé sur sa faux, les spécialités charcutières, le brame du cerf, les forêts inviolables (mais dévastées), la rudesse supposée du climat et une certaine bataille dont Bas-

togne fut naguère l'épicentre, Alain Bertrand collectionne avec bonheur les anecdotes cocasses, les réflexions fines et les conjonctures périlleuses. Dans ses chroniques, il ne marche pas seulement à la description plus ou moins flatteuse de telle ou telle situation, il se confie aussi parfois. Discrètement. Il y va de ses aveux sur le métier - dur métier - d'écriture : J'étais encore empêtré dans les mots, ces sales mots qui empêchent de voir, de sentir, de vivre.

Plus largement, Alain Bertrand a le don de l'inventaire. Quel présent offrir à un huissier de justice ? Et à son banquier ? Et à sa maîtresse ? On en connaît que ce genre de question taraude souvent que l'on soit ou non en période de fêtes. Je ne suis pas un cadeau fournit des pistes pour s'en sortir. Comme souvent, inutile de pénétrer très loin dans l'ouvrage pour se rendre compte de ce sur quoi on a mis la main. À chacun son lot. Canal + ? Pour les amateurs de foot, pardi ! Le pot de confiture ? Pour sa maman. Un bricolage ? Pour son papa. Et un point G ? Vous ne voyez pas ?... Pour un explorateur bien sûr. Des fleurs pour sa femme, un réveille-matin pour un jeune cadre dynamique. Pour son grand-père, le jean de Jane Birkin – celui qui moule le derrière comme une louche à fromage blanc. Évidemment, de temps en temps, on s'interroge. Pourquoi diable un ravier d'olives à un homme de science ? Patience, patience, tout vient à point à qui sait lire jusqu'au bout. C'est que la ficelle est suffisamment souple pour amener des considérations qui, dessous entendus obligent, ne cachent presque rien des visées sociologiques supposées par un tel sujet. Féroces, les fins de textes ne font guère dans la dentelle - Eh ! Quand on rappelle qu'on est prisonnier du caddie parce que le client du supermarché est un dangereux récidiviste, mais elles ne manquent pas non plus de donner des leçons bienvenues : en philosophie, la cécité est le commencement de la sagesse. Souvent, chez Alain Bertrand, le récit se pose en contrepoint d'une de ces échappées qui comptent pour rire, mais qui comptent tout de même. Les personnages s'absentent de toute intrigue un peu charpentée et tiennent d'abord par quelques traits caractéristiques. Ainsi, dans les six récits exemplaires rassem-

blés dans *La lumière des polders*, on rencontre un amoureux timide, un critique d'art à la limite de l'insupportable, une famille en vacances et un prêtre aveugle. Autant de cas à part entière. Faut dire qu'Alain Bertrand n'est pas toujours tendre avec ses protagonistes et qu'il manie allègrement une ironie décalée voisine tantôt du grotesque, tantôt du parodique.

Romancier ? Essayiste ? Auteur de récits ? Allez savoir... L'écrivain ne tranche pas ; il revendique seulement sa belgitude, au sens noble du terme. Né à Gand, ayant vécu à Bruxelles, fasciné par la Semois, vivant en Ardenne, il semble, par son parcours, résumer un pays qu'il met par ailleurs admirablement en scène dans ses textes. Convenues ou plus rares, ses images sont infiniment plus que des cartes postales, surtout au travers d'un art consommé de la comparaison qui tombe quand il faut, quand point trop n'en faut. Ah le style ! Tout est là, dans ce beau style ouvré, travaillé, godronné à grands coups adroits assénés par un orfèvre de la phrase.

Magie de l'écriture, de la sienne et de celle des autres ! Il y a trois ans, si l'on m'avait demandé pourquoi j'écris, dit Alain Bertrand, j'aurais répondu parce que je n'existe que par l'écriture ; l'écriture est une édification, une mise au monde constante. Ça confère une identité, mieux c'est le lieu de l'unification et du « bonheur ». Aujourd'hui c'est différent. Je me dis que j'existe un peu et du coup j'écris peut-être moins...

Marielle GILLET

Alain BERTRAND

- A propos de son recueil de chroniques «En Province»

• Le sentimental

Un homme qui exulte, qui laisse exploser ses sentiments est un homme libre. Donc, Alain Bertrand est un homme libre. Plus que syllogistique, c'est presque mathématique. Il y a d'abord son Ardenne sentimentale, sa vie. Qu'elle soit d'hier ou de demain. *En Province* symbolise l'intelligence, la poésie, l'humour, l'inventivité et la sensibilité d'une écriture singulière. Tout l'art de raconter. En prophète du pays de la province, Alain Bertrand en connaît tous les ciels et réinvente ses soleils. Emu, l'écrivain l'est autant avec une femme qu'avec une rivière qui chante. « *Pourquoi partir au bout du monde quand on n'est pas fichu de cueillir l'allégresse aubord d'un ruisseau?* » (p.20) Chronique après chronique, il laisse pleuvoir des métaphores. Ainsi, dans l'expression « *la forêt d'Ardenne est une grosse peau jetée sur une créature préhistorique* », l'auteur décrit l'Ardenne en l'associant à une image à la fois figée, sans âge et éternelle. La métaphore repose sur une utilisation suggestive et expressive de la langue. La métaphore est filée, quand il s'agit d'évoquer l'Ardenne. Et la comparaison marche dans son homologue figure de style : « *Tu sais, la vie est belle, vraiment, et les chagrins glissent en s'étirant comme les nuages dans le ciel de l'Ardenne.* » (p. 21)

Retournez à la page 57 de l'ouvrage que vous tenez en main. Alain Bertrand, un grand-père et l'enfant y tutoient l'Ardenne d'André Dhôtel... L'Ardenne demeurera, devant l'éternel, à réinventer. Les récits d'Alain Bertrand ont une lisibilité et un intérêt contemporains. Avec une portée large qui ratisse bien au-delà de l'univers provincial. Sa prose a une dimension universelle. Car la province, pour Alain Bertrand, est une utopie qui traverse le ciel. Une thèse inachevée. Trouvera-t-il la formule ? A l'instar de ce jardinier désemparé devant la taupe, la bête à traquer ?

La bête qui est tout sauf une imbécile...

Alain Bertrand a, quant à lui, tous les récits de sa vie pour trouver la formule, là où naît le visionnaire, le point de vue visionnaire dans cette écriture en quête d'elle-même. « *Les passions s'étiolent quand on les dépaysé* », a écrit Gustave Flaubert, dans *L'éducation sentimentale*. Il n'y a pas de dépaysement dans *En province*, mais plutôt de la figuration, du vivant vécu que l'on peut côtoyer chaque jour au coin d'un bar. Ce qui frappe dans ce recueil de chroniques, c'est le fait qu'il s'étend sur plusieurs tableaux à histoires analogues : des diptyques, des triptyques, une épopee formidable traversée par les émotions de Bertrand. Il a voulu peindre, en harmonie avec ses sentiments, car beaucoup de ses écrits sont des souvenirs qu'il regarde en focalisateur omniscient, un représentant, un figurant de la plupart des figures, des caractères typés, des « *gueules* » qui vivent ou ont vécu dans le monde rural. C'est bien cela, oui, son Ardenne sentimentale.

• La condition humaine

André Malraux a écrit : « *Il est très rare qu'un homme puisse, comment dire ? Accepter sa condition d'homme* »*. Dans *En province*, toutes les questions sont solidaires et chaque opinion est singulière. Le réel y commence là où le vrai se termine. La science des détails y fait le reste. Prenons, par exemple, des expressions de la condition humaine et de la défaite qui relie les hommes. Alain Bertrand se laisse impré-

gner par la réalité. Par ce qu'il a connu et vécu, d'une part, et avec la tradition et les légendes ancestrales, d'autre part.

La condition humaine. Revenons-y. Elle traverse le livre en filigrane, elle transpire et se cacherait presque dans des yeux de vache émoue. C'est la synthèse de la vie. Alain Bertrand est grand poète et excellent chroniqueur. Chaque geste, que ce soit celui du paysan, du jardinier, du grand-père, du meilleur ami ; chaque parole porte en soi la défaite de son impuissance à dire vraiment les choses. « *Qui n'a jamais participé à la procession de Toussaint ne connaît rien à la condition humaine* », écrit Alain Bertrand à la page 23. De l'arrivée de la ville, jusqu'au creux du caveau familial, on assiste à un tableau de famille pire qu'un chemin de croix. Chaque geste y est étudié, rendu mécanique par le destin qui a rattrapé le devenir de l'individu. Le temps, le côté lugubre de la scène fait le reste.

La singularité de chacun des tableaux du recueil où la condition humaine est mise en exergue réside en ce que l'écriture fait coexister l'absurde conscient avec l'assurance que le destin a triomphé ou triomphera. Parce que la vie est un engagement. Dans un souci d'inférence, on comprend combien, dans les mots d'Alain Bertrand, la défaite, on le répète, relie les hommes. L'ennui les relie près du poêle, à l'aube de l'hiver. Arsène, un des vieux de la chronique Trois vieillards parlait à l'écrivain de « la surprise d'être en vie » (p.26). Evoquant encore la condition humaine, plus terrible encore cette phrase, page 161 : « *Boire est un répit sur le chemin dont l'issue est ce précipice affreux dont parlait Bossuet, une façon mesurée d'oublier que la condition de l'homme est irrésistible et sans remède.* » La solution ? Le remède ? La potion ? Il semblerait que ce soit la marche, le passant retrouvé et, surtout, la forêt, le retour à la poussière, à la nature, à la création : « *Rien ne vaut une balade en forêt pour prendre la mesure de la condition humaine* » (p.166) Soit. N'est-il pas donné à chacun de choisir et de dire oui à son destin ? A bien y réfléchir, certains passages chroniqués de ce recueil sont porteurs d'une angoisse, d'une vision de la réalité sans conces-

sion : « *la vie est une chose étrange, vraiment, où chacun passe à côté d'autrui en toute nonchalance.* » (p.165)

Anaximandre de Milet (610-547 av. J.-C.) déjà, faisait de l'indéterminé infini le principe de toute chose. Les formes viennent limiter cet infini indéterminé. C'est ainsi que l'être fini porte en lui la rançon de son existence : il est condamné à la mort. En spécialiste de l'âme humaine, Alain Bertrand joue sur les contrastes. Et c'est là tout le paradoxe de la condition humaine : on ne peut devenir soi-même que sous l'influence des autres. A l'instar de ce père, page 145, qui sourit du contentement de son fils. Pire, il « soupire de contentement ». Et c'est plutôt l'enfant qui sourit au soleil. Lequel est le plus heureux ? Le père, qui laisse croire au gamin que la pêche a été bonne, qu'il est un sacré pêcheur ? Ou le fils, qui feint l'ignorance et laisse croire à son père qu'il est fier de lui ? C'est le soleil du jour, le seul arbitre... Ce jour-là où l'enfant sur un pied de guerre matinal a découvert la pêche philosophique, à travers laquelle quelques heures passées avec son papa, valent bien toutes les vies du monde.

Homo sum, humani nil a me alienum puto

Je suis un homme ; rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

• En arrière, mais pas passéiste

Quand Alain Bertrand regarde en arrière, c'est pour mieux présager de l'avenir. Dans En Province, il dissèque le passé noblement, en faisant de chaque étape de la / sa vie une nouvelle rencontre avec celui qu'il a été. On rencontre d'abord, page 65, la jeune fille à laquelle il ne lira jamais ni Rimbaud, ni Verlaine. Cette demoiselle est Sa Bataille des Ardennes à lui. Relisez le dernier paragraphe de cette huitième chronique. Et puis souriez... A cette relecture, on tutoie le poète, qui lui-même a parlé aux étoiles. L'une d'elles lui a répondu. Le narrateur est amoureux. Il est jeune enseignant, plein d'illusions et croise une jeune fille alerte. Il n'a pas encore frôlé le sol de la classe. Il n'est pas encore

venu, n'a pas vu, ni vaincu. A la page 20, ce sont d'autres pavés que le jeune homme traverse à l'âge de 20 ans : ceux qui collent au tank. Cet incontournable char Sherman, vestige de la bataille ardennaise de 44. « *Bastogne m'ouvrait des bras de marchande des quatre-saisons : elle avait de la filouterie dans le regard, des lèvres humides et accueillantes.* » Derrières les pavés, d'autres pavés ? Nous n'avons pas évoqué jusqu'alors les personnifications, traces poétiques qui habitent ces pages. Bertrand entre dans Bastogne, avec le regard frais du jeune adulte, comme il tendrait la main à une jeune fille espiègle, un peu provocante. Il y a de la moiteur dans son regard. Nous trouverons, tout au long de ce récit, de nombreuses pages dans lesquelles Bertrand regarde en arrière, mais sans attachement excessif aux valeurs du passé. Un regard nostalgique est du bonheur qui se repose, l'assurance de veiller avant la mort. A ce propos, relisons la page 43. L'auteur écrit : « *Que savez-vous de vos morts ?* » *Quelques balbutiements ? Un mot, de-ci, de-là, « paternisant », d'un grand-père à moitié éteint, l'odeur des gaufres de la grand-mère, le dimanche...*

« *La pensée d'un homme est avant tout sa nostalgie* », a dit Albert Camus. En quelques années égrenées, Alain Bertrand a la nostalgie de ces vieilles routes de province auxquelles il n'a pas encore tout dit. Page 100. Le cinéma d'été. Les mains moites. La drague. Du cinéma d'antan, pas en plein air, mais presque, qui renaît d'une mode ancienne aujourd'hui. « C'est un court métrage estival », dit l'écrivain. Déjà, la caméra se lit à travers ses yeux. Ses « hier » sont faits de travellings arrière. La vie et les filles sont belles. C'est la drague du samedi soir. Au cinéma. Les flirts dans le noir. A ce jour, plus de quarante ans après, on cherche conseil sur internet : sur des forums d'art de la séduction, on vous « coache », vous donne les trucs et astuces quand vous avez choisi de faire d'une projection cinématique un dessein amoureux. Certains films, paraît-il, sont même plus propices à la drague étudiée que d'autres.

On reviendra sur la femme, un peu plus loin dans ces pages : Jeanne et Rimbaud, Carine à la myrtille et Julie à la pêche. Les femmes, ces fleurs du bien pour le chroniqueur, ces aubes qui reviennent à chaque âge de la vie. Ces zones d'ombre aussi. Les « très-chères » sont entre anges et démons. Elles se laissent aimer. Dans ses méditations féminines, l'auteur joue aussi avec l'ironie des apparences en trompe-l'œil. La nostalgie est en viager, dans l'œuvre de Bertrand. La femme, quant à elle, est souvent pour lui, cette inconnue.

Fidèle à son origine

Ab origine fidelis

• **Le meilleur ami**

« *Le soleil entrera par la bouche* » (p.15). Ah, les joies simples de l'amitié. Alain Bertrand, à travers ses chroniques, est aussi un bon ami. Un meilleur ami. On pourrait disserter des pages et des pages sur le « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Bien que ceux qui citent de ces phrases éternelles ne les ont pas toujours mises en pratique. Pensons à Rousseau, lui, auteur de Emile ou de l'Education, qui aurait laissé ses cinq enfants aux « enfants trouvés ».

Ami ? Amour ? La réciproque est toujours chez le premier. L'est-elle dans tous les cas chez le second ? Chez Bertrand, l'amitié est formidable. Dans la première chronique déjà, elle irradie. Il est question, à la page 15, d'œufs à briser. C'est la recette, dans toute sa simplicité, qui fera la différence. Comment des œufs et une poêle peuvent-ils régir les lois de l'amitié ? Enfin, l'amitié est-elle un code simplement ? Le code est dans les yeux, dans les âmes, dans le sens inouï et le destin que l'on veut faire prendre aux vraies valeurs. Attention, il manque le ciel, le poivre et l'eau. Même la cuillérée et le doigté qui allumera le gaz seront déterminants. Revenons-y : « *Le soleil entrera par la bouche* ».

Résumons : Alain Bertrand prépare une des recettes les plus simples, les moins coûteuses qui soit. A ses amis. Cela n'a pas de prix. D'ici encore, on sent les œufs, d'abord baveux, puis « chimiquement » métamorphosés, et enfin prêts. Il faut que le bol soit rustique. Il faut le lard, aussi. Et l'amitié fera le reste. Et la bière d'Orval. Le soleil est entré.

Le genre de bol qui a traversé les générations, souvent à pois ou à canules, avec un petit socle, qui, à l'instar du buffet de Rimbaud, dans son poème éponyme, en « sait bien des histoires ». On a tous bu un jour dans ces bols de grands-mères, avec une ou deux brèches, souvent oblongues, et jaunies.

D'ailleurs, l'omelette, à l'image de la tranche de pain tartinée façon salée ou sucrée, n'est-elle pas meilleure chez les autres ? Quand la nappe est dressée au nom de l'amitié, des retrouvailles familiales, de la vie simple ? Et les confitures veilleront, patientes, des mois encore, en ayant pris ces « airs si bons des vieilles gens ». Lisez cette chronique d'Alain Bertrand, *Trois vieillards*. Lisez-la encore. Partagez-la. Et vous ne regarderez plus vos omelettes de la même façon.

Revenons à l'amitié. Une des phrases peut-être les plus bouleversantes des dizaines qui font le livre est celle-ci : « Perte d'amitié est plus éprouvante que chagrin d'amour ». Page 19. Et ça le travaille, l'ami, ça le hante ? Car il en ajoute, deux pages plus loin : « Les amitiés sont plus fragiles que le grand amour ».

Selon Aristote, l'ami vertueux est le seul qui permet à l'être de progresser. François de Sales pensait, quant à lui, que l'amitié est le plus dangereux amour de tous. Inconsolable sera l'homme quand il souffre de blessures d'amitié. Car dans l'amitié, la réciproque est claire, palpable, sinon l'amitié ne serait pas. Quant à la réciproque dans l'amour... Alain Bertrand semble troublé dès lors que l'amitié ferme les yeux. Car aimer d'amitié, cela se mérite.

Prenez bonne note de ceci. Vous ne reviendrez jamais plus rassasié, plus grandi, plus heureux que d'une petite omelette entre amis. Et n'oubliez pas, dans la préparation, de laisser reposer le bonheur.

Stat rosa pristina nomine nomina nuda tenemus

Le nom de la rose d'hier demeure, il ne nous en reste plus que le nom.

• L'animal

Un animal (du latin *animus*, esprit, ou principe vital) est, selon la classification classique, un être vivant hétérotrophe. Cela veut dire qu'il se nourrit de substances organiques. On réserve aujourd'hui le terme animal à des êtres complexes et pluricellulaires. Or, l'homme est un animal comme les autres.

D'ailleurs, oserait-on écrire que certaines descriptions, certaines métaphores liées à un animal quelconque, chez Bertrand, rendrait davantage hommage à l'âme animalière qu'à certains hommes au comportement animal honteux ? Dans la première chronique, déjà. Veaux, vaches, cochons. On croit entrer, dès le titre, dans *La laitière et le pot au lait*, du facétieux *la Fontaine*. « Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée ;/ La dame de ces biens, quittant d'un œil marri/ Sa fortune ainsi répandue / Va s'excuser à son mari/ En grand danger d'être battue. » L'histoire de *la Perette* de la fable n'est peut-être pas loin des désillusions qui cultivent certains de nos ruraux aujourd'hui. Soit. Mais le sujet n'est pas là. Ce qui nous marque ab initio à première lecture de cette chronique, c'est la façon délicate, gentille, aimante, suggérée par l'écrivain quand il offre la vache à la personnification et à la métaphore. On est ému quand Alain Bertrand évoque la césarienne de la vache, lorsque l'homme, après sevrage, lui arrache son dernier né : « [...] ce désespoir tout féminin, bien plus terrible que le brame du cerf qui n'est, après tout, qu'une dispute entre mecs [...] la vache a un cœur

qui saigne. » Plus troublant encore, page 16, cette mémorable description du porc, que l'on voit sans regarder. Qui d'autre qu'Alain Bertrand, chroniqueur affûté, aurait osé ? Il plaint le « tire-bouchon » absurde de la grosse bête rose odorante car elle est « inutilisable », et il lui attribue un regard de « princesse égyptienne ». Quant au porc, on ne peut pas dire que c'est sa queue en « tralala » qui empêche la terre de tourner. Et la vache ? Vache des villes et vache des champs... c'est un peu réducteur, mais la façon dont focalise Bertrand sur le bovidé nous invite à la comparaison. Et ses lettres de noblesse sont rendues à la demoiselle qui trouve son bonheur dans le pré. Et alors, elle redevient inaccessible, derrière ses yeux de vache : « A l'instar de la Dame aux Camélias, la vache est d'un abord impossible ». Elle est presque un mythe pour les citadins. Et le lait alors ? Sorti d'une quelconque industrie, comme on fabrique les bulles de la limonade. Il faut dire que c'est une espèce rare, la bovine, pour le citadin. Une espèce de monstre du Loch Ness que l'on retrouve en légende. Enfin, presque... Car quand les citadins se rendent en campagne, c'est presque un safari qu'ils entament. Même la fermière, comme l'animal, a des allures de jamais vu. Juste d'un peu entendu. Dans les livres ou dans les histoires de grands-mères. Le rapport qu'entretient Alain Bertrand, à travers de nombreuses pages de cet ouvrage, est attendrissant d'humilité, de retour à la nature, de l'appel de cette dernière et de ce qu'elle creuse, au plus profond d'elle depuis que le végétal a créé l'animal. Bien avant que l'homme soit debout, in fine.

Chez Alain Bertrand, les animaux se rendent même à la messe. Une fois l'an. Alors ça, pour l'homme des villes, c'est vachement épataant !

A bove ante, ab asino retro, a stulto undique caveto.

Prends garde au bœuf par devant, à l'âne par derrière, à l'imbécile par tous les côtés.

• La femme

Pour le chroniqueur, la femme est à la fois belle, sensuelle, aimée, désirée, ténébreuse, rêvée, inaccessible, vaporeuse... Cela fait cliché, n'est-ce pas, tous ces qualificatifs ? Et pourtant, ils sont essentiels. « Certains tremblent devant l'existence ; moi, c'était dans les bras de Jeanne. » La femme revient - et avec elle, l'image que le chroniqueur se fait de la figure féminine. On trouve aussi ce glissement vers le sens mystique. Cette femme qui subjugue l'homme et le confronte à lui-même, par le jeu de la séduction. La femme, chez Bertrand, est un enjeu poétique. Une traversée de l'irréel, une mer à boire, un ciel à écumer, une fusée à lancer dans l'éternité. Page 100. C'est l'été. Le cinéma reprend ses quartiers des soirées sans lune. La vie est belle. Les jeunes filles ont les jupes vaporeuses. Les cheveux ensoleillés. Les peaux sont moites. Le jeune narrateur s'est trompé de tiroir ce matin-là.

Il a enfilé sa timidité. Pour l'audace, il repassera. Ce n'est pas très grave : Eddy Merckx franchira encore le Ventoux l'année prochaine. Lisez cette chronique et vous comprendrez quel rôle joue Eddy Merckx dans la phrase précédente...

Et puis il y a Jeanne, revenons-y à Jeanne. Elle ne pourra jamais être la Frida de Brel, mais derrière sa cochonnerie et son expérience de femme qui sait de la vie trop de choses déjà, elle est, elle aussi, belle comme un soleil. C'est dans la chronique titrée « Jambon d'Ardenne » que Jeanne entre en scène. Et avec elle, les larmes du narrateur. Cette chronique, sur fond de jambons crus et de comptoir entrelardé, dont l'arrière-plan est une boucherie viandeuse et sanguine, est, paradoxalement sans doute, la plus sensuelle de toutes. La Jeanne, la bouchère, est à l'image de la Maline d'Arthur Rimbaud, ou encore de la marchande du Cabaret Vert (chez le même Rimbaud...). Bertrand ne dit pas si elle aussi avait les « tétons énormes ». Une chose est certaine, celle-là non plus, ce n'est pas un baiser qui l'épeura. Et le chroniqueur, cette fois, de sentir une petite brise sur sa joue... Pour que le premier amour s'arrête là. A cette petite brise sur une joue.

« Votre mère vous a enseigné que la femme est une créature merveilleuse à maints égards, et qui mérite un doigté d'horloger » (page 169). Chez Bertrand, la femme est aussi un musée à ciel ouvert. Un musée où l'on croit tout apprendre, mais qui est toujours à réinventer. Elle passe. Elle fait justement penser à la passante baudelairienne. Ephémère. Figure féminine dont, plusieurs années après, les traits sont évaporés. Il ne reste plus que la silhouette.

Un souffle, peut-être, un parfum. Quel homme amoureux, quel narrateur amoureux, n'a pas, un jour, levé les yeux et embrassé le ciel, en regardant celle qu'il aime, marchant juste ce qu'il faut devant lui, le dos tourné, pour qu'il perde le contrôle. Et surtout, à l'homme de s'arranger pour qu'elle ne le voie pas le perdre, le contrôle, tandis qu'elle glisse une main dans ses cheveux, ou incline légèrement ses hanches, ou s'abaisse pour prendre un enfant dans ses bras.

Que la lumière soit !

Fiat lux !

- **Comme Mozart, le violoniste**

Ce livre est une réponse à un vœu. N'est-ce pas la façon la plus humaine, la plus noble de l'hommage à l'écrivain par l'écrivain ? A Jules Renard. « Ces pages devaient, dans mon esprit, répondre au vœu de Jules Renard : « Un livre moderne sur la campagne » (Alain Bertrand). Jules Renard, qui, à l'instar d'autres grands écrivains, n'aura jamais atteint bien haut l'échelle de l'unanimité. Bel hommage.

Lucien NOULLEZ

Toute une Ardenne dans mon sac

Pour mon ami Alain Bertrand

- 1.
- De la littérature...

Depuis que je fréquente les auteurs qu'il affectionne (Dhôtel et Follain à coup sûr, Henry Thomas, sans doute et, pourquoi pas, Max Jacob ou Pierre-Albert Birot...), j'ai un peu mieux compris, en compagnie d'Alain Bertrand, ce qu'était la littérature. Car la littérature n'est pas, comme le croient bien souvent les gens de lettres (qui n'ont d'ailleurs rien à y faire), une entreprise noble et sublime, un truc à se casser la tête, un prétexte pour passer à la télé ou pour draguer les filles, un joli divertissement, un somnifère, un voyage sinueux dans les méandres politiques ou même une occasion de pondre des articles savants. C'est bien plus simple que ça. La littérature a à voir, non avec la bêtise, mais avec l'ignorance ; non avec la crédulité, mais avec sa sœur merveilleuse et gorgée de sève neuve : la naïveté. Dans la littérature, on ne « prend » pas la parole, mais, tout au contraire, et comme un enfant ébahi ou horrifié, on se laisse surprendre par les détours et les cornichonneries du langage. Voilà donc, déposée ici, une affirmation de principe : sans poésie, la littérature n'existe pas.

- 2.
- ... et sans oublier Simenon ?

En voilà un qu'Alain Bertrand aura bien lu ! Mais Simenon ne fait pas exception. Et on ne le dira jamais assez : s'il avait atteint le rang des plus grands, c'est parce que l'auteur de *La mort d'Auguste* ne savait

rien, n'expliquait rien, ne résolvait rien. Et c'est un clin d'œil du destin qui fit de cet éberlué littéraire un homme d'affaires avisé, mais surtout un auteur prolifique, un auteur à succès, un auteur riche, couvert de millions et de femmes. Néanmoins, croyez-moi : quand, avant d'écrire, il taillait ses crayons ou quand il récurait sa machine à écrire, Georges Simenon était mort de trac. Il se sentait pauvre comme un chanteur qui va entrer en scène, misérable comme tous ceux qui savent qu'ils ne pourront manquer de saisir l'instant vrai, sous peine d'y perdre leur vie, et qui savent aussi que cela ne dépend ni d'eux-mêmes ni de leur science. Celui qui n'est pas humble avant d'écrire peut faire autant de livres qu'il voudra. Il ne sera jamais dans la littérature.

- 3.
- Et la voilà : l'Ardenne !

Maintenant, allons-y carrément et prenons tous les risques : je n'aime pas la campagne. J'aime les vaches (parce qu'elles m'ont donné jadis quelques poèmes), mais je les fuis à cause des mouches. Je n'aime pas l'odeur du lisier, les tas de bois où grouillent les cloportes, les boules de pailles qui sonnent le glas des moissons, les petits villages où ça cancane ; je déteste les oies, le singlet débraillé des forestiers ou les histoires de contre-offensive à la fin de la guerre. L'Ardenne est dure au marcheur, cassante au cycliste et trop glaciale, tourbillonnante et pierreuse au nageur. Les bois sont froids. L'omelette au champignon donne du cholestérol et les salaisons ouvrent la soif, ce qui pousse à la consommation excessive des bières mystiques, lesquelles donnent du ventre, elles aussi. En Ardenne, il faut savoir rouler en voiture, si ce n'est en tracteur ou en bétailière, bricoler, pêcher et traquer le gibier, le cerf discret et le sanglier qui soupire. Toutes ces choses me répugnent, toute cette virilité, ces éloges de la vie rude, très peu pour moi.

- 4.

• Et pourtant

Et pourtant, je trimballe partout, dans mon sac à dos de citadin pédestre, moi qui me régalaïs jadis de l'odeur d'essence du garage Fiat sur le trottoir où je jouais, moi qui n'aime rien moins que les foules urbaines, qui ne sais ni planter un clou, ni monter une ligne, ni saler un jambon et qui aime la bière anglaise, je trimbale partout, et je lis au hasard un livre simple, une sorte d'éloge bucolique, illustré de photos en noir et en blanc, ni traité, ni guide touristique, ni essai, ni rien : seulement des petits textes. Ça s'appelle *En Ardenne* , c'est tout de même édité à Bruxelles, c'est de mon ami Alain Bertrand, et c'est, enfin, enfin parmi tant de livres de soi- disant poèmes, et parmi tant de barbes prosaïques, oui, c'est enfin et c'est vraiment de la littérature.

• 5.

• Et qu'est-ce qui m'a pris ?

Oui, qu'est-ce qui m'a pris, l'autre jour, de décréter, comme un imbécile, comme un homme de lettres, comme un prof ou comme un journaliste littéraire, qu'Alain Bertrand comptait pour moi (avec Geneviève Bergé, Thierry Haumont, Pirotte et quelques rares autres), au nombre des meilleurs prosateurs de la Belgique francophone. C'est idiot de dire une chose pareille. D'abord, je n'ai tout de même pas lu toutes les proses romanes de ce pays ! Et puis : « les meilleurs », ça vous a une allure de récompense qui suppose donc des punitions et qui n'a évidemment rien à voir avec ce que je disais de la littérature. N'empêche, j'ai lâché cette bourde, et, pour m'en récompenser (la vie étant vraiment injuste!), je vais vous dire, au moins, pourquoi.

La prose d'Alain Bertrand n'a pas oublié son enfance. Bien sûr, elle n'infantilise rien. Elle joue subtilement à donner des petits coups de hanches à la syntaxe. Elle déboule parfois avec surprise. Elle se tait.

Elle trouve des mots rares, mais jamais pédants, elle fait parler les choses. Elle conserve une fraîcheur que seule la maturité mérite, puisque c'en est une conquête. Elle ose filer gentiment dans l'absurde sans jamais oublier la gravité du réel, l'immense fragilité des choses et les vibrations de la mort. Elle ne me fera pas aimer l'Ardenne (quoique...), mais elle me fera aimer qu'on l'aime et là, nous serons bien d'accord, on est vraiment dans la surprise et dans la littérature authentique.

1. *En Ardenne*, texte d'Alain Bertrand, a été publié, accompagné de photographies de Jean-Pierre Ruelle, aux éditions Bernard Gilson, (Pré aux Sources) à Bruxelles (ouf !), en 2008. C'est, je vous le jure, un très beau livre !

Alain DANTINNE

Les mots et les choses

Alain BERTRAND - On progresse, Le dilettante, 2007

Petites chroniques de notre quotidien au travers d'objets d'allure insignifiante, qui trahissent nos faiblesses et définissent notre condition irrémédiable d'individu définitivement post-moderne. Sauf qu'Alain Bertrand pratique la littérature avec une drôlerie incisive et tendre.

Si vous pensez occuper votre prochaine fin de semaine par quelques menus rangements de greniers ou de pensées, ne lisez surtout pas ce livre d'Alain Bertrand, sinon votre tâche deviendrait insurmontable. Le moindre objet posera une énigme dans laquelle vos fantasmes comploteront contre vos souvenirs. Vous jetterez un regard torve sur un four micro-ondes made in China, sur un parapluie aux baleines en voie de disparition ou sur la foreuse que reçoivent en cadeau les messieurs un samedi après-midi de marketing pendant que madame pensera avoir gagné le gros lot en sortant de la foire commerciale enchaînée au fil invisible de sa nouvelle centrale vapeur. Une multitude d'images surgiront d'un caméscope démodé, d'un frigo américain ou d'un dictionnaire écorné. Du barbecue au cercueil, les ustensiles du quotidien sont les victimes expiatoires de la plume acide d'un ravaleur de modernisme.

« Objets inanimés avez-vous une âme ? » Foutre oui ! Une âme touffue, un inconscient pardi !, un capharnaüm aussi mystérieux qu'un sac à main d'où l'on sortirait du désir contrarié entre deux mouchoirs humides, un bric-à-brac secret où se mêlent une volonté d'être libre et amoureux, une mélancolie rustre, un désarroi de couple. Bref, un dés-

enchantement de supermarché. Votre caddie déborde de robots ménagers, d'espoirs en discount ou de lampes de chevet. Il progresse entre les rayons de la futilité et se remplit de grandes amours et petits souffis, de quoi bricoler du sentiment.

En bon phénoménologue de Grand Bazar, Alain Bertrand sait pertinemment qu'il n'y a pas de pensée sans objet, ni de lunettes sans voyeur. Notre pudeur – qui recule comme la France en quarante – en prend pour son grade quand le philosophe s'arrête à l'essence du doudou de l'enfance, du vernis à ongles ou du string grâce auquel « la liberté du fondement est devenue le fondement de la liberté. » C'est qu'il déshabille nos habitudes dans ce peep-show mondain, ce qui ne l'empêche pas de fermer les yeux sur quelques turpitudes étriquées car « s'aveugler permet de supporter les grimaces conjugales et les crétins à gourmettes. »

L'homme pousse son caddie comme Sisyphe son destin, déjà nous supputons la dégringolade comme le suggère le dessin de couverture d'Alice Charbin qui illustre intelligemment, avec une ironie complice, chacune des chroniques. Les éditions du Dilettante ont réussi là un très bel objet qui, espérons-le, ne rejoindra pas l'inutile couteau suisse, le parasol pluvieux ou la machine à café du bureau dans le tiroir de nos déceptions.

En cette année, l'édition se souvient de Mythologies de Roland Barthes. Quelques plumes parisiennes, habituées des médias (sociologues, économistes, journalistes, voire psychanalystes), se sont retrouvées autour de Jérôme Garcin pour réécrire, aux éditions du Seuil, un portrait brillant de la société française de consommation d'aujourd'hui. (À moins que ce ne soit un portrait de la jet set parisienne par ses acteurs eux-mêmes). Avec moins de clinquant, mais plus de finesse et de pertinence, Alain Bertrand nous dresse un inventaire acerbe d'objets anecdotiques au premier abord, qui prennent des couleurs au fil

des pages et même le noir-jaune-rouge dans le « bonus belge » offert en fin d'opus. Décidément rien de ce qui est tendance ne lui échappe.

Alain Bertrand est né en 1958 à Gand et vit actuellement à Bastogne où il enseigne le français. Il est l'auteur d'une grosse dizaine de livres, romans ou chroniques ainsi que de monographies de Georges Simenon et de Jean-Claude Pirotte. Il a publié Lazare ou la lumière du jour aux très belles éditions du Temps qu'il fait (en 1998) où le héros, enfant nu et seul, s'ouvre à l'impossible de la poésie : Lazare a choisi les mots, ils sont plus vrais que les choses quand ils fouillent notre indécrottable sous-sol et disent l'en deçà de nos peurs, l'ombre du bonheur. Dans Le bar des hirondelles (éditions Labor), l'auteur nous fait entrer dans une péniche clapotant en eaux mortes et qui songe aux Marquises, rêveries de bateliers quelque peu magiciens et vaguement ivrognes. Se souvenait-il de sa naissance quand il décrivit La lumière des Polders (Arléa) où il s'amuse à inverser les clichés de notre « plat pays » ? D'autres livres au Castor Astral, dans la collection Escales du Nord, des chroniques ardennaises dans le sarcastique En province et l'histoire d'un personnage, Monsieur Blanche, dont on se demande même « s'il a une virgule dans le pantalon », sorti tout droit d'un tableau de Magritte ou de Chagall.

Dans chacun de ces livres, le lecteur découvre une œuvre tout à la fois légère et travaillée, une sensibilité qui se retrouve à chaque page, un humour bien plus corrosif qu'il ne le laisse paraître au premier regard. Il sait mordre quand il faut, Alain Bertrand ! On progresse est à ce titre un « antimythe » de notre « société de consommation » ou comme le disent tant de clichés qui font rire l'auteur, notre société postmoderne ! Lui serait plutôt un prémoderne, son style est lifté et prend bien souvent le lecteur à contre-pied, son récit rebondit là où on ne l'attend pas. C'est le dépeceur caustique de nos petites manies, de nos lâchetés quotidiennes.

Maintenant, si vos rangements de greniers ne sont que prétextes pour vous éloigner d'une marmaille qui cherche un taxi pour se faire conduire au tennis ou chez les copains, d'un mari soudé à son aquarium et qui zappe plus vite que Lucky Luke ou d'une épouse explorant les recoins de la dernière galerie commerçante, je vous conseille la lecture d'On progresse. Là-haut, sous la tabatière, au milieu des poussières voltigeant dans le rayon blanc d'un soleil d'hiver, vous oublierez le goutte-à-goutte lancinant du temps qui passe.

Alain BERTRAND

Préface à Semois

La Semois est un dérivé fluide de la poésie. La plupart de nos contemporains l'ignorent, trop accaparés par l'usure du temps. Ils courent les grands magasins, remplissent les écrans de télévision, s'obligent à la servilité de la consommation. Tout ce quotidien épouse l'homme en le poussant ailleurs ; je veux dire : hors de lui, dans le rythme et l'accaparement de tout ce qui éloigne du flux de l'existence.

Le plus souvent, c'est une cassure dans l'ordinaire qui rend l'homme moderne à lui-même. Malade, noyé sous l'écume des jours ou l'obsession des tâches lucratives, le voilà qui manque, sourdement, de cette vie qui manque à la vie. Sortir du cocon qui enferme et aveugle devient plus qu'un but : une nécessité. Les oiseaux qui traversent la fulgurance du ciel ou le fond du jardin, soudain, que dore la lumière, sont comme des appels à descendre le long de la Semois. Pour s'y laver de l'inutile et rafraîchir le regard. Pour y surprendre un vol de hérons, le jaillissement d'un chevreuil, un reflet sur le courant qui embrasse les rochers et entortille la chevelure verte des fées et des sorcières.

L'entrée dans le monde sensible constitue toujours un miracle. Et qui requiert des guides. En somme, le poète ou l'artiste photographe s'avancent en éclaireurs. Leur destin est de se laisser modeler par les mots et les images. En vue de s'ouvrir à la vie grande, celle qui dilate le cœur et ouvre l'esprit aux frémissements d'un regard, d'une fleur, d'une sente.

Cette démarche contemplative exige de la patience et suppose d'accepter l'impondérable.

A feuilleter cet ouvrage, on mesure les heures d'attente de ce qui arrivera peut-être au bord de la Semois si lente à confier les mystères du

monde. On perçoit aussi des émerveillements et les remous que l'indécible provoque dans l'âme. On se sent reprendre confiance dans sa capacité d'accéder à ce que Charles Baudelaire appelait « Les minutes heureuses ».

La Semois est un poème abandonné dans le silence des aubes, lorsque les écharpes de brume se déploient comme autant de légendes. Elle invite chacun à vagabonder le long de ses berges, afin de les effleurer du regard et de la main ; au contact intime de la nature sauvage, de retrouver la mesure exacte de ce qu'on est. Un homme pauvre par ses excès mais unique dans sa capacité de sentir et de gagner les chemins de traverse, dans l'espérance d'un éclat de papillon ou d'une mélodie d'arbres et de rivière.

Qu'on me comprenne : nulle trace d'intellectualisme dans cette démarche. La poésie est une affaire de la plus haute universalité, et qui nourrit l'âme humaine, tels l'oxygène ou l'eau de source.

C'est le mérite des arpenteurs de rives et de sentiers de nous le rappeler, en sorte que la vie soit meilleure pour tous.

Alain BERTRAND

Les trottoirs

Le trottoir est une bande pavée plus ou moins émaillée de crottes et qui longe les façades ou les terrains vagues au sein des villes. Ces derniers se font rares à Anderlecht, car ils ont migré vers la campagne, mais sans les trottoirs. La différence entre la ville et la campagne tient dans ce retard de civilisation.

Charles en fait l'expérience en Ardenne : lui, dont le pas, en ville, ne rencontrait que des hommes ou des réverbères, le voici sacrifié à une route de campagne et à ses usagers, qu'ils soient d'origine humaine ou animale. Il n'a pas le temps de se rappeler s'il faut marcher à droite ou à gauche qu'il glisse dans une bouse fastueusement azotée. Cette débâcle molle entraîne une chute, précédée d'une torsion de cheville. Ce genre de glissade s'apparente à la roulette russe – appelée ici roulette campagnarde.

Pour preuve, les flaques d'eau se parent de phares ronds comme des assiettes, d'un jaune de science-fiction.

Charles, dans le soir coulant, craint une attaque de soucoupes volantes et se relève, le pantalon déchiré.

Assis sur son trône d'altitude, le gros Louis lui concède un salut de roi.

Rasant le bitume, un engin, jaune lui aussi, bat la mesure jusqu'au fond des étables: c'est le fils du fermier; comme lui, il porte une casquette, mais en sens inverse, pour marquer le conflit des générations.

Et puis ? Charles s'essuie les mains à sa veste et songe que les trottoirs, en ville, justifient leur usage par le volume de piétons et de véhicules sur la chaussée. Chacun à sa place et tout le monde progresse vers son tunnel ou sa bouche de métro. Cette logique basée sur le nombre illustre la candeur des ponts et chaussées : une seule automobile ne suffit-elle pas à tuer un piéton ?

En outre, la présence sournoise d'hommes en armes (appelés « chasseurs »), d'animaux à cornes domestiques (appelés « bétail ») ou sauvages (appelés « gibier ») fait croître le danger provincial au point que la sagesse recommande, au minimum, le couvre-feu.

On rétorquera que l'installation de trottoirs le long des chemins de campagne ne diminuera pas les risques de chevrotine.

Certes, mais priver le villageois d'un droit élémentaire est un acte contraire aux Droits de l'Homme.

Car un homme de la ferme ne vaut-il pas un homme en cage à poules ?

Une femme de la terre, une femme du bitume ?

Un enfant de pâturages, un enfant de jardin public ?

L'affaire est pourtant simple, murmure Charles qui rentre chez lui à cloche-pied, de la vase jusqu'aux yeux : en ville, la moitié de l'année, les trottoirs restent éventrés comme des tombes égyptiennes, si bien que leur utilisation s'en trouve compliquée par le périmètre rouge et blanc des bandes de sécurité et les hoquets des marteaux piqueurs.

Gamin, femme ou vieillard, le passant n'a d'autre choix que d'évoluer sur la voie publique, sous les hourvaris et les frôlements d'ailes ; ou alors de prendre l'autobus – soit de trahir sa nature de piéton.

Entre le gars des champs et le gars des villes, bagnole ou pas, l'égalité, en somme, c'est la mort.

Alain BERTRAND

Musique nouvelle

Quand maman m'a demandé où j'en étais dans mon traitement chez le psychanalyste, je l'ai rassurée sur la probité de son éducation ainsi que sur les absences perpétuelles de mon père, trombone à l'orchestre philharmonique. Mon mal de vivre ne découlait ni d'une forme rare et paradoxale de complexe d'Œdipe, ni de la jalousie morbide que je vouais à mon petit frère, ni des approches sinuées de mon professeur de solfège. La psychanalyse me fit avouer que certains mots, cer-

taines syllabes suscitaient des éruptions d'anxiété qui m'enflammaient le teint et me livraient, en sueur, au divan dépoussiéré du salon de maman.

Ainsi, j'éprouvais toutes les peines du monde à dire « oui », à la bouchère, par exemple, lorsqu'elle me proposait du boudin noir de Liège ou du saucisson d'Ardenne, si bien que je ressortais chaque samedi de la boucherie nanti d'un os à moelle pour le chien et de cent grammes de cervelle de veau que l'on cuisait pour m'aider à penser.

Incapable de dire « oui », je renchérissais dans le « non » notamment avec les filles de la faculté, dès que leurs lèvres, lourdement emmêlées par le désir, tentaient de se poser sur mes moustaches.

Je disais « non » pour ne pas dire « oui », de l'air farouche de l'enfant mal élevé ou du Flamingant mal embouché.

Un soir que Marie-France m'appelait au téléphone, je me trouvai dans l'incapacité de lui dire « allo ». Articuler ces deux syllabes universelles m'était un supplice analogue à une séance de musculation. J'écartelai les mâchoires, poussai la langue en avant, le muscle bombé, à l'instar du coq sur son fumier, mais sans que mon chant pût secouer le déclin du jour ou ébouriffer le plumage de la jouvencelle qui m'invitait à me rendre soit au cinéma, soit au théâtre d'avant-garde, soit au restaurant grec.

Désesparé plus par moi-même que par les autres, je claquaï le cornet d'ébonite sur le téléphone, passant désormais auprès de la basse-cour universitaire pour un de ces puceaux effarouchés que le trop-plein de littérature et de nicotine enferme dans la muflerie, voire la sauvagerie – cette sauvagerie qui confère une allure de pianiste jouant Brahms.

Mais mon propos s'emballe, comme je m'emballais autrefois à l'instant de dire « allo », « oui » et, plus encore, « allo, oui ». Il ne convient pas que je déroule trop vite la partition secrète de ma vie amoureuse. Une

note à la fois comme se jouent les arpèges de la vie, une portée après l'autre et le souvenir me revient comme un éblouissement : c'était l'été, et un poste de radio, à l'étage, diffusait du Salvatore Adamo : « J'avais oublié que les roses sont roses »...

Le psychanalyste profita de ce moment de ravisement poétique pour rouvrir une à une les cicatrices que les mots avaient tracées sur mon inconscient.

« Si j'ai bien entendu vos paroles, le sang vous monte aux oreilles, le cœur vous bat, la sueur vous coule dès que le contexte communicationnel vous amène à dire « allo » ou bien « oui » ... » récapitula mon thérapeute tout en pelant très lentement sa pomme Golden.

- Oui, répondis-je en rougissant comme une fraise de Wépion.

- Ce refus de dire « oui » renvoie à une posture, celle de l'enfant qui demeure dans le rejet d'autrui en tant que sujet ... ajouta mon interlocuteur avant de croquer sèchement dans la pomme.

- Vous croyez vraiment que j'ai un problème avec maman ?

- Ne pas dire « allo » c'est couper le fil avant de l'entendre ... Dans votre bouche, le fil du téléphone est une métaphore du cordon ombilical ...

- Comment pouvez-vous affirmer cela ?

- A chacune de nos séances, vous affichez une répulsion pour le lapin aux pruneaux, l'escavèche de Chimay, la flamiche de Dinant et même pour la tarte al d'jote !

- Et alors ?

- Trouble de l'oralité, cher monsieur ! Tous ces plats vous

sont préparés par votre mère, Wallonne de pure souche. - Quand bien même ...

- N'est-ce pas vous qui arrosez les boulets à la Liégeoise de bière de Grimbergen au lieu de vous faire servir de la Jupiler à la pression ?

- Quel rapport avec ma douleur quand je dis : « allo » « oui »?

Avant de me crucifier sur le divan, le psychanalyste arracha une seconde bouchée à la pomme, d'un air pleinement satisfait. Il semblait comme illuminé en rangeant son canif dans le tiroir supérieur gauche de son bureau, puis me demanda quel était le point commun entre tous les plats que je n'aimais pas.

« Maman », lui répondis-je, tandis que Julos Beaucarne enchaînait « La p'tite gayole » à la radio régionale.

- Mais encore ? glissa-t-il suavement.

- Toutes les recettes de maman sont puisées dans le terroir wallon ... Reste que la gastronomie n'a aucun rapport avec le téléphone !

- Erreur, erreur sur toute la ligne ! Auscultez le mot « Wallonie », branchez-vous sur sa musique, caressez-en chaque sonorité ... Qu'entendez-vous ?

- « Elle me l'avait toudi promis, une belle p'tite gayole, une belle p'tite gayole ... », bredouillai-je en tendant l'oreille vers le troisième étage de l'immeuble.

- Mon pauvre ami, vous vous moquez de votre inconscient, sa colère, son courroux, sa vengeance seront plus terribles qu'un tremblement de terre! La Wallonie vous parle de l'ombre et de vos profondeurs, et vous ne l'écoutez pas ... Faites donc en sorte de détacher chaque syllabe du mot « Wallonie » ...

- Wallonie, W-allo-nie, W-allo-oui ...

- Qu'entendez-vous ?

- « Wallonie », « allo, oui », c'est du pareil au même ...

tout en étant radicalement différent.

- Votre impuissance à dire « allo » et « oui » renvoie à un trouble de l'identité à la fois maternelle et wallonne, conformément à ce qu'énonce Jacques Lacan lors de son séminaire du 12 avril 1958 ...

- Où allons-nous ?

- Primo, vous ne savez pas qui vous êtes ; secundo, le Wallon ne sait pas qu'il est Wallon ; donc, vous êtes un parfait Wallon !

- Toutes vos élucubrations me laissent sans voix; je me demande si vous ne vous moquez pas du monde, de maman et de la Wallonie, en particulier, dis-je en quittant le divan, avant de plonger la main, lourdement, à l'intérieur de mon portefeuille.

Le psychanalyste décréta que la séance était terminée pour aujourd'hui et pour demain et, peut-être, pour toujours. Il détacha sa dernière pulpe à la pomme Golden avant de me fourrer négligemment le tronçon au creux de la main.

M'eût-il poussé du clocher de la cathédrale Saint- Aubain, directement sur l'étal d'un vendeur de fruits et légumes, que l'effet eût été moins radical. Le ciel virait à l'orage, gonflé de varices et d'aigreur; un air de Frédéric François dégoulinait comme un cornet de glace depuis le balcon du troisième : « Oh oh oh oh je t'aime à l'italienne »; et mon cœur traînait sa misère, en exil sur les terres qui avaient porté mes pas et mon enfance après plusieurs générations de Wallons.

Sur mon arbre généalogique figuraient les noms d'un marchand de bestiaux, d'un instituteur de village, d'un brasseur de bière brune, ainsi que d'un Gilles de Binche reconvertis dans l'importation d'oranges.

Quant à moi, ultime avatar de cette lignée magistrale, qu'étais-je devenu, sinon la bonne poire ...

Alain BERTRAND

Un séjour aux «Flots bleus»

Pourquoi le Français laisse-t-il pendre le bras le long de la portière de son automobile ? D'abord pour montrer qu'il n'est pas manchot, du moins à gauche (ceci sans faire de politique). Subséquemment, pour signaler qu'on est en France, pays de priviléges malgré la Révolution (ceci, non sans faire de politique).

A-t-on déjà vu un étranger, l'avant-bras pendu hors de l'habitacle de sa limousine ? Que nenni ! Car le touriste jouit de la climatisation et parcourt des milliers de kilomètres en vase clos. Tandis que le Français s'émancipe dans les courants d'air, trop satisfait de surcharger sa Citoën des mille et un plaisirs du camping-caravanning.

Sur l'autoroute, sa voiture imite le hors-bord ou l'avion qui ne décollera jamais.

Dans les embouteillages, la radio braille, les gosses chambardent, le pilote ouvre les vitres qui suintent. On sent monter l'odeur des vacances, les gaz lourds de semi-remorques, sans compter le bitume chauffé à blanc. De Metz à Bormes-les-Mimosas, le vacancier d'importation produit de la sueur à l'abri de ses lunettes noires. Le Français, lui, prouve qu'il est le seul capable de conduire d'une seule main. C'est un

dur à cuire ! Sa carrosserie pourrait chauffer des œufs sur le plat s'il n'y avait toutes ces mouchettes dans la jungle de ses poils ...

Ce désagrément, le coureur de Tour de France l'évite par l'usage total du rasoir.

En vacances, le Français pratique une religion pleine d'indulgences. Pourquoi ? Montrer que sa pilosité dépasse celle des gens du Nord qui viennent occuper son territoire de chasse. Le bras français n'a d'équivalent que le bras portugais, pays de haute pubescence. Et cette toison exposée au blondinet danois ou hollandais à l'heure de remettre les pendules à l'heure. Le bras le long de la portière est un indice de virilité, force 8 sur l'échelle du club Med. Du poil et de la gueule, surtout après un dépassement par la gauche, lequel entraîne un bras d'honneur qu'apothéose un cri de dogue ou de roquet selon que le mâle arbore ou non une moustache.

Le bras d'honneur s'accompagne généralement d'un mot en trois lettres qui s'origine dans les profondeurs du sexe féminin. La plupart le font précéder d'un adjectif dont la portée varie selon l'érudition. Un « gros con » n'équivaut pas à un « sale con » ni à un « petit con » ou à un « sale petit con ». Encore moins à un « connard », voire à une « connasse ». Toute cette lexicologie tient du génie français, lequel relève de l'infiniment passé. Ou dépassé. Ou trépassé, car voilà que les trois lettres deviennent trois syllabes finement reliées au creux de la culotte. Du moins, chez l'homme, car la femme ne descend point si bas. Sauf pour y prendre du plaisir et davantage si l'on en croit les magazines, ce qui est bien la moindre des choses quand on s'allonge au bord de la mer.

La fiesta des vacances commence dès que le maillot de bain remplace le slip en coton.

A l'arrivée au camping, le conducteur français a le bras gauche plus bronzé que le droit. Ce décalage tonal donne tout son sel aux parties

de plage. Les congés payés servent à effacer les marques blanches sous les bretelles du soutien-gorge. Cette quête de l'harmonie dans les bronzes montre la sensibilité de l'estivant face aux splendeurs de l'océan, de la piscine ou de la baignoire. Ce n'est pas le Suédois qui pourrait en dire autant, lui que l'on voit rosir puis rougir, puis faire assaut de sa compagne dans les criques de la Méditerranée, alors qu'il possède la climatisation dans sa Volvo et un sauna dans sa résidence secondaire.

Ceci étant, le Français laisse pendre son bras même en cours du séjour en son lieu de villégiature. C'est qu'il aime prendre toute la place, et élargir son domaine quitte à le marquer par l'extension de son bras ou la position du pigeon – la main baguée, le poignet Rolex, la gourmette en plaqué or.

Des mains, il en est de potelées, de larges, d'épaisses plus ou moins velues, et posées sur le métal comme sur une fesse plate ou moins plate selon le galbe du véhicule. Au feu rouge, le flanc se tapote du bout des doigts ou de la paume d'après le degré de contrariété du chauffeur. Il se peut que la souplesse du poignet confère à l'avant-bras des mollesses de boa en train de digérer sa côte à l'os, frites, salade, mayonnaise. Ce serait une faute de croire le membre inoffensif, car, vol de priorité ou passage de mobylette, la voilà qui traduit un spasme en pétarades de gros mots.

Ainsi, le génie français démontre son esprit de synthèse, et le prouve par un coup de gueule, avant de suspendre le bras bruni à la galerie du toit, comme dans les films, à l'époque des 404 et autres déesses de la Nationale 7.

C'est une façon de hisser le drapeau et de chanter Trenet sous le bleu du ciel et les souplesses blanches de la Méditerranée. L'été avait des tonalités délicieusement pastis, les années 60 ont fondu sous les glaçons, le bras a molli sous le rétroviseur, comme après l'amour.

Cet amollissement signe la fin des vacances.

Sur la route du retour, le serpent à sornettes rentre le bras dans l'habitable.

Il jouera à l'escargot dans les bouchons, avant de rentrer dans sa coquille, jusqu'à l'année suivante, au septième étage de son nichoir, aussi appelé « tour » ou « HLM » ou « building ».

Louis MATHOUX

Même habillée, tu es déjà secrètement nue. D'ailleurs c'est mon propre désir que je déboutonne à travers ton chemisier, et les battements de mon cœur coulissent lentement le long des jambes frémissantes que dévoile progressivement ta jupe. Peu à peu ta peau abdique tout tissu au profit de ses seuls frissons. Et bientôt viendra l'instant où tu pourras enfiler le seul vêtement que t'autorise mon désir : ta robe de sueur...

Pour l'instant, nos voix se sont faites souffles, et nos souffles baisers. Mais ton silence et le mien se parlent infiniment plus que tout verbe au monde, et nos langues entrelacées résonnent de mots inavouables. Mille phrases enfiévrées ont démissionné de nos salives en bataille...

A présent, si tu me lèches par tes yeux, je te contemple par ma langue. Mes mains épellent ta chevelure mèche après mèche, en récitent les rousseurs chantantes, et s'essaient à percer le mystère de leur syntaxe ensoleillée. Quant à la tiédeur de tes seins nus, elle surpasse en secret, sous la flambée de mes caresses, les plus hautes fournaises des bûchers ancestraux. Ô divine prêtresse, qui marie en son entrejambe l'eau du désir et le feu de la passion...

Lorsque j'entre enfin en toi pour nourrir ta chair du va- et-vient qui te comble par-delà tout assouvissement, c'est l'univers entier que nous pénétrons en réalité de concert. Tes doigts crispés égrènent leur débâcle affolée tout au long de mon dos. Et nous nous griffons, nous mordons, nous agrippons mutuellement les cheveux en une tendre bataille où nous mourons délicieusement l'un de l'autre. Nous ne faisons plus l'amour, nous sommes l'amour. Nous sommes le monde. Nous som-

mes le Tout. Et quand, dans un assaut suprême, je t'abreuve de ma blancheur jusqu'à saouler d'absolu ton âme elle-même, ce n'est rien moins que ton sang qui se métisse à l'eau de ma semence. Alors Dieu en personne, devant un tel défi à son infinitude, ne parvient plus à réfréner l'irrésistible érection qui gonfle son Eternité...

Christophe MAHY

Poèmes

extraits de « L'humeur de la nuit », inédit

Je ne voyage
qu'aux petites heures de la nuit sans aller plus loin
que ma fenêtre pleine d'ombre et de lune
Tout ce qui brille n'est pas poésie j'en veux pour preuve
ce silence alentour
à qui les mots doivent d'exister comme autant de signes
que personne n'entend
J'envoie des lettres à la nuit
le cachet de la poste fait foi
en cas de solitude
et de pages tournées
Un peu de fumée bleue tournoie dans l'abat-jour
l'âtre s'éteint doucement
alors le temps
d'une nostalgie épistolaire
je ne voyage plus
qu'aux petites heures de la nuit sans jamais aller plus loin
que le livre en cours.

La pluie distrait le silence
du haut pays
l'orage gronde encore au loin moi je rince mon cœur
dans les sources vives avant de retourner vers moi-même
sans jamais me trouver Le jardin sous l'averse est le seul poème
que la nuit déclame
pour elle seule
l'orage gronde encore au loin et la pluie distrait le silence de la chambre vide
en glissant sur la vitre
comme un mot sur la page.

Une brume de mer
au-delà des forêts brunes emplit ma mémoire
et l'horizon demeure
cet ailleurs qui recule
ou avance selon
l'humeur des nuages
Les rochers à flanc de colline roulent vers le fleuve
sans déranger le ciel
entre les arbres
la lumière froide
prélude à l'hiver
sur le ruisseau bleu
c'est un moment de silence après l'averse du matin
où l'horizon demeure
cet ailleurs qui recule
et que j'atteins en mettant
une page devant l'autre.

Anne LEGER

Juste ce qu'il faut
sur une table

Il faut en premier la table

vaste et large
de bois clair et jeune

ou vieux et noueux, mais large et vaste !

Et puis un banc,
des chaises

pour se poser,
retour de voyage,

de pérégrinations,
et même parfois,

de ratiocinations retour de quelque chose enfin

Voilà, il y a là table,
il y a le banc,

Sur la table, deuxièmement, il faut
une bougie,

la lumière, le guetteur

la vigie
le souffle qui éclaire

Allumer chaque matin la bougie,

chaque matin
allumer la vigie

Il faut ensuite l'eau

dans une cruche,

c'est bien l'eau belle et fraîche

celle qui court de la source

au grand jour L'eau

Ensuite encore,
il faut le sel, l'épice de la terre, le sel qu'on met
sur les lèvres de celui qui arrive,
de celui qui part le sel

il faut enfin
et pour en finir

celui qui arrive celui qui part

8 septembre 2011

Nikos BAZANIAS

Poète et essayiste, Nikos Bazianas est né en 1930 à Safades de Thessalie, Il a étudié la littérature grecque à l'université d'Athènes, grâce à la bourse octroyée par cette université. Il a été professeur et principal de collège. A Volos, il a collaboré avec l'archéologue Dimitris Theokharis; ils ont fondé l'« Association des recherches de Thessalie » et les « Archives historiques de Thessalie » qu'il a dirigées. Il a publié des centaines d'articles et d'études dans différentes revues et journaux.

Le mot silence mon ami
le mot silence c'est lui aussi un son.

Parfois il est une chose assourdissante
et homicide.

Un mythe
autour des choses insignifiantes une légende
autour des personnes insignifiantes un peu de vert dans nos mains
pour espoir

Un alibi convenu.

Le présent
n'a pas
sa propre identité,
il se promène
avec le masque de demain ou d'hier.

Dans les bordels de la bouche se déflore
l'honnêteté de la langue.

Claude MISEUR

Dans l'encre de l'estampe s'effondre
l'illisible
d'un battement
d'ailes.

Lucioles aveugles gréements infirmes dans la lumière soudain vive cé-
dant désir
à l'appel diffracté
du vide.

Mirage
de colombes
je ne sais qui s'approche m'appelle de la rive
où les arbres font silence, où rien n'est dévoilé.

J'aborde le territoire
d'une peur
qui défait l'étendue.
Le bois des offrandes
cède sous un crachin de souffrance. Les mots frissonnent
et squattent
le peu de divin qui flotte
à la dérive.

Passeur d'âmes gardien des limons où les courants s'annulent
sois le brisant
des mots
sur ce rivage vain
où les leurres patientent comme autant d'appâts de sable.

Traversée
de la langue dans le sillage
de grands oiseaux qui tanguent jusqu'à l'avarie.

Laisser à quai ballots de mémoire
étoiles
pour tout bagage en torches,
affolement d'un nuage au creux des mains pour toute pluie.

Mattia SCARPULLA

Poésies sur la trace et la chair

Genova 30 avril 2006

la mémoire de marina

Paris 2 aout 2009

toutes mémoires sont perdues dans ton souffle immense le vent
des yeux des cheveux sont les danses d'encore avant le souvenir
bricolés les voyages les oubliés apprendront ton odeur émerveillée de
creuser le pas arrachera un nu incessant

ouvert
perdu lentement

tout souvenir
avant le sommeil

je ne crois qu'au fragment

son écho au-delà de marches au-delà des pas de vent

je ne crois qu'à l'esquisse

l'air étouffé muet dans la bouche les joues serrent
les poignets protègent

toute eau ton baiser fiancée le souvenir mer
la porte s'enferme

je reste bloqué et rompu

je reste bloqué dans le seuil

je reste rompu dans le seuil et si je me promène
et si je voudrais inutilement

et si inutilement je voudrais mon premier visage
et si le jour s'opaque encore de la lumière de mon jour
dans mon jour

se répète dans mon esquisse fragmentée oubliée en écho
ce poignet serré dans le désir

Marina me dit d'appeler un numéro d'un pays d'hiver comme la beauté de la salive dans un désir et claire n'a jamais qu'appelé dans un crachat qui racle encore les jambes qui oublient les jupes mornes qui sont jardins amples et marie s'étire puis hérisse les poils couverts de livres déjà oubliés

la douceur se répète d'un livre à un corps d'un écho de chair à un écho de voix et le baiser n'existe que dans le fragment sans cicatrice à travers l'autre non

donné

je reste le bruissement d'un porto blanc qui vole dans mata gorge en cascade de

saliverire je reste toi comme moi toujours toi comme claire me dit respire avantaprès chaque cauchemar d'un passé

les rides s'incarnent dans nice en attente que tu reviennes avec le baiser du fragment dans ma gorge que tu sois encore le liquide glissant d'un bar à un téléphone d'une gorge au téléphone immanent qui brille dans chaque geste d'espoir répété dans l'écho de la sonnerie couverte par ton souffle

n'importe mais pas ici
pierres dérivées en chute sans bruit
pierres dérapées en chute sans
mur ample craquement immense
en vague en saveur craquement sans
saveur pâle fronde cheveux
pénètre saveur pâle dans

j'avais oublié d'oublier
alors je me bats donc je me crie

je m'étais souvenu d'oublier

sans bruit craquement du corps sans briser devint la pierre gratté
pleure recommence un geste un anonyme un poussiéreux bouton de
vie n'importe mais pas ici d'espoir rauque si rauque écho oublie de su-
crer pierre en souffle profondeur

encore

paris 20 septembre 2009

paris 30 mars 2009

elle approche la trace

s'approche de

regarde son miroir

regarde dans le miroir !

les taches s'éloignent les terres reviennent

échos ensommeillés ce sont les gares des caresses
ce sont les profondeurs douceurs

elle désire en chasse la trace

la trace crie caresse

elle demande qu'on la caresse comme une identité

le désir arrive toujours après la douceur. je m'accroche à la trace. je la
retiens comme moi en caresse. la douceur alors revient pour me dire
adieu. alors je désire que

chaque autre miroir après !

et une larme ou un rire donne à elle un morceau d'elle !

puis elle se rappelle

au-delà de la peur

elle réveille un mari oublié

puis un temps

le sable coule

puis elle reprend et s'endort dans la trace

le reste de la chair se compose d'un écho de la peau tombe
comme un sourire de pleine lune l'odeur arrache toute cicatrice
de jambes mornes de bras enflammés de nez écroulés le miroir
gobe l'œil dans un rire et soudain la chair reste

tout geste en geste en douceur l'amour tombe dans le pull le reflet
du sourire dans le pull le reflet mémoire dans le pull dans
l'archive derrière la vitre dans l'archive contre le verre comme la
main posée pour ne pas oublier sa présence qui trace toujours encore
la douceur du regard nuancée dans l'oubli persistant encore arrête-
toi ma chair avant de tomber dans le pull comme dans le cri dans le
désir les chansons ne sortent plus de sa déambulant les
souvenirs j'avais oublié de m'accrocher comme vêtement au
vent en vague aux souvenirs de sa et les archives reprennent la
trace de la nuit de la tempête l'amour dans le pull et chaque
épaule chaque bave mille encore de sa chair et la respiration
commence au nombril dans son sourire mémoire je cogne tête où je
lèche et chaque pierre de mon oubli et mon reflet la pierre res-
pirante et toute trace jamais existé et tout est superbe sans
exister et le pull reprend encore retient encore les odeurs pierres
toujours encore tout geste en

Patrice BLANC

Aux sables des tombeaux

marseille novembre 2005

ogni gonna dettaglio
sta mossa decifra
sta 'mozione spersa
sotto gonna cambia
ma gonna seduce
e resta impressa

les souffles poursuivent l'instant visage rouge de roma et encore
voyage des murs tombants de genova visage en métamorphose
souffle d'un corps à l'autre non touché odoré secoué en course en
reprise avant de le cri tait la place voile la nuit éclaire le souffle

la belle exposition
de ton corps nu
ouvre les secrets de l'océan

ton ventre
où la pluie lave les larmes
est un soleil écorché

le bel esprit de ton corps nu
délivre le soleil
des entrailles de l'océan

en ces lieux où mon sang s'égare
il vaut mieux mourir
et prendre ta main pure

en ces lieux où dure l'insupportable
il vaut mieux brûler dans la lumière
et prendre ta bouche soyeuse

dormir aux sables des tombeaux
sous la pluie des syllabes
dans la vie de tes yeux
hanté par le désir

et lever l'écume de ton corps
dessus la nudité du feu
couronner ta peau de caresses

et mourir aux sables des tombeaux...

Les mèches des mots

La maison me délivre
j'y contemple mes rêves
j'y bois mes vérités

le silence y dort comme un chien

dehors l'intrus casse le verre
et entre dans la chambre froide et pleure

le délire
hors du temps
secoue les mèches des mots

ouvert
le livre aux cent visages

le chant
hors du vent
dénoue les larmes du feu

la maison est en moi

Marie-Claude BOURJON
(Canada)

Aube

Entre les saules nus, la rivière au courant brunâtre charrie des blocs de glace. Une brise inatten- due s'est infiltrée dans le froid. La femme penchée sur la rambarde relève le col de sa veste.

-- Vous attendiez depuis longtemps?

La voix de l'homme, derrière elle, ne lui est pas familière.

-- Je suis peut être en retard? reprend-il du même souffle.

Elle fait quelques pas en frôlant le garde-corps sans répondre.

-- Je suis venu aussi vite que possible...

Elle enfonce les poings dans ses poches et emprunte le sentier d'un pas décidé.

-- Croyez-vous au destin? demande-t-il après un silence.

-- Non, lâche-t-elle malgré elle.

Elle poursuit son chemin, accompagnée à distance par l'étranger maintenant muet. Elle aspire l'air frais en souriant de satisfaction.

-- Avez-vous remarqué que la lumière a changé ce matin, précisément ce matin? dit-il.

Elle fixe la surface de l'eau, où les ombres des arbres dessinent des êtres fantasmagoriques. Oui, la lumière a changé. Une curieuse sensation l'a jetée hors de chez elle au lever du jour.

Elle s'engage dans le parc où elle vient si souvent flâner. Ce moment où l'hiver n'a pas encore renoncé, mais où tout annonce sa défaite, c'est cela qu'elle voulait sentir. Cette voix qu'elle ne connaît pas la trouble. Elle s'invective en son for intérieur de cette soudaine faiblesse, mais ne cherche pas à briser le mystère. Apercevant un rare banc dans l'allée, elle va s'y asseoir.

-- Je n'ai rien décidé, dit-il d'un ton qui semble s'excuser. Vous m'avez appelé.

Elle est déconcertée à la fois par son insistance et par sa réserve. La voix trahit un corps alourdi par la maturité, se dit-elle. Elle imagine aussi des yeux d'émeraude inéluctables et des mains robustes et bienveillantes. Elle s'étonne de le trouver presque rassurant et s'en veut d'être séduite. -- Le temps ne m'appartient pas.

-- Je vous en prie, arrêtez, s'impatiente-t-elle.

Elle se lève et se dirige vers l'endroit où elle aime à observer les familles de canards en quête de nourriture.

-- Il est compté par vous, finit-il d'une voix éteinte.

Les paroles énigmatiques de l'homme coulent sur elle et la font trembler. Elle accélère le pas. Le mélange de gravier et de neige boueuse fait un bruit pétillant sous ses pieds. Les arbres chauves se balancent sous le vent. Aucun écho. Peut-être a-t-il bifurqué. Elle prolonge sa promenade jusqu'au bout de la presqu'île, l'oreille aux aguets en dépit d'elle-même.

Elle fait halte à l'endroit où l'eau tumultueuse jaillit entre les plaques de glace. Bientôt, se dit-elle anticipant son euphorie, les oies seront de retour. À chaque printemps, elle scrute le ciel comme on espère un signe du destin.

Elle n'a pas entendu l'homme approcher.

-- Rappelez-vous... commence-t-il.

Confuse, elle ne bouge pas. C'est très flou dans sa mémoire, comme un désir lointain.

-- Vous avez toujours su, n'est-ce pas, que cela devait se passer ainsi, insiste-t-il.

-- Oui... murmure-t-elle sans se retourner.

La respiration de l'homme tout près d'elle la fait frémir. D'un geste délicat, il referme les bras sur ses épaules. Elle renverse sa tête sur le torse puissant. Elle voudrait pleurer, mais ne trouve pas de larmes. Elle s'écarte un instant de lui, agrippant la rambarde humide d'embruns.

- Vous reviendrez ? plaide-t-elle.

-- Non.

Sous la main impérieuse qui vient de se poser sur sa nuque, elle fait volte-face. Cambrée sur la balustrade, elle esquisse un sourire. Le grondement de la rivière l'assourdit. Elle laisse la lumière qui gicle autour d'elle l'ensevelir. Lorsqu'elle bascule, une brève rafale semble effacer aussitôt sa trace, restituant au parc sa solitude.

Dans l'allée sinuuse, des oiseaux picorent à travers la mince couche de neige. L'étroite péninsule, où l'air vif du matin a fait place à une douce chaleur, semble s'éveiller d'une longue torpeur. En contrebas, au milieu des canards et des oies qui se partagent la rive, le corps inerte répandu sur les rochers semble dormir. Le visage aux yeux clos est transfiguré par un sourire d'où s'écoule un mince filet rouge.

Emmanuelle MÉNARD

Petit bout d'âme

Le soleil du matin allait bientôt installer la ville dans une brillance légère mais petit bout d'âme frissonnait de froid, de fatigue et de solitude. Combien de temps avait-elle erré ainsi dans le creux des campagnes et des cités ? Un jour, un an, un siècle ? Elle ne savait même plus, elle se rappelait seulement qu'elle avait réuni toutes ses forces et son courage et avait quitté leur tête et leur corps, définitivement ! Petit bout d'âme ne regrettait pas cet acte de bravoure. Certes, la liberté avait un goût de pomme défendue et qui en aurait effrayé plus d'un mais trop c' était trop ! Ballotée le temps d'une existence, d'un soi-disant toit à un autre, elle avait fini par avoir le tournis d'un derviche tourbillonnant comme un débutant ! Et puis ces toits, qui ressemblaient davantage à des murs friables, lépreux, n'avaient rien de rassurant. Loin de lui apporter la sécurité et un confort cinq étoiles, de la protéger des rudes hivers et des étés torrides, ces derniers, aux fissures et aux trouées parfois invisibles, laissaient pénétrer le vent des caprices et les humeurs orageuses. Dans ces moments tempétueux, elle avait le choix entre se coucher à raz d'un corps et patienter jusqu'au retour à une accalmie ou, saisie par un zèle héroïque, se tenir droite tel un bâton de sagesse et affronter l'ennemi de face au risque de tomber et de se rompre le cou ! A quelle gymnastique impitoyable avait-elle dû se livrer pour demeurer ainsi sous ces drôles de toits et, coûte que coûte, résister à la tentation de la fuite, tantôt livrée à la course effrénée des désirs telle une nuée de chevaux en rut, tantôt freinée, voire arrêtée net devant l'ombre d'un doute et qui le faisait s'écrouler, ce toit ! Oui, il s'agissait là d'une gym- nastique quotidienne qui sollicitait la grâce et la souplesse du roseau, capable de se faire tout petit et de se blottir dans ce mot « fidélité » ; fidélité à ce toit ou à cette expression inconstante du vivant que petit bout d'âme s'évertuait à ap- peler son maître

à défaut d'en connaître un autre ou d'être son propre maître à bord. Fidélité à ces hommes, à ces femmes, à ces animaux qui, un moment, le temps d'un passage sur la terre, l'avaient hébergée elle, pauvre orpheline tombée du ciel ou d'où l'on ne sait où et qui, même si elle n'avait jamais eu d'âge, se sentait parfois jeune parfois vieille, au gré de ses abris de fortune l'emportant sous leur aile faussement tutélaire. Contorsions, courbatures, hématomes, saignement aux quatre veines, déchirures du ligament... Petit bout d'âme avait passé la porte de toutes ces maisons au prix de ces épreuves et de ces blessures ; brave parmi les braves, aveugle parmi les aveugles, bor- née parmi les bornées, ou en- core inconsciente parmi les inconscientes... Au lecteur de décider.

Une minute, une heure, une journée, une année, un siècle, passé à séjourner au centre épidermique de l'espèce humaine et animale puis soudain cette volteface, ce besoin impérieux de faire tout sauter... Les serrures, les bou- lons, les gongs, pour humer à pleins poumons l'air de la rue, l'aventure du pavé, du pas perdu sous les ponts, sur les che- mins de traverse, dans les or- nières des sentiers pas encore battus. Pourquoi ce revirement brutal, cette échappée belle, cette ultime trahi- son à ce maître de toujours ? Petit bout d'âme, si elle avait été assi- gnée au tribunal, aurait pu ainsi s'expliquer devant les juges et les ju- rés dans les grandes lignes mais lui restaient, à charge de dé- fense, quelques souvenirs encore vivaces ; des souvenirs qui n'étaient autre que des êtres en chair et en os, lesquels, les derniers sur la liste, avaient été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase, la petite mo- lécule moutonnée de trop sur l'océan, la vague déferlante détrônant ses deux plus grandes vertus, la patience et l'espérance.

Les rues sont encore vides et petit bout d'âme qui, désormais, s'est extirpée de sa dernière coquille, se sent bien nue devant l'immensité déserte de la ville. Alors, pour se donner du cœur au ventre et des jam- bes afin d'aller de l'avant, elle se met à parler au soleil, à lui faire des confidences en lui narrant par le menu et aussi loin qu'elle s'en sou- vienne, la vie à la fois sinueuse et confinée qu'elle a pu mener du

temps où elle se tapissait à l'ombre d'un cœur animal et/ou humain, voyageant régulièrement d'une extrémité à l'autre, des pieds jusqu'à la tête et de la tête aux pieds, allers-retours indispensables à sa survie sous peine de crampe mortelle.

C'est ainsi qu'elle commença par lui raconter ses aventures sous les toits à plumes, autrement dit la famille des gallinacés, passant non pas du coq à l'âne mais du coq à la poule ! Pauvre petit bout d'âme et pauvre coq ! Prénommé Cocorico pour sa lourde charge - il devait « cocoricoter » l'ouverture et la fermeture de la journée - ce dernier ne ronflait que d'un œil. C'était bien simple, sous ce toit prêt à toute heure au garde à vous, petit bout d'âme, incapable de trouver le sommeil réparateur, passait son temps à bâiller, et ce timbre clair et retentissant qui sonnait le branlebas de combat à quelques kilomètres à la ronde avait fini par l'abrutir complètement. Sans compter le succès éreintant de ce jeune premier auprès de ces dames qui, avec son camail amoureuse-ment peigné, son plastron proéminent, ses petites et grandes fau- cilles flambant neuf, ses ergots manucurés et ses barbillles rasés de frais, se pavait tel le roi-soleil au milieu du centre de sa basse-cour, faisant le beau. Pauvre Cocorico, malgré ses airs de tombeur, il possé- dait un cœur de beurre qui n'avait pas résisté au charme décadent de Marie crève- cœur et, en proie à un chagrin d'amour, il s'était donné romantiquement la mort en se jetant de son perchoir ; tout cela pour finir dans un plat à faïence, le bec ouvert et les fesses à l'air marinant dans le vin !

Afin de rattraper tout ce sommeil perdu, petit bout d'âme avait alors jeté son dévolu sur la plus paresseuse des poules, baptisée « l'avachie » par les mauvaises langues et « la belle endormie » par les bonnes. Finaude comme elle était, celle-ci s'inventait chaque jour une nouvelle maladie pour avoir la paix. Hélas, petit bout d'âme n'avait pu jouir de cette reposante villégiature que sur une courte durée. Le fils du fermier, du haut de ses sept-ans, avait vite profité de ces interminables siestes pour, ni une ni deux, passer le collier au cou de la poule et en faire son

petit chien de service en la traînant au bout d'une laisse dans le pré- carré de sa chambre. La fin était prévisible : lasse de nettoyer à l'éponge et à grands seaux d'eau les frasques et excentricités de son fiston, la fermière avait réglé le problème avec une casserole et la recette de la poule au pot. Petit bout d'âme avait alors eu l'embarras du choix : irait-elle chercher refuge chez Flora la rousse, l'adjointe de feu Cocorico, laquelle réputée pour l'acuité de ses idées et porte-parole de la gent féminine, inspirait le respect tout en respirant une autorité presque virile ? Se risquerait-elle à prendre logis chez Blanchette la rouge, l'érudite révolutionnaire qui ne jurait que par les Etats-Généraux, les bombes fumigènes, l'enclume et le mar- tenu, galvanisant les foules à coups de « Allez-vous baisser la crête ? », « Allez-vous rejoindre la boucherie chevaline ? », « Allez-vous continuer à raser les grilles de vos cages et ramper comme des chenilles que vous n'êtes pas ? », « Allez-vous vous résigner à trépasser pour nourrir ces estomacs tyran- niques et sanguinaires qui pratiquent le tournebroche les beaux soirs d'été et font ripaille le dimanche ? » Céderait-elle à la tentation de la coquetterie avec la Cochinchinoise, poule racée au sang exotique et taillée à la manière de ces précieuses qui, de sur- croît, se targuait de ses œufs comme s'il s'était agi d'une marque déposée ? Ou encore avec Marie crève- cœur, cette jeune poule en fleur à la beauté fatale pour le coq, et qui passait son temps à se regarder dans l'eau d'un baquet tout en cassant de la graine sur ses pairs à la plume terne et à l'ergot mal briqué ? Résisterait-elle à l'invitation du Carpe Diem avec Boule de gomme, poule grassouillette et truculente dont l'espérance de vie était à fortiori limi- tée ? Finalement, dans un élan de bon sens, elle avait opté pour Rose fanée, une poule un peu vieille fille bâtie sur un tas d'os et la plume en épis, qui n'inspirait guère le coup de fourchette et promettait ainsi une longue vie. En vérité, petit bout d'âme avait fait un mauvais calcul puisque cette dernière, dévouée aux cau- ses perdues, s'était fait passer in extremis pour une autre poule, se jetant sous le couperet du couteau de la fermière.

Fatiguée alors de s'abriter sous des toits aussi précaires et dont la date limite tombait forcément un dimanche ou un jour de fête, petit bout d'âme s'es- saya à d'autres vies animales. C'est ainsi qu'elle partit s'encanailler avec les canards dans la mare au diable puis, lasse de faire des ronds dans l'eau, elle alla voler de branche en branche avec les oiseaux puis, lasse de jouer à Tarzan et prise de vertige à force de flirter avec le ciel et de faire de la haute voltige, elle se lova dans la queue d'une vache puis, fourbue d'avoir à fouetter inlassablement les mouches et ennuyée de brouter toujours la même herbe, elle sauta sans crier gare dans la gueule d'un chat puis, épuisée de courir après la queue de la souris, elle partit se vautrer dans la paille chaude d'un clapier puis, en ayant assez de se faire les dents sur une carotte, elle troqua sa vie de lapin contre une vie plus civilisée, résolument humaine, atterrissant toutes ailes dehors à Paris, dans un bar à hôtesses, « l'Eden », un petit paradis qui avait bien réussi sa chute ! Il fallait dire aussi que son long séjour dans ce poulailler presque trop humain avait vite réveillé sa curiosité sur l'homme avec un grand « h » !

Elle vécut ainsi quelques temps chez Milady, toit aux formes et au cœur gé- nereux qui invitait les hommes esseulés et les naufragés de l'amour à s'as- seoir dans ces fauteuils où l'on s'installait profondément comme dans un rêve. D'emblée, petit bout d'âme s'était sentie utile dans cet espace de chair qui « ne couchait pas » mais caressait les blessures d'autrui de sa voix suave et mélodieuse. Tous ces hommes en détresse offraient à Milady, servie dans un verre, une raison de vivre, d'aimer son métier et d'en faire un sacerdoce. Le verre, c'était là toute sa philosophie... Le verre vide devant soi, cette vie qu'on transformait en existence si on voulait bien le remplir, ce verre ! Elle s'évertuait ainsi à remplir le sien en versant un peu dans chaque verre et, tous les soirs, partait à la conquête de ces territoires désolés comme les nouveaux colons avaient conquis l'Ouest mais sans bain de sang. Elle s'évertuait ainsi... Attelée à sa noble mission, jusqu'au jour où elle, la cover- girl bretonne à la grâce auréolée, la petit sœur de jésus et grande prêtresse de l'amour, l'oiseau nocturne à l'envergure d'un cœur

sans pareil, avait fait plouf dans un verre en y laissant ses plumes. Petit bout d'âme n'avait jamais compris... Son toit s'était écroulé du jour où un magnat de l'industrie avait passé la porte. Beau gars lustré sous toutes les coutures et dont l'embon- point du portefeuille forçait le respect, ce dernier n'avait considéré cette dernière que comme un coup de balai dans le grenier qu'était son mariage. Après cette fin tragique, petit bout d'âme avait eu de nouveau l'embarras du choix. Elle fut d'abord tentée de s'abriter chez les fidèles, qui lui faisaient penser à de vieux loups marins naviguant sur le radeau de la méduse ; cependant, devant une telle brochette de cœurs désœuvrés, il y avait de quoi hésiter ! Ces toits abritaient-ils une vraie maison, avec plusieurs étages et des pièces confortablement meublées ? Ils lui paraissaient si vides soudainement, si désespérément pleins de ce vide qu'elle n'aurait pu remplir à elle seule. Et lequel choisir ? Robert, le bourlingueur rangé des voyages, qui ne cessait de radoter sur l'immensité et la beauté de la nature en comparant les parisiens à des sardines en boîte « s'ennuyant ferme dans leur huile au dioxyde de carbone ! » ? Aziz, le jeune marocain un peu illuminé, pour ne pas dire allumé par un pétard de circonstance, et qui ne jurait que par Mars, ultime destination où tous les hommes seraient égaux parce que tous immigrés, et où la couleur comme la religion ne voudraient plus rien dire puisque, entre temps, tous les morceaux du puzzle auraient été mélan- gés et les cartes redistribuées ? Le « grand chauffeur », chouchou de Milady, qui lui avait donné ce surnom parce que, sous ses airs un peu bourrus, il était fier de transporter « un morceau d'humanité dans son bus » ; fier et touché « d'avoir quotidiennement à charge toutes ces âmes » et « qui n'en menaient pas large » quand il freinait brusquement à cause d'un « abruti distract par une belle paire de jambes » ou un de ces chauffards qui « prenaient leur Gsm pour une boucle d'oreille ! » ? Ou bien Max, ce drôle d'écrivaillon dont le stylo était le prolongement naturel de la main et qui, considéré par les uns comme l'idiot du quartier et par les autres comme un sage un peu fou ou un fou un peu sage, passait ses journées à aller à la cueillette des mots ? Des mots, disait-il, qui

avaient le malheur de prendre la poudre d'escampette dès qu'il mettait la main dessus et qui voltigeaient autour de lui en lui ricanant au nez tels de petits démons aux ailes pas très catholiques !

Petit bout d'âme, échaudée par toutes ses aventures et mésaventures pré-cédentes, renonça à cette ronde androïde pour faire son nid sous un toit à la tôle, certes, froissée par les années, mais qui lui promettait de belles vacances, voire un repos certain, puisque ce toit se rendait tous les jours sous un toit plus grand, que les humains appelaient « église », afin sans doute de se donner des repères et des garde-fous dans cet infini azuré aux rayons tantôt menaçants, tantôt prometteurs. Comme il n'y avait que deux cent mètres pour séparer le blanc du jaune, à savoir le monde des sens du monde de l'encens, petit bout d'âme n'avait eu aucune difficulté à trouver ce havre de paix qu'était la vieille dame dévote et qui se faisait appeler mademoiselle Angèle par les commerçants du coin. Au début, l'idylle fut parfaite, et enivrée par ces saintes odeurs et le vin de messe, elle attendait le lendemain avec impatience ! Que demander de plus ? Il y avait les chants des enfants de chœur pour la dorloter ; le pain, l'eau bénite et le bouillon du soir pour la nourrir et l'hydrater ; les petites sorties dans le jardin public pour se distraire en s'occupant des pigeons et en regardant les mamans jouer avec leurs enfants ; les « Feux de l'amour » à 14 heures pour bien commencer l'après-midi et les « Chiffres et les lettres » à 18 heures pour clôturer la journée en étant sûr de ne pas mourir bête ; les courses au supermarché, chez le boulanger, et parfois chez le boucher quand on voulait bien s'accorder le luxe d'un petit coup de folie ; les visites, de plus en plus espacées et de plus en plus furtives des petits neveux, avec la pâtisserie du dimanche et la sempiternelle petite phrase en guise d'adieu à défaut de se confondre en excuses, « Tu as bonne mine, tantine, tu nous enterreras tous ! » ; sans compter toutes ces prières, qui vous mettaient du baume au cœur, vous redonnant l'espoir d'une vie meilleure ici bas ou ailleurs... Oui, que demander de plus sinon un peu plus de vie, de champagne, dans « ce verre assurément bien rempli » comme aurait dit Mi-lady, mais plein de cette eau miné-

rale plate qui ne faisait que rajouter de la fadeur à la fadeur du quotidien ; un verre dont la transparence était à l'image de ces jours réglés comme une boîte à musique ; un verre qui paraissait incassable puisque madame Angèle, malgré son grand âge, s'obstinait à ne pas mourir !

C'était là, au fond de cette prison ni dorée ni argentée mais plutôt chevrière, que petit bout d'âme s'était résolue à cette règle, ô combien sacrilège, du « sans toit ni loi » qui la reléguait au rang des espèces nues et sans défense, à l'instar de la première Eve, incarnation d'une vie dissolue et vite jetée aux oubliettes de l'Histoire de l'humanité. C'était là, oui, là où jamais l'occasion de sauter le mur de ce terrible dilemme pour ne plus avoir à se cogner la tête contre une vie à mourir d'ennui ou une vie à mourir tout court ; une vie qui, animale ou humaine, finissait toujours par battre de l'aile...

Petit bout d'âme regarda le soleil d'un air interrogateur et, toute intimidée, lui demanda s'il était possible de trouver asile chez lui, du moins quelques temps, le temps de se refaire une santé. Celui-ci, un peu distrait parce qu'il s'était mis à jouer avec les ombres, la rabroua d'un rayon clair et sonore, déclarant qu'il n'avait pas besoin de compagnie, qu'il avait bien assez à faire comme ça avec la lune et que d'ailleurs, ça ferait du remue-ménage ! Et puis quoi encore, pour qui le prenait-elle ? Pour un brasero ? Un centre de soins et beauté ? Un centre pour se faire des UV ? Et puis surtout, surtout, le soleil se suffisait à lui-même ; pourquoi aller s'embarrasser d'une âme quand on avait pour soi la lumière, le feu, l'éclat incandescent, c'est-à-dire tout ? Pourquoi s'enquiquiner avec tous ces gadgets dont se vantaient surtout les hommes ? Petit bout d'âme se mit alors à pleurer, regrettant presque d'avoir brisé ce cercle magique qui, bien qu'ayant fait d'elle une sans domicile fixe, une SDF, lui avait toujours permis d'avoir un toit.

Soudain, un bruit la fit sursauter : en face du trottoir où s'elle s'était assise, on remontait le rideau de fer d'un magasin qui laissait découvrir une vitrine de jouets au beau milieu desquels trônait un ours en peluche. Clin d'œil du destin ou clin d'œil de l'ours, elle eut alors une révélation : c'était là, blottie entre ces poils douillets, qu'elle trouverait sa demeure éternelle ; un abri qui ne serait plus soumis aux aléas de l'existence même s'il y avait toujours le risque qu'il passât de mains d'enfant à mains d'enfant... Mais au royaume de l'enfance, le rire n'est-il pas roi et l'insouciance, reine ?

FIN

Norbert-Bertrand BARBE (Nicaragua)

Poésie

J'ai composé pour vous quelque poésie
De vin d'esprit
De solitude et de vérité nue
En boiseries et surfaces polies

Comme la liqueur verte
Brune et le coin de cheminée
Le long soir en hiver
Mon cœur vêtu de cachemire pour vous

De vers fins et velours à l'envi
De soie mes rimes je fis
De parloirs mes forêts toutes

En fin
Telle musique de supermarché
Mon Destin d'ascenseur était finir

Jacques GAUTHIER (Canada)

Blessure de l'invisible

Blessure de l'invisible
le verglas couche un saule
un bout de ciel hasardeux
désordre affolant de janvier
des fils électrifiés pendent aux arbres

L'œil fauve dépose son fardeau
à l'adresse des sans-abris
miroir de solitude après la mue
éclat solaire du squelette

Le froid dehors craque des os
les poètes font des vers sur la neige
au péril de leur vie intacte
au désir de la célébrer

Le frimas enjolive la rumeur
des lointains macabres

Légèreté du pas
le relief incurvé
mémoire de l'exilé

Ralentir l'ennui
loin des brumes
arrachées au néant

La douleur pénètre tout
prospère dans les failles
entame chaque cellule
découd les cicatrices

Ne pas se raidir
devant la courbe des fruits
porter assistance à l'affamé

L'argile sur les poitrines
plus rouge au cœur souffrant

Tisonnier de l'oraison
j'erre sans scrupule
la tête baissée
devant l'anneau lumineux

Mes pas repèrent l'étincelle
le manque m'évide
vibration de la ronde blancheur

Je descends confondu
mille voix dans la forge
sur l'enclume de la parole

Prière en poussière
l'âme embrasée fend la bûche

Une goutte d'eau brille
rosée diamantée
une heure d'adoration
son souffle incendiaire
baptise le soleil

La nuit pleure sa longueur
solitudes aux mains calleuses
qui me détachent des onguents
me collent au plus vrai de l'enfance
comme neige fondante entre les paumes

Il est une autre blessure
au puits des prunelles
qui m'apprend à guérir
en me liant au même feu

L'ongle gratte la brûlure
qui grossit en aimant davantage
pénètre le centre intime
l'emporte dans un grand frisson

Chaque être mouvant loue ce doux-amer
qui surpasse tout changement

J'entre par l'entaille avant la récolte
ferme toutes les issues
vertige de la vie en moi
ce blanc d'écume sous les paupières
aveuglées d'avoir trop chassé

Mes pas cherchent le chemin clair
où se lève la perdrix des savanes
dans les érablières enflammées

Les animaux agonisent en apparence
aucune étable où me replier
je détecte la pourriture dans les poutres
les délires de l'histoire mouvante
le brame des cerfs en rut
la mort sans collier

Marie-Josée CHRISTIEN

Scories - Triptyque pour Guy Allix

• 1

Les doutes
reviennent
comme la limaille
au fer

et mon pas si peu sûr
que tu appelles
patience ou sagesse
ose alors

l'inespéré.

• 2

Il faut longtemps
ruser avec le silence
pour broyer
le moût des rêves

alourdis de désespoir

on garde des souvenirs
pour se réfugier
quand on a froid

décharger le fardeau
de quelques mots.

Le surgissement
a ses ressacs
de silence

instinct d'espérance

je me réchauffe à son mystère.

Serge MAISONNIER

Parfois s'élève des pâturages une brume laiteuse qui ondoie sur l'horizon comme une buée d'espérance. On voudrait, pour un instant seulement, que la misère se dissipe enfin dans la poussière lumineuse du galop d'un cheval et que la haine glisse comme la pluie sur les feuillages. Mais la cruauté, mal négatif et nécessaire, est sans doute inhérente à la vie. L'injustice immanente de la nature disait Duhamel. Cette écharde qui s'enfonce dans le corps jusqu'à envahir l'esprit au fil du temps qui avance est un ruisseau qui suit son cours. Heureusement, parfois, une petite écluse permet à l'eau de s'écouler sur les branchages et la mousse. Un frisson sous la peau pour toucher le silence.

*

Soirs d'été étoilés où l'on rêve de constellations fuyantes, de la course effrénée de l'invisible dans l'immensité de la nuit. Paradoxalement ce sentiment de vastitude est occasion de retour sur soi, de regard intérieur. On pénètre les arbres ensommeillés qui nous entourent, on devient prédateurs comme ces oiseaux nocturnes qui chassent et proies qui se terrent. Tout cet insaisissable nous brûle et s'intériorise jusqu'à se commuer en flagelles de brume au cœur de notre esprit. Illusion d'un instant immobile d'éternité poétique.

*

Je ne cherche plus de promesses dans l'inaccessible. Une petite promenade le long d'une haie buissonnière ou un regard sur des jacinthes d'eau qui se mirent avant l'aurore, toute cette magie bucolique est ma seule métaphysique. Longtemps j'ai lu la philosophie, depuis l'antiquité grecque jusqu'à la déconstruction derridienne, pour arriver à une conception (certainement fausse) que tout, en définitive, n'est qu'af-

faire de mots. Autant, alors, définir le mieux possible ce qui nous entoure avec la poésie qui n'est pas la moins bien placée pour élégamment se servir de outil qu'est l'écriture. Ainsi, œuvrant dans les frontières du dire, nul mieux qu'elle ne peut exprimer un chuchotis de lumière dans le matin blanc ou la pensée qui chemine dans la rosée du printemps.

*

Une amie du Québec, et malgré l'océan qui nous espace, me parlait du sourire des arbres, de ses rêves de forêt ou de cet oiseau insaisissable sous les vents du grand froid. J'imagine ses fleuves poissonneux trop vite pris dans les glaces, ses immenses contrées peuplées de conifères abritant les caribous, ses plaines d'infini neigeux dans la toundra, alors qu'ici, il me suffit de quelques pas hors de chez moi pour atteindre la rivière et les bois, le tout à moins de quarante kilomètres de la capitale. Du moins la langue nous réunit et tous deux nous fredonnons la bruine sur du papier vélin pour ourler la cicatrice de l'ennui.

Nous tissons quelques boutures de mots au-dessus de l'océan pour entendre nos voix à travers le givre. C'est-là notre façon à nous de décapiter la mélancolie.

*

Au travers des vitres du temps, à l'automne de ma vie, je contemple mes amours anéanties. Sans doute, en les inscrivant dans la chair du poème, les ai-je festonnées de nimbes plus que de substantialité. L'écriture est une amante jalouse et insatiable. Véritable mante religieuse dévorant qui s'en approche trop. Ecrire jusqu'à l'exténuation. Dans l'enchevêtrement du noir. Ecrire pour vomir la folie de la solitude.

François TEYSSANDIER

Poèmes

Tu n'as plus que la parole
L'encre et le sang
Pour pallier la douleur des os
Vaincre le lent recul
De la lumière sur ton visage

Le ciel se fait plus obscur
Dès l'angle du seuil désert
Les mots que tu prononces
Prennent l'éclat des pierres sur ta langue
Tu mesures de ta voix l'ampleur du jour
Dans l'orbe solaire des feux

Ton corps s'allège à chaque pas
Et glisse à son dernier refuge
De braise et de cendre
Sous le feuillage des routes

Le déclin de la lumière étire
L'ombre oblique des cyprès
Le jardin s'ouvre au vent du soir
A la colère des oiseaux
Que l'orage prive de nids et de fruits mûrs

La nuit hante déjà ta maison
Sois complice avec elle
De l'éclair qui va traverser
Sans bruit portes et miroirs.

Est-ce ta voix ou ton chant
Qui nomme ce que la lumière
Accorde si patiemment
Au sacre profane de la terre

La chaleur sèche de l'herbe
Qui craque sous tes pieds nus
L'air qui aiguise le tranchant des feuilles
Quand elles se détachent de la branche
Le vent qui éparpille tes mots
Comme des couleurs sur les pierres
La charnelle fraîcheur du ruisseau
Qui s'obstine à rejoindre la nue

Est-ce le temps nomade qui ordonne
Aux premiers feux de l'aube
De t'aider à franchir sans hâte ni peur
Le gué obscur et déjà proche de la nuit

Que tes pieds nus éprouvent
Le froid éclat de la source
Que l'eau du torrent se heurte au roc
Et que ton pas dévale la pente aride du chemin

Que tes mains bâtissent ta maison
Contre la paroi abrupte du ciel
Avec pour murs chacun de tes mots
Et pour solives chacune de tes pensées

Tu sais que la vie est si brève
Qu'elle ne laisse derrière elle

Qu'un peu de cendre et de paille
Qui volent dans la lumière du matin
Et que le vent disperse comme
Le pollen amoureux des vergers

Tu ramasses au jardin
Cette pierre qui est si ronde
Clarté du jour dans tes mains
Qu'elle devient à l'aube L'unique flamme qui rougeoie
Au cœur de l'éclair

Te voilà maître de la lumière
Qui rejoint à midi sentiers
Et forêts peuplés d'insectes
Et qui creuse de son souffle
Au-dedans de chaque pierre
Les visages multiples de l'ombre

Elle est si familière à ton pas
En ce pays d'exil et d'abîmes
Qu'elle trace des chemins abrupts
Jusque dans tes pensées et tes mots

Il te faudra vivre dans la nue
La brève éternité d'un songe
Qui viendra s'abattre sur terre
Comme une aile de ténèbres

A l'ombre des murs
Que tes mains dressent
Vers la lumière
Tu combats la patiente ironie du ciel
Et te reposes de tant
De gestes accomplis

De tant de jours passés
A gravir des chemins
Qui ne sont plus à hauteur d'homme
Dans la mémoire enfouie des pierres

La fraîcheur de l'herbe
T'émeut comme une peau
Qui glisse sur ta peau nue
Et chaque parcelle de chair Te devient souffle de vie

A chaque aube nouvelle
Tu t'étonnes d'entendre
Les morts parler entre eux
Tant de langues inconnues

Tristan SAUTIER

DEGAS

danse des seins avant les
dégâts que promet l'avenir
mais on peut néanmoins
bander aux danseuses
comme si on était à Meudon
écrivant D'un château l'autre
en maudissant la crétinerie
seul et rebut tel un dernier
rêve de la légèreté
perdue

RENOIR

juvénile ou endormie
ou aux cheveux dénoués
ondines filles fruits solaires
soudain les rives n'ont plus d'âge
que celui impalpable des chevelures
et des poitrines ingénues
guérisseuses

BOTTICELLI

Pallas mélancolique ou comme
d'elle-même absente
qu'enrobée de feuilles sa beauté
me damne ses traits si fins
ou son double port de tête entre 1494
et 1500 un pour l'altier refus
un pour les promesses d'étreintes

André DOMS

D'une manière noire

• Ressacs, de Tristan SAUTIER

Ressacs « d'une mer intérieure, jamais apaisée », note Tristan Sautier (1), traitant son bateau ivre avec la rage d'un Céline acculé à s'écrire « comme un fou » jusqu' au bout de (s)a nuit. Ce miroir d'un « trop plein d'images » ne lui renvoie « que vide/ que soi » et d'emblée, ses auto-portraits évoquent un gosse dont la mort, qui « secoue son sarcophage à la dérive », et l'exhibition de « sexes enfants ... au mur le plus caché » du jardin, enchevêtrent un inexorable foisonnement thanato-érotique. Dans « la vitre du comptoir ... au bar de nuit », effrayé « de se voir tel / que rien dé-masqué », ses yeux « exorbités fiévreux » saignent des « larmes du noir du noir du Noir / le plus profond ». Une telle insistance expressionniste, coulée en écriture autant intellectuelle que sensuelle, paraît piétiner de n'en pouvoir plus, ni plus, dans une situation « caduque délabrée insignifiante », rétive aux interdits socio-moraux jusqu'à la tentation blasphématoire, faustienne, de « souiller » une Marguerite soi-disant chaste et pure mais dont la provocation est anti-christique : « ceci n'est/ pas mon corps prenez prenez/ et salissez dans les caresses ou les coups ».

Sautier dénonce en fait l'absurde de l'existence, où même Cendrars jugeait que « Tout est un faux accord », comme le rappelle l'épigraphie des deux suites intitulées justement ferroviaires : notre train de vie file à si folle allure qu'au cours du « rapide miracle d'exister », allant et venant « de rien à rien », à consumer veilles et songes parmi des « écumes d'êtres/ reflets emportés vite », on n'a guère lieu d'espérer

qu'une brûlure dans les yeux
se cherchant un visage une brûlure

dans les mots aux seules consonances
de déchirement

« Comme on respire Comme on expire » dans l'atmosphère d'ennui d'un chef- lieu provincial, où « vivre n'est plus qu'une pluie vite / effacée et que faire sinon/ dansant dans l'abattoir chercher / de plus en plus détrempé la femme / qui porte tatouée une rose comme une/ Irlande de rêves et l'aimer / dans le temps aveugle d'aimer / exposé à la pluie ... qui vous délave », à moins qu'un rare soleil « vous dessèche ». Climat dépressif, qu'on n'imputera pas au poète mais dont il ne se dégage qu'à grand-peine et où il développe avec une force itérative la sensation d'une vie irrémédiablement insensée, si forcenée qu'il ne reste que « d'embarquer sur le vent / d'aucun ailleurs ».

Textes d'une conscience parfois apocalyptique, ample anaphore d'un spleen de la Nuit, d'ailleurs renforcé par leurs connivences explicites avec des albums photographiques (G. Néret) et un jazz blues (Jimi Hendrix) où l'on sombre dans l'élément liquide, féminin, « there's only night on earth », un vertige où l'on « dévale / en avalanche » comme la voix d'Armstrong, vers « ce rien / d'inexistant / que j'ai perdu / depuis toujours », un vide immense dans lequel « il n'est de ciel / ni d'anges il y a le visage d'absence / de celle dont mes rêves sont encombrés / elle n'a jamais existé/ et ferait boire / tous les pianos du monde ». Au reste, « ni résigné ni déçu », Sautier ressent comme un désespoir d'espérer et on l'imagine concéder, dans un sourire-rictus, qu'

il se pourrait aussi qu'Alice existe
qu'elle ne soit pas l'idée germée
dans la cervelle d'un idiot et que
Sirène à ses heures elle s'éprenne de mon bras
Ou du vôtre

N'empêche que, telles les danses macabres du déclin du Moyen Âge, on lit ici la trace d'une « décomposition (en) cours », de l'effondrement

de notre « Cirque de façade/ de truquages » dont les menées égoïstes et aveugles n'écarteront pas l'agonie d'une (belle ?) époque et l'on y perçoit cette « musique d'ossements », de « claquettes » qui ne trompe pas, « avec ou sans Burroughs » ou Fred Astaire. Ainsi, cette manière noire d'être et d'écrire illustre-t-elle, non quelque théâtrale union suicidaire à la Kleist mais une manière d'entêtement à vivre et à intérieuriser la Tempête (2) :

mais l'océan ne m'a pas voulu
non l'océan ne m'a pas voulu
car il sait il sait qu'il est en moi

Ce redoublement des deux propositions, comme ailleurs une construction cyclique où la chute du texte fait écho à son incipit, en disent long sur la conviction du poète.

Mais on sait aussi que la condamnation du Vaisseau fantôme peut être rachetée par l'Amour, amour-recours pour l'homme qui n'attend que « ton sexe ton rire ta voix ce couperet/ blanc pour séparer la nuit d'elle-même » et sait que chaque « matin (le) verra avec elle/ seul à seule dans l'attente de l'/ unique certitude de la nuit nue », « meurtrière ». Le poète « fossoyeur de (s)oi-même ... s'insupporte d'être » et entre-temps (l'expression prend alors tout son sens) vit la violente tension de recherche entre la source et l'estuaire, du vagin à l'embouchure, en pleine conscience de son « premier regard et qu'elle/ vient à vous à la perte d'elle-même » ; mais on ne saura jamais rien (pas vrai, Pascal Quignard ?) du « commencement d'une route/ où finit le malheur des chiens d'humains/ voués à ronger leurs propres os ». Tel est notre « impératif triste ».

En revanche, l'amour dévoilé se fait autant qu'il s'éprouve. Certes, le poète urbain, dans l'enceinte d'un monde étriqué (3), stagne plutôt dans son quotidien « en forme d'ornière » et retrouve le thème nostalgique

que des « ubi sunt », si admirablement utilisés par les maîtres du XVème siècle, Villon et Jorge Manrique, au point d'en imiter l'archaïsme :

mais où sont les brumes
dissimulatrices du ciel mais où est
celle femme de tout amour mort
et qui saigne en nous lentement comme
la pluie fine de nuit au dehors ,

mais d'ordinaire, Sautier traduit très crûment ce « réel », n'en déplaît aux bons usages (autres que grammaticaux) : c'est que l'animal humain est privé de « l'animalité tranquille », de sorte que le poète doit transgresser le poétisme s'il veut dire, en vérité existentielle, « la terre la boue la merde / les monstres

intérieurs profonds/ indéracinables les roses sauvées/ les fesses d'Amante ». un vécu, toujours à vivre. Encore, « on dit tu m'as donné ta boue / et je m'en suis repu », parce qu'on y perçoit quelque souvenance biblique, voire sumérienne, que peut-être on a lu l'éloge que rend à la boue le matérialisme lyrique de Pierre Bourgeois (de 1923 à 1930) ou l'Ode inachevée à la boue de Francis Ponge (1953), de sorte que le mot ne choque plus ; mais le heurt viendrait bien à découvrir cet équivoque « chien de l'œil en désir/ l'ombre d'une queue remuant »... Pour désigner masturbation ou fellation, on n'a guère le choix qu'entre un vocabulaire vulgairement métaphorique et les termes savants, abstraits, sonnant mal dans le contexte du poème. Mais une traduction fidèle de l'être passera-t-elle aux oubliettes cette petite mort vivifiante, cette présence vitale de la « femme de fond et qui remonte », celle qu'en fait et en fantasme, l'homme cherche à pénétrer, où il (se) plonge, « la Sirène/ en courbe comme un S le mien » ? Est-ce pour autant que Sautier, « si Tristan il se nomme », serait voué à feux et flammes d'un enfer poétique, coupable de révéler un « réel sous-jacent », un secret de polichinelle dont on sait qu'il n'est ni sain ni vain d'ignorer l'intensité ? En est-il relégué à l'antipoésie ?

l'antipoète est affalé ses yeux
d'outre-masque roulant dans le silence
quelque lambeau de chère peau
peut-être encore un peu nauséabond
plus nu que sur lit de putains
et le rire figé de ce qui ne fût rien(4)

Il peut, bien sûr, invoquer un raisonnement parallèle de l'amour de l'art à l'art d'aimer : quoi qu'en aient cagots et hypocrites, les yeux « persistent/ à se promener sur les corps comme/ on mendie errant un infini de formes/ et les mains ... elles s'activent/ l'angoisse à contre-froid/ le long des sexes ».

Si d'autre part, une essence de la poésie paraît décidément insaisissable, fût-ce par les données électroniques(5), et qu'au poète sismographe de Jean-Claude Walter ne correspond aucune sismographie de la poésie, chacun y va cependant de son approximation, où doivent interférer non seulement les normes en cours mais, plus insidieusement, les principes de conscience, les interdits et les cadres idéologiques. Or, qu'il s'agisse des formes poétiques (le « retour » du vers démantelé puis ravalé, la chansonnette de la rime, la pseudo-liberté des proses polymorphes) ou des matières traitées (les sujets, objets, idées prétdument poétiques), la conception de la poésie reste imprégnée d'a priori fixistes, postulats et assertions définitives, alors qu'elle se révèle à mesure davantage, et comme la vie, un mouvement. On décèle là, souvent, un idéalisme (chrétien, romantique...), des confusions avec la mystique, de pieuses songeries, toutes sortes d'évanescences et de psychédélismes, sans compter les vagues successives d'un néo-classicisme dont l'ordre imposé a des vertus lénifiantes à travers temps et styles, si l'on ne verse dans le ludisme verbal ou la rhétorique insignifiante des faiseurs de mots. Tout cela s'évertue à freiner un aveu plus engagé de l'Être, pourtant irrépressible et préférable aux occultations. Comment, en effet, fonder le poème sur le mensonge à soi ? Si bien que Sautier se ressaisit, affirmant que « poète on est/ serpent roulé

dans / ses anneaux au chaud / du cercle de soi quand dehors ils se rassurent / et croient à l'immobilité ».

Au terme, et au vrai, laissons là une essence unitaire et fuyante, en somme théologique, de la poésie, comme de la musique, les arts, toute création humaine pour considérer plutôt la présence successive et avérée de poètes, dont la parole, en ses temps et lieu, vibre entre le dire-contredire et le silence, entre l'élan et la volonté de saisir, réalisant chacun à sa manière la contradiction fondamentale d'être, l'indétermination, telle qu'en physique on ne connaît simultanément la trajectoire et la position d'un atome. Une indéfinition tout opposée à l'indifférence et qui ne gêne que les abstracteurs et catégoriseurs projetant sur la réalité vivante la raideur de leurs nomenclatures. Contre ceux-là le poète profère ou insinue ce Non inhérent au Verbe, s'il veut se dégager du Néant :

Le non seul restera
Donc la page sans les enluminures
le poème sans la poésie

D'où résulte que la revendication du poète est individuelle et mouvante. Si pour Sautier « la matière d'évidence ne permet plus de ne pas étrangler les poèmes », s'il n'y a « rien d'autre / (que) la ligne des fesses / posée sur les cuisses les jupes / retroussées comme par allégeance / les dessous à res-/sentir par l'olfactif énamouré / vrai l'amour le vice l'écume / au corps montant / et d'autre rien », combien ne penseront qu'en outre ou en marge, d'autres réels restent à explorer, contredire ou contresigner. Mais honni soit qui mal y pense ! La démarche consiste à ne pas exclure, fût-ce ce rien-quelque chose, sous prétexte qu'il serait sans intérêt ou ne ressortirait pas à quelque « espace-poésie » arbitraire et borné. Qu'on apprenne, qu'on s'attache à res- sentir les zones encore méconnues ou prohibées, dans une (r)évolution créative ininterrompue. « Les plus désespérés (étaient-ils) les chants les plus beaux » ? Ou en écho chez Tristan : « les corps les plus beaux

sont(-ils) les corps blessés, tatoués, éprouvés » ? C'est selon. Il m'a toujours semblé que le noir le plus lucide recélait quelque lueur, quand ce ne serait que la fuite d'un reflet...

Pas étonnant, donc, de voir dédié à la mémoire des grands insoumis que furent André et Cécile Miguel un ensemble consacré à « écrire sur l'écrire », sur « une vide/ étendue de naufrages ou morts / en soi rentrés ravalés écrire / comme on se digère », des « bruissements » de mots enchevêtrés, « debout / ensablés », puisque « à la fin il n'y a que des mots », ceux-là cependant qui, tels de petits hommes, pétris de paradoxes, survivent en « panique et quiétude » de se regarder « vraiment n'être qu'eux-mêmes là », être et ne pas être en la nuit de leur « pourrissement / du creusement de l'épavement / de toutes les images de soi et des / images de toutes les images », car

seule la terre parle
dans ta bouche Yorick et tu n'es
plus que la gueule où se distraint
le silence morveux profond des syllabes
cela est toi et déjà moi dans l'agonie
du bonheur d'agoniser perdu
Ici et Ici comme éperdu

Méditation sur la tombe d'un présent qui « de lui s'arrache présent », où ne règnent que semblances, imprécisions comme « dans le mot / comme -- / comme le rêve de tous les rêves ». Et Sautier de boucler son livre avec La (symbolique) fuite de Tolstoï(6), cette sortie de scène dans la fureur délirante de rester forever young et tente de s'engouffrer « mais dans rien », ce qui la réduit à ce pur Non qui est la position du poète en « son inaptitude aux systèmes / à l'immobilité ». Certes, la manière noire de Sautier n'en montre qu'un versant. Non le moindre.

(1) Poèmes 1999-2005, M. I. de la Poésie Arthur Haulot, Bruxelles, 2010.

(2) Et comment aussi ne pas rappeler Maldoror, lorsque « les yeux comme la matière/ des mers n'ont plus de limite » ?

(3) Par ailleurs suggérée par une circularité en-geôlante des idées et des formes, créant une « enceinte » de vie en « rivière de misère », en ruisseau de rue ; mais Sautier la brise habilement par un jeu de coupures, d'enjambements, qui parfois provoque comme un déhanchement de l'écriture.

(4) (4) Quelle réserve de doute ou d'ironie implique cet imparfait du subjonctif ?

(5) Par exemple, la numérisation informatique, les logiciels et les recherches acoustiques qui permettent de cerner les caractères de la voix humaine ; cf. le livre de Boris Terk à propos de Kathleen Ferrier, *A Voice is a Person*, éditions Allia, Paris, 2010.

(6) D'après le livre d'Alberto Cavallari, dont Sautier fait une « réécriture poétique ».



© CAYCI Uzeyir

Leisha LECOINTRE

George Sand et le théâtre de Nohant : l'intimité de la création dramatique

Tout au long de sa vie, George Sand s'intéresse au théâtre sous toutes ses formes et en particulier à ses formes marginales, notamment le théâtre improvisé et le théâtre des marionnettes. Pour elle, le théâtre signifie un lieu d'apprentissage du jeu de l'acteur et une plate-forme pédagogique ; il forme et instruit l'acteur comme le spectateur. L'aspect privé voire intime du théâtre joué au sein de sa famille à Nohant s'oppose à l'aspect public de ses pièces jouées dans les théâtres parisiens pendant une trentaine d'années¹. A Nohant, les notions de la commedia dell'arte, le théâtre italien, connaissent leur plein essor. Selon Linowitz Wentz, écrivant en 1978, « Le théâtre de Nohant évolua rapidement d'un amusement de famille à une réponse aux questions esthétiques, philosophiques et psychologiques que s'est posées George Sand pendant toute sa vie ² ». Affirmation étonnante et provocante, elle contient la thèse de cette présentation : comment le théâtre improvisé peut-il jouer ce rôle à la fois divertissant, formateur et salutaire ? Y a-t-il un paradoxe ou une certaine logique dans ce constat ? Panacée aux maux du monde, ou bien simple distraction ou encore autre chose, le développement du théâtre de Nohant est documenté dans les écrits de l'auteur. Tournons-nous vers son œuvre afin de juger plus objectivement. Dans un premier temps, nous nous concentrerons sur la période de la fin des années 1840 pendant laquelle le goût de la commedia dell'arte s'intensifie d'une façon considérable, avant d'étudier l'évolution de cet art.

Dans les années 1840, à l'instar de beaucoup de ses confrères, dont Janin, Gautier, Nerval et Champfleury, George Sand fréquente les petits théâtres de Paris avec enthousiasme. C'est à la mode pour les lit-

terati de s'y rencontrer. Elle se rend au théâtre des Funambules déguisée en homme. Là elle admire le jeu superbe du mime, Jean-Baptiste Deburau né en 1796 en Bohême. En février 1846, seulement quelques mois avant le décès du mime, Sand publie un article dans le Constitutionnel, contenant un compte-rendu de sa dernière représentation. Dans cet article, elle décrit Deburau d'un point de vue personnel. Selon elle : « Deburau est un homme réservé, doux, poli, sérieux, sobre, modeste, rempli de tact et de bon sens ; voilà ce que je puis vous affirmer ayant eu le plaisir de causer une fois avec lui ³ ». C'est vraisemblablement en 1832 ou 1833 qu'elle a fait la connaissance de Deburau, et au cours de plusieurs années elle apprécie ses représentations pour un public modeste. Elle souligne la simplicité du personnage, sa capacité de toucher les spectateurs, le petit peuple des boulevards. Attrierée aux Funambules par la personnalité de Deburau, Sand trouve l'ambiance du théâtre tout à fait spécial. Elle souligne les rapports symbiotiques entre le mime et les spectateurs qui « s'étudient et s'inspirent les uns des autres à force de se lire mutuellement dans les yeux⁴ ». C'est le maître qui est admiré de tous ses élèves, les spectateurs. Les seuls admis à ce culte, ce sont les petites classes et les quelques littérateurs capables de comprendre et de sentir les émotions jouées par Deburau sans paroles. L'éloquence du jeu passe par ses gestes sobres et mesurés, sans doute plus compréhensibles que les reparties perfectionnées des acteurs aux grands théâtres, les « tragédiens ampoulés et braillards⁵ » selon Sand. Deburau ne s'efforce pas d'impressionner son public.

Le génie de ce théâtre se lie en premier pour l'auteur à la classe sociale qui le fréquente. Deburau appartient tout à fait au peuple, le théâtre est connu pour ses mauvaises odeurs. L'auteur avertit un public plus aisé de surveiller son comportement dans ce théâtre : « (M)alheur à qui ose promener un impertinent lorgnon sur ces groupes pittoresques entassés et suspendus d'une manière effrayante aux grilles du pourtour. Malheur aux toilettes ridicules qui se risqueraient à l'avant-scène, ou aux gens délicats qui porteraient trop visiblement un flacon à leurs narines !⁶ » Elle évoque ce public car elle l'associe au grand

théâtre qui applaudit les gestes d'un jeu exagéré de l'acteur. Grâce à l'art de Debureau et son fils Charles, la tradition du théâtre italien est ressuscitée et développée à l'époque romantique. George Sand admire surtout la capacité pour Debureau de guider son audience, le petit public de Paris dans une salle intime où se mélangent la scène et la salle : « Dans une étroite enceinte où la scène est à peine séparée de l'auditoire, où aucun des ligaments de la physionomie délicate d'un mime n'échappe aux regards avides de ses élèves, où tout est homogène, artistes et spectateurs, (...)7 » Pour George Sand, Debureau est un acteur dont le jeu sur scène reflète parfaitement son comportement dans la vie réelle.

Pressentant le déclin du mime à la fin de sa vie, l'auteur évoque avec souci la question du destin du théâtre des Funambules, rendu célèbre par Debureau. Une fermeture éventuelle des Funambules, seul théâtre où se joue encore la commedia dell'arte à Paris, signifie la disparition d'une tradition présente en France depuis presque trois cents ans. La commedia dell'arte remonte au seizième siècle en Italie et au dix-septième siècle en France. À l'origine elle est jouée par des acteurs de la Comédie Italienne de l'Hôtel de Bourgogne dans des troupes composées d'artistes et d'acrobates. Les personnages célèbres de la commedia dell'arte sont des types théâtraux bien définis qui évoluent selon le pays, surtout Pedrolino, le frère jumeau du Pierrot français, inspiré par le Gilles de Watteau. Le scénario de ce théâtre contenait des parties apprises par cœur à insérer à volonté mais dans l'ensemble, la partie textuelle était improvisée. Le port des masques par tous les acteurs, sauf les amoureux et les servantes, était également un élément important. Forme théâtrale fluide, elle exigeait une parfaite maîtrise du rôle. Dans son article intitulé « La comédie italienne », Sand reprend brièvement l'histoire de la commedia dell'arte en indiquant un sujet de recherche difficile qui la tente : « l'étude des divers types de la comédie italienne, de leurs nombreuses transformations, des idées et des sentiments qu'ils représentent ». Si le théâtre italien agit en tant que lien entre le théâtre moderne et le théâtre ancien, c'est en raison de la popula-

rité des types théâtraux dont « le nom est dans la bouche de tout le monde.8 » Ce genre de théâtre représente un défi pour les acteurs qui doivent connaître parfaitement le personnage qu'ils jouent : chaque personnage est indiqué par un costume unique, des gestes particuliers et une langue ou un accent particulier. Chaque acteur doit connaître à fond son rôle et s'y identifier de façon à savoir faire vivre le personnage sur scène avec un minimum d'indications. Selon Sand, ceci nécessitait un niveau supérieur de jeu de la part de l'acteur : « On conçoit aisément qu'un pareil système de composition exigeait d'excellents comédiens et contribuait singulièrement au développement de leurs facultés dramatiques.9 » Alors que l'intrigue est toujours variée, le personnage reste fixe. Travail d'équipe, où chaque membre a un rôle spécifique mais où chacun dépend de l'autre pour réussir l'ensemble, le théâtre improvisé s'adresse uniquement aux acteurs les plus doués et les plus courageux, car le scénario est mince, surtout les plus anciens canevas de la comédie italienne. L'acteur de la commedia dell'arte est subordonné aux conventions de son type dont il hérite « les formes de langage, les attitudes, les lazzi de ses devanciers (ce sont les jeux corporels et verbaux propres à chaque personnage).10 » Pour George Sand, l'acteur classique, qui polit son jeu au maximum par la répétition, n'est pas à même de relever ce défi, car il se fie à tout préparer en avance de la représentation. L'acteur du théâtre improvisé doit par contre s'apprêter à jouer sur le tas, elle l'exprime ainsi : « C'était peu que de se préparer à l'avance : l'acteur, excité par les rires et les applaudissements du public, inventait chaque jour des saillies inattendues qui obligeaient son camarade à trouver sur le champ la repartie.11 » L'art de sentir le moment et de chercher toujours la juste repartie est loin du caractère ordonné et prévisible des idéaux du théâtre classique, celui que connaît l'auteur dans sa jeunesse et qui est répandu en France pendant une partie importante de son vivant.

Pour l'auteur, son goût pour le théâtre improvisé augmente à partir de la fin des années 1840. Dans l'article sur Debureau, elle compare le jeu du mime au jeu des acteurs tragiques célèbres : « Talma et Rachel

sont des modèles dans leur sphère et Deburau aussi dans la sienne, n'en déplaise à ceux qui se croient placés plus haut parce qu'ils estropient des rôles plus sérieux sur de plus vastes théâtres.¹² Six ans plus tard, en 1852, au lieu d'égalité dans les genres dramatiques, le théâtre improvisé jouit d'un statut encore plus élevé que la grande tragédie classique pour Sand. Elle cite le baron Grimm (1723-1807), écrivain allemand et « critique officiel des princes d'Allemagne ». Celui-ci prétend : « Si vous voulez savoir quels sont les meilleurs acteurs de Paris, je ne nommerai ni Kean, ni Mademoiselle Clairon ; mais je vous enverrai voir l'acteur qui joue ordinairement le rôle de Pantalon [...]»¹³. Voyons comment Sand essaie de recréer cette ambiance dans le théâtre familial de Nohant.

L'intérêt de l'auteur pour le théâtre improvisé passe par quatre étapes : elle est tour à tour observatrice, théoricienne, participante et dramaturge, quelquefois elle remplit les quatre rôles en même temps. L'histoire montre qu'elle réussit mieux les trois premiers rôles que celui d'écrivain de théâtre. À la fin de 1846, dans sa maison de campagne et en compagnie de sa famille, commence le théâtre improvisé de Nohant. Les enfants de l'auteur y participent : Maurice a une vingtaine d'années et sa fille Solange est une grande adolescente. En décembre 1846 et janvier 1847, une vingtaine de pièces dans le style italien, commençant par le *Don Juan* de Molière, sont montées et représentées par la famille, composée de Sand, son frère, ses deux enfants, une jeune parente Augustine Brault et Eugène Lambert, un ami peintre de Maurice¹⁴. La musique improvisée de Chopin qui accompagne les spectacles a également inspiré les toutes premières représentations. Dans *Histoire de ma vie*, elle raconte cette influence : « Sa musique vous mettait parfois dans l'âme des découragements atroces, surtout quand il improvisait.¹⁵ » Lorsque plus tard cette liaison torride rompra et suite au départ de Chopin du ménage, Sand improvisera des morceaux sur le piano pour accompagner ses scénarios, alors qu'elle n'est pas musicienne¹⁶. Elle raconte ces spectacles dans deux préfaces importantes : *Le Théâtre et l'Acteur* et *Le Théâtre des Marionnet-*

tes de Nohant

. Publiées avec un décalage de trente ans, les deux préfaces doivent se lire ensemble ; la première, restée inachevée est reprise dans la seconde. « Un amusement de famille, basé sur le théâtre italien, commence en fait par une partie de charades, jeu populaire à l'époque, se développe ensuite en saynètes folles, comédies d'intrigues et d'aventures, avant d'aboutir sur une série de drames à événements et à émotions.¹⁷ » Chaque spectacle dure en moyenne trois soirées coupées par des périodes de repos pendant la journée : « Le lendemain la pièce recommença, c'est-à-dire qu'elle suivit son cours fantastique et déréglé avec autant d'entrain que la veille.¹⁸ » Ce passe-temps amusant est néanmoins exigeant pour l'acteur participant, car il doit maîtriser un jeu improvisé étudié et répété à l'avance mais toujours sujet à des changements imprévisibles au moment de la représentation. Il s'agit d'une formation complète de l'individu : il lui faut « des manières aisées, une élocution châtiée, une instruction étendue et le ton du monde.¹⁹ » Si plusieurs acteurs sont capables d'atteindre ce niveau professionnel, Sand n'exclut pas ses enfants de cette vision uto-pique de l'acteur. Elle prône l'égalité entre l'auteur et l'acteur, en introduisant l'idée d'un acteur qui est capable de créer et de mener à bien son rôle en s'inspirant de sa propre émotion et en trouvant en lui-même l'expression juste et soudaine de la situation dramatique²⁰.

Pour l'auteur le théâtre improvisé met à l'épreuve l'acteur qui à son tour se forme avant, pendant et après la représentation dans un vrai processus d'apprentissage. Dans cette veine, il faudrait noter la participation de quelques acteurs très connus de l'époque dont Bocage (1797-1863), l'un des nombreux amants de Sand ; celui-ci a joué dans les drames de Dumas père. Il y avait également Charles Thiron qui, après avoir joué à la Comédie-Française et aux théâtres du Boulevard, est devenu sociétaire en 1872. Y participe aussi Paul Meurice, « auteur dramatique d'un ordre supérieur²¹ » selon George Sand. Voici un exemple de la rencontre du théâtre marginal avec le théâtre traditionnel ; le théâtre cultivé par l'auteur pendant une période considérable apporte du neuf à l'art dramatique. La naturel, qualité si prisée par Sand chez

ses enfants lorsqu'ils jouent les premières comédies italiennes au théâtre de Nohant, le dialogue libre et la spontanéité caractérisent la représentation d'André Beauvray, tirée d'une nouvelle de Maurice Sand. Paul Meurice²², avec qui George Sand collabore souvent pour ses mises en scène, assiste à ce spectacle. Il est bouleversé par l'art des marionnettes qui lui était auparavant inconnu, ce qui le pousse à se demander : « Je me questionne en vain pour savoir ce qui m'a tant ému. Est-ce le résultat de l'absence d'art ou la vision d'un art nouveau qui essaie d'éclore, ou enfin d'un art consommé que je ne connais pas²³ ? »

L'intimité de ce théâtre est remarquable : la famille joue sur une scène improvisée dont Sand rappelle le remaniement progressif dans la préface des marionnettes. Au début, les spectacles se font sans audience, ou avec un ou deux spectateurs. Plus tard, l'invitation personnelle s'adresse aux amis, domestiques, et voisins proches de George Sand, une soixantaine de personnes en tout. C'est un théâtre introspectif qui permet à l'acteur de se concentrer complètement sur son jeu. Cependant, ce théâtre ne dure pas : faute de participants actifs, la famille cherche une autre issue pour ses talents dramatiques, elle se tourne ensuite vers le théâtre des marionnettes, une autre forme du théâtre marginal. Ce choix se doit en partie à la nécessité : alors que le théâtre improvisé exige un bon nombre d'acteurs, le théâtre des marionnettes se joue sur une scène réduite qui peut se monter avec une ou deux personnes. Sand affirme que ce théâtre est un microcosme du grand théâtre et qu'il est réglé par les mêmes lois fondamentales²⁴. Ces idées nobles sont d'autant plus notoires qu'elles témoignent d'un esprit audacieux inégalé par ses contemporains. Lorsqu'elle s'interroge : « Me comprendra-t-on si je dis que ce théâtre est celui des lenteurs charmantes et que nous préférerons ici l'improvisation étoffée et les détails de réalité minutieuse à la charpente sobre et au dialogue concis qui sont de rigueur au véritable théâtre ?²⁵ », le lecteur ne peut plus se leurrer sur les opinions controversées de l'auteur. Les premiers spectacles de marionnettes montés à Nohant s'inspirent de la comme-

dia dell'arte ; parmi les marionnettes, se trouvent M. Guignol, Pierrot, Purpurin (l'aubergiste), et Isabelle²⁶. D'après une liste dressée des pièces et scénarios de Sand jouées au Théâtre de Nohant, le goût pour le théâtre italien fleurit jusque dans les années 1860²⁷ et même plus tard.

Moyen de formation et lieu d'instruction pour tous, le concept théâtral auquel tient Sand fait l'écho de celui de Shakespeare dans Hamlet où le jeune prince instruit une troupe théâtrale sur leur jeu. Selon lui, la scène doit refléter la vie : « Le but du théâtre de toujours est d'offrir en quelque sorte le miroir à la nature, de montrer à la vertu ses propres traits, sa propre image au vice et aux époques successives leur forme et leur physionomie particulière (III, 2)²⁸ ». Une grande référence pour tous les auteurs romantiques, Shakespeare reste un auteur modèle pour Sand. Elle affirme en 1858 qu'« une époque de grand développement arrivera où les Shakespeare de l'avenir seront les plus grands acteurs de leur siècle²⁹ ».

Tandis que le théâtre traditionnel vient rarement couronner Sand de succès, le théâtre marginal est un domaine de prédilection pour elle. En puisant dans le passé, Sand a-t-elle cherché à redéfinir les limites traditionnelles du théâtre ? Elle se réfère au théâtre du moyen âge et plus précisément au théâtre de la rue comme le moyen le plus efficace d'instruire et de toucher l'audience :

« On peut croire que la forme (scénique) la plus efficace a dû être la forme la plus populaire, celle qui, appelant toutes les classes par la franchise de sa gaieté et la simplicité de ses données, a signalé de la manière la plus saisissante à la risée publique, les travers de tous les âges de la vie et de toutes les conditions sociales³⁰. »

Toujours est-il que le plus beau triomphe théâtral de Sand se passe à Nohant. Des quatre rôles assumés par l'auteur par rapport à ce théâtre en retrait, observatrice, théoricienne, participante et auteur de théâtre,

c'est celui de participante qui l'enchantait le plus. Sa participation fiévreuse est racontée dans *Le Théâtre des Marionnettes* : tandis que son fils Maurice garde la responsabilité de sculpter les marionnettes en bois, Sand costume les cent trente figurines à la main. Pour les rendre plus vraisemblables, elle les coiffe de vrais cheveux. Au début, la famille se sert de marionnettes à gaine, mais finit par adopter les burattini, une marionnette simple qui permet un mouvement plus souple. Comme le note Noël Barbe, cette marionnette peut rendre plus convenablement une meilleure gamme de sentiments³¹. Sand évoque la liberté d'expression qui est possible avec les burattini : « Mon burattino, souple, obéissant à tous les mouvements de mes doigts, va, vient, saute, tourne la tête, croise les bras, les élève au ciel, les agite en tout sens, salue, soufflette, frappe la muraille avec joie ou avec désespoir³² ». Le développement complet du scénario des marionnettes se réalise par l'intermédiaire du maître du jeu qui doit improviser son texte à chaque instant. Selon Sand, « le propre de l'improvisateur est d'ailleurs de ne pas aimer à se répéter, et s'il se soumet au canevas, il éprouve le continual besoin de changer le dialogue³³ ».

L'apothéose du théâtre improvisé se trouve dans les dernières lignes de la dernière préface publiée du vivant de Sand. Pour elle, cet amusement de famille a pour effet de l'enlever du quotidien, de la banalité et des déceptions politiques qui ont marqué sa vie. Sa relation problématique avec sa fille pendant de longues années et des ruptures de liaison douloureuses, notamment celle d'avec Chopin, l'obligent à chercher une échappatoire psychologique. Refuge artistique, le théâtre de Nohant semble « bien répondre aux questions esthétiques, philosophiques et psychologiques que s'est posées Sand. » D'après elle, ce théâtre est « quelque chose qui nous enlève à nos passions, à nos intérêts matériels, à nos rancunes, à ces tristes haines de famille qu'on appelle questions politiques, religieuses et philosophiques »³⁴. En vieillissant, Sand reste de plus en plus à Nohant. Son plus agréable voyage se passe désormais dans un fauteuil, les trajets réguliers jusqu'à Paris pour assister aux répétitions de ses pièces se sont arrêtées en 1863.

L'aboutissement du théâtre des marionnettes embellit les dernières années de sa vie.

La contribution de Sand au développement d'une esthétique du théâtre improvisé et du théâtre des marionnettes est considérable tant par le sérieux de sa documentation historique de ces formes marginales que par sa participation active dans les coulisses et sur la scène de Nohant. La modernité de ses propos³⁵, ainsi que sa passion pour l'aspect formateur de ces formes théâtrales font d'elle une partisane vénémente de la *commedia dell'arte*. L'autre domaine de sa production théâtrale, la scène parisienne, sourit beaucoup moins à l'auteur et ses déceptions l'emportent souvent sur ses réussites. Sur le théâtre légitime, elle doit plaire à un public sévère dont le désir de s'amuser ne s'accorde pas toujours avec le désir encore plus fort chez l'auteur d'instruire et de former le spectateur. Lorsqu'on enlève le public au spectacle, l'acteur est libre de puiser son personnage en lui-même, sans égard à la réaction du public. Si son idéal peut se réaliser, il faudra former le public à goûter aux efforts de « ces bandes de jeunes aventuriers dramatiques qui posèrent en se jouant les véritables bases de la comédie française³⁶ ». Le naturel, la spontanéité, ce sont autant d'éléments que cherche Sand chez l'acteur. Ses préoccupations nous semblent plus focalisées non pas sur le théâtre en marge mais sur un théâtre dont la marginalité même nous entraîne vers les questions fondamentales du théâtre, les rapports symbiotiques entre l'acteur et le public et où le seul théâtre légitime est celui qui célèbre l'art théâtral dans toute sa plénitude.

¹ À ce propos le lecteur consulterait avec profit la revue *Présence de George Sand* 19, 1984 *Le Théâtre de George Sand*, notamment les articles de Claude Tricotel, « George Sand et le Théâtre » et « Le Théâtre selon George Sand », disponible en version PDF sur le site internet des Amis de George Sand, <http://www.amisdegeorgesand.info/presence.html>

2 Debra Linowitz Wentz, « Les mobiles artistiques et psychologiques du Théâtre de Nohant » dans *Présence de George Sand*, no 19, *Le théâtre de George Sand*, février 1984, p. 16.

3 Voir note p. 1334-1335 dans *George Sand Œuvres Autobiographiques II*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Éditions Gallimard, 1971.

4 « Deburau », *Questions d'Art et de Littérature*, Paris, C. Lévy, 1878, pp. 215-222.

5 Ibid.

6 Ibid.

7 Ibid.

8 . « La Comédie italienne » dans *Questions d'Art et de Littérature*, op.cit.; pp. 249-256..

9 Ibid.

10 Ibid.

11 Ibid.

12 « Deburau », op. cit.

13 « La Comédie italienne », op.cit ; voir aussi la préface de Maurice Sand, *Masques et Bouffons* , Paris, A. Lévy fils, 1862 dont George Sand signe la préface

14 Voir Œuvres autobiographiques II, op.cit., notes p. 1560

15 Histoire de ma vie, Ve partie, ch. XIII, dans Œuvres autobiographiques II, Ibid., p. 442

16 « [...] je suis l'orchestre qui conduit la pantomime au piano, sur les airs variés « ad libitum » de « Malbrough s'en va-t-en guerre », « j'ai du bon tabac », « au clair de la lune », etc., etc. » Voir la Correspondance de George Sand, XVII tomes, (éd. Georges Lubin, Paris, Garnier-Frères, 1964- 1982), VII, p. 559-60

17 Le Théâtre des Marionnettes de Nohant dans Œuvres autobiographiques II, op.cit., p. 1249. 18 Ibid. p. 1241.

19 Ibid. p. 1243

20 Ibid. Georges Lubin souligne la modernité des idées de Sand et rapproche l'auteur de Stanislavski, voir note p. 1560.

21 Le Théâtre des Marionnettes, op.cit., p. 1269.

22 Béatrice Didier met _____ en relief cette collaboration notamment pour *Les Beaux Messieurs de Bois Doré*, Le Drac, Cadio dans *George Sand*, Paris, ADPF, 2004, p. 36

23 Ibid.

24 Le Théâtre des Marionnettes, op.cit., p. 1251.

25 Ibid, p. 1268.

26 Ibid, p. 1253.

27 Gay Manifold : « Les pièces et les scénarios de George Sand pour le Théâtre de Nohant » dans *Présence de George Sand*, no19, op.cit., p.

56-58.

28 Traduction de François Guizot dans Œuvres complètes de Shakespeare, *La Vie de Shakespeare*, Hamlet, La Tempête, Paris, Didier, 1864, p.199-200, disponible sur le site <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/6pf6k2006478.notice>

29 Le Théâtre et l'Acteur, op.cit., p. 1243-1244.

30 http://www.comedie-francaise.fr/histoire/moliere_fourberies.php

31 Voir son article “Le théâtre de George Sand ou penser l'art populaire dans *Le Portique*, 2004 (13-14), pp. 2-11 disponible au site internet suivant : <http://leportique.revues.org/index613.html> 32 George Sand : *L'Homme de neige*, Paris, De Lagny, (coll. « Collection des chefs d'œuvre de France », 1904, t. 1. p. 266.

33 Le Théâtre des Marionnettes, op.cit., p. 1268. 34 Ibid, p. 1276.

35 Voir note à la préface en question, p. 1560 36 Le Théâtre et l'Acteur, op. cit. p. 1242.

Les Livres

Chroniques

Claude ALBAREDE

- **Chemins de doute, Francis CHENOT ; éditions de l'Atlantique, collection Phoibos, avec une encre de Silvaine ARABO.**

Le souvenir de la sagesse indienne sucée par l'auteur dans la forêt canadienne entame ce recueil comme une volée de feuilles d'érable qui tourbillonne dans le vent :

« Il se faisait une de ces nuits
où les étoiles cloutent le ciel
Etait-ce le chamane
ou un ancien auprès du feu
qui se mourait vu l'heure ?
Mais quelqu'un nous a dit :
Ecoute la musique du vent
sois en paix avec le monde
tu seras en paix avec toi-même »

On a l'impression que le poète a, sur le fil du bonheur, acquis la certitude d'être en état d'existence. Pourtant s'ouvrent devant lui les chemins de doute. « En avant doute ! » pourrait dire Francis Chenot, parodiант le Passant considérable... Mais sans angoisse, tout au moins celle-ci dissimulée sous l'humour. Les poèmes se succèdent, jaillissent en vives étincelles de concision et de vérité :

« Maux pour mot
mot à maux

tenter de dire
la déchirure
dans le tissu
des écrits vains
il faut prendre
ses mots
en patience »

On voudrait tout citer, tant la langue, comme d'habiles fléchettes, pique dans le mille. Mais ce n'est pas un simple jeu, car l'auteur, peu à peu, décortique avec adresse et lucidité l'ambigu désir de l'écriture, ses patiences, ses échecs, ses tenaces recommencements. Et, au-delà du regard sur lui-même et sur son œuvre, Francis Chenot élargit l'interrogation vers les différents confins du terreau créatif : l'accord des contraires, l'espoir désespéré, l'inertie de l'action, l'immobilité verticale et la quête mouvementée, le temps existentiel et l'utopie à ciel ouvert... toutes les circonstances et les hasards qui constituent la trame du tissu vital sur laquelle se tisse continuellement la chaîne inexorable du doute :

« Acouphènes de hasard
au for clos de la phrase
qui bruisse dans l'extrême nuit
en quête d'un silence habité parce que habitable
sous l'aide d'un doute
à jamais rebelle en nos rêves »

Nous avons là un livre vif, au style virevoltant, qui donne au lecteur le goût de la sève à couteau.

Xavier BORDES

• Sans revenir, Joël BASTARD ; Ed. AENCRAGES & CO. (Poésie) Avec le peintre Georges Badin.

Depuis le premier moment où Joël Bastard a donné à lire ses textes poétiques, l'on y voit se redire et se creuser son monde original, à la fois réaliste et métamorphosé par un travail subtil de la langue. C'est un « jeune poète », mais qui depuis son premier livre *Beule*, chez Gallimard, a beaucoup publié, en général avec un égal bonheur.

Il y a une « écriture poétique bastard », que l'on retrouve dans ce livre-ci, fort beau, illustré, si j'ose dire, d'un « badinage » coloré d'ambiance joyeuse.

Ce qui me plaît dans cette écriture, c'est que le mystère du poème demeure tout en devenant lisible. Elle se saisit des choses avec simplicité et vision : « Je m'approche à pas lents du grand cahier la mer. Dissolution des roches, des airs et des poussières. Le travail se fait dans la masse personne. »

Je ne citerai pas davantage : tout serait à citer dans ce déchiffrement simple, et de haute qualité poétique, des choses de l'univers. Lorsque se conjuguent ainsi dans une poésie la simplicité et l'inattendu dans l'expression, l'attention au plus petit comme au plus ample - exemple (tout de même) : « La fourmi traversant le cahier le sait bien et la frappe précise du menuisier dans le bois. Attardons-nous sur le monde en sa disparition. » -, lorsqu'un poète sait ainsi tenir dans son écriture les deux pôles du réel, associant l'infime et l'immense dans un même regard écrit, il ne peut être qu'un fauteur de joie et un astre littéraire de première grandeur.

J'ai salué cet astre à ma façon, lors de sa première apparition, à vrai dire avant que sa lumière soit parvenue aux librairies. Je continue à le saluer ici, et je le classe parmi mes poètes de prédilection, au côté des plus grands dans ma bibliothèque. Salut à toi, Joël Bastard, et continue ta route « sans revenir » avec la même multiple exigence. Où tu vas, où vont tes livres, je serai l'un de ceux qui se plairont à te suivre.

• Anthologie de la poésie grecque – 1975-2005, par Kostas Nassikas et Démosthène Agrafiotis, traductions de Kostas Nassikas et Hervé Bauer. (Lcoll. Levée d'ancre, Ed. L'Harmattan poésie. Bilingue, 345 pages.)

Les éditions L'Harmattan tiennent avec *Levée d'ancre*, une collection assez audacieuse, où les poètes grecs (confirmés) sont en bonne place : Valaoritis, Engonopoulos, Kaïteris, dans les derniers titres. Et voici une fameuse anthologie, qui a la vertu d'être bilingue, et qui veut couvrir trente ans de poésie grecque contemporaine.

Certes, ce genre d'anthologie n'est pas complètement innocente puisque elle permet à Démosthène Agrafiotis de s'y tailler une place dans les dix première pages ! Ce qui n'est pas une raison pour ne pas saluer un travail considérable qui donne un aperçu d'une trentaine de voix modérément connues, sans donner dans la flatterie de mettre en avant des noms déjà hyper-familiers du public français. Bien entendu, on ne coupe pas à la petite note théorique sur la traduction, dont la thèse est «d'effacer la trace du (des) traducteur (s)» (une option sympathique mais évidemment idéaliste et irréalisable). Quoi qu'il en soit, l'on découvre dans cette anthologie des perles remarquables, comme des poèmes de Stratis Paschalidis (traduits non sans coquille, p. 271) ; d'Athina Papadaki et Paulina Pampoudi ; Yorgos Blanas ; Rena Hadjidaki ; en particulier... Et nombre d'autres encore, émouvants, singuliers, dont la voix traverse les traductions, souvent habiles, d'autres fois moins. Peu importe, puisque les poèmes en grecs sont donné en regard, avec leur magie propre. Une entreprise globalement courageuse, méritoire, et

instructive sur le climat d'une bonne part de la poésie grecque de la fin du XX ème siècle, qui souvent semble anticiper les peines récentes de cette Grèce dont Chateaubriand disait jadis que l'on n'en peut, toutes choses égales, prononcer le nom sans respect ni émotion...

• **J'irai rêver sur vos tombes..., Maurice COUQUIAUX, Editions L'Harmattan.**

Maurice Couquiaud, né en 1930, est un poète fécond, discret, et obstiné. Il a tenu la revue Phréatique durant 17 ans, et écrit divers essais sur des questions de portée cosmique, disons- le.

C'est l'oeuvre littéraire, considérable, d'un croyant qui s'interroge, à travers des poèmes réguliers, d'autres plus libres, des aphorismes. Les extrêmes s'y croisent, espoir contre désespérance, lumière contre obscurité, dans une vision qu'on pourrait qualifier souvent d'orientale, et qui semble considérer qu'il y a toujours au travail un germe de bien, prêt à croître sous le terreau du mal, - et peut-être inversement, d'ailleurs ! J'en prends pour témoin la section « Paroles d'ombre » dont j'extrais entre autres ceci :

Avec ou sans soleil,
tous nos projets sont des ombres portées
sur l'image d'un mur à démolir
pour les satisfaire.

Ils nous interroge au passage sur ce qu'est l'écriture, la technologie, et médite sur ce grave moment qu'il sent approcher :

(...) Ainsi je n'irai pas vers la mort
mais vers un mystère gourmand,
...l'au-delà d'un verbe silencieux,
au participe toujours présent.

« Considérant la fin comme un retour... » ajoute-t-il. Il y a chez Marcel Couquiaud une sorte d'optimisme pessimiste, de ténacité à vivre qui paraît avoir été chez lui congénitale, et qui a nourri envers l'univers une curiosité dont les intérêts ne sont jamais rassasiés. Il nous transmets toute cette diversité à travers un parcours de poèmes émanés naturellement de lui au long d'une longue existence, et qui cependant en secret ressemblent singulièrement à une leçon de vie par la pratique, qu'il n'avait cependant aucunement l'outrecuidance de vouloir donner. Cela fait le charme de sa poésie...

• **La poésie française du XXème siècle, De 1900 à mai 68, Jean-Robert NGUEMA NNANG, L'Harmattan, 111 p.**

J.R. Nguema Nnang est gabonais, et après un brillant parcours universitaire (dont ce livre a sans doute fait partie en tant que cours ou thèse, à en juger par sa compendieuse bibliographie,) il enseigne à présent la littérature et la langue française au département des Lettre Modernes de l'Université Omar Bongo de Libreville. Il réussit, dans un livre relativement compact, à parcourir clairement l'essentiel du trajet des grandes voix poétiques françaises des premiers deux tiers du siècle passé. Pour les spécialistes, évidemment il ne faudra pas s'attendre à de foudroyantes et nouvelles révélations, mais pour un lecteur normalement intéressé à être introduit à la poésie contemporaine, J.R. Nguema Nnang relate avec clarté, économie et même souvent une profondeur très satisfaisante, dans des analyses pourtant concises, l'essentiel des mouvements intellectuels de notre poésie jusqu'au tournant de Mai 68, où d'après lui se fait jour un nouveau lyrisme, qui « retourne aux choses concrètes et interroge de nouvelles réalités contingentes : la poésie dans la rue ». Le livre est rédigé avec beaucoup de simplicité, dans un français plutôt élégant. Il se lit avec plaisir, et aucune voix véritablement majeure de la poésie française n'y est oubliée. Ce qui en somme est un petit tour de force.

Nadine DOYEN

• Du domaine des murmures, Carole MARTINEZ, roman, nrf – Gallimard ; prix Goncourt des lycéens 2011.

Carole Martinez nous accompagne au château des Murmures, « suspendu au-dessus d'un océan de bois et de La Loue qui léchait la falaise », afin d'écouter « les voix liquides des femmes oubliées ».

Celle qui apostrophe le lecteur se définit comme Esclarmonde : « l'ombre qui cause, la vierge des Murmures ». Désireuse de lui relater son destin de « sacrifiée, d'emmurée », elle invite son lecteur à « se couler dans ses contes » et tisse une complicité inattendue avec son interlocuteur (« Toi qui écoutes, imagine... »). Elle lui livre une troublante et bouleversante confession.

Elle brosse un autoportrait à couper le souffle. Cette jouvencelle de quinze ans, d'une beauté irradiante (« visage d'albâtre, peau diaphane »), ne fascinait pas uniquement son père « petit seigneur mais grand chevalier ». « Sa merveilleuse alouette aux ailes coupées » devint « l'ingrate », ayant osé cracher un NON le jour de ses noces, refusant cet époux imposé sans son consentement. Ainsi, elle faisait savoir clairement sa volonté de se consacrer à Dieu, son père spirituel, n'hésitant pas à se sectionner l'oreille. L'irruption d'un agneau sema la confusion. Que pouvait-elle attendre de ce père qu'elle avait « trahi, sali, déshonoré » ? sinon de la haine. Accueillie dans sa cellule par le Christ, elle retrouva « sa lumière inouïe ». Elle, « l'immobile, la prophétesse », recevait maintes visites de pèlerins et leur dispensait sa foi. La rumeur se répand dès la naissance miraculeuse d'Elzéar, ce « cadeau divin » très vite baptisé. Esclarmonde n'avait-elle pas été agressée et violée par un individu aviné ? Comment cet enfant va-t-il pouvoir se construire, sans traumatisme, en alternant la vie dans le reclusoir de sa mère, au con-

fort spartiate, et ses évasions, ivre de liberté ? La révélation du géniteur et le contenu du message du repentant envoyé à Esclarmonde génère un rebondissement retentissant. Va-t-elle absoudre le repenti ? L'épilogue tient en haleine : « les lèvres chaudes de Lothaire » vont-elles réveiller celle dont « le cœur s'échauffait au son de sa musique » ? Dans ce roman, l'auteur souligne la folie des hommes qui « n'a cessé de chambouler » les vies. Elle explore la relation fusionnelle père/fille. Elle met en exergue l'amour maternel qui unit Esclarmonde à son fils Elzéar, leur rituel des retrouvailles, tableau attendrissant de vierge à l'enfant. Ce qui rendra d'autant plus douloureuse leur séparation, « un arrachement, un déchirement qui vrille les entrailles ». Violence et douceur se côtoient. Comment ne pas être révulsé d'horreur par l'exaction du père sur le poupon ? Ne s'accuse-t-il pas de « bonne brute, lui brisé par sa faute » ?

Carole Martinez déploie sa plume poétique, contrastant avec la barbarie des massacres des croisés, pour évoquer la rivière : « ce cours d'eau voilé par endroits d'algues lascives, qui avait brasillé sous la lune d'un étrange éclat vert ». Ou la fraise : « petite perle écarlate, une hostie végétale ». Pour magnifier la beauté du rosier ou de l'érable « déroulant ses rinceaux ». Elle se fait peintre paysagiste quand Esclarmonde s'abîme dans la contemplation de cette nature environnante dont elle a choisi de se couper, embrassant du regard « les vagues de collines hérissées d'arbres ondulant l'horizon ». Elle nous laisse percevoir les cris de la Dame verte, le galop d'un cheval, la vièle de Lothaire, le ménestrel éconduit et les chants de « la recluse » au point d'y succomber.

Carole Martinez nous baigne dans l'époque médiévale, avec ses seigneurs, serfs et vassaux, l'emploi de termes guerriers (trébuchet, mangonneaux), vestimentaires (bliaut), ou autres (manse, mesnie). Elle nous rappelle que c'est une période où les bâtisseurs édifient « des cathédrales, fleurs de pierre ». Elle crée cet univers irréel du conte, en empruntant aux légendes et traditions, comme « les relevailles ou la

fête des Brandons ». Son écriture raffinée charme. Carole Martinez poursuit son travail minutieux de broderie, avec « la tapisserie mille-fleurs, la prière brodée sur le drap », en laissant « un espace blanc à broder », avec ce clerc « qui accumulait les secrets avant de coudre les bouches », thème récurrent, cher à l'auteur qui tisse son fil d'Agnès et tricote ainsi son œuvre.

Le lecteur, envoûté par cette voix d'outre tombe, qui vient de lui retracer sa vie d'anachorète, ressent aussi cette sensation d'enfermement, de claustrophobie. La voix s'est tue, l'auteur nous libère de ce huis clos et nous conduit à la chapelle aux vitraux brisés pour nous signaler la plaque commémorative, en souvenir de cette féministe avant l'heure, ayant refusé la soumission. Ne dédie-t-elle pas son livre à *Frasquita Carasco*, l'héroïne du *Cœur cousu* ? Si Esclarmonde semblait oubliée aux Murmures, la romancière a su la ressusciter par cette histoire. Comme cette mère qui ne pouvait se résoudre à se séparer de son fils, le lecteur a du mal à se détacher de ce récit.

Carole Martinez confirme son prodigieux talent de conteuse, et sait « embobiner » son lecteur.

• **Nos vies romancées, Arnaud CATHRINE -- Stock (207 pages- 18,50€)**

« Dis moi ce que tu lis, je te dirai ce que tu es» a déclaré Pierre de la Garce. En nous livrant une sélection exhumée de ses « livres de chevet », Arnaud Cathrine dessine son portrait en filigrane.

Par ce terme, il définit les livres vers lesquels il éprouve la nécessité de retourner régulièrement.

Il nous invite à pénétrer dans son panthéon littéraire personnel « avec désir », empruntant l'exergue à Paul Valéry. Mais se résoudre à se limiter à six auteurs fut, on n'en doute pas, un choix cornélien.

Toutefois, Arnaud Cathrine se donne bonne conscience en s'adonnant

au name-dropping (Ernaux, Guibert, Radiguet, Duras), méthode décrite pour certains, enrichissante pour le lecteur. Il confesse l'héritage d'écrivains américains : Capote, Carver et Ford qui lui ont permis de « décomplexer l'écrivaillon » qui écrit depuis l'âge de quinze ans et d'éradiquer ses inhibitions.

Sa parfaite connaissance des figures tutélaires, envers qui il s'acquitte d'une dette, mène cette barque. Voyons comment chacune d'elles l'a accompagné, façonné, tatoué, contaminé.

Son arrivée à Paris, en 1992, correspond à la fin de son adolescence, à son affranchissement, après avoir vécu dans une forteresse de livres, un piano comme compagnie. Très vite intégré dans « un grand barnum », il se laisse encanailler par sa tribu. Ses émois amoureux, les idylles, les trahisons ressemblent étrangement à ce que traverse Frankie Adams, débusquant « son pendant féminin » dans ce roman de Carson McCullers. L'identification est immédiate, il retrouve un effet miroir dans cette période d'acceptation de soi, l'urgence de se débarrasser d'un physique dégingandé. Même besoin de fuite, de quitter le cocon familial. Fouillant l'univers de cette romancière américaine qui explore le sentiment amoureux, il en vient à adhérer à sa conviction qu' « il n'y a pas d'amour partagé. The lover versus the beloved ». Dans sa maison familiale de Bénerville où il vient recharger ses batteries, le « bordemerien » convoque Sagan « ce charmant monstre » qui l'a subjugué. Il évoque ce qui fait son charme : « sa compagnie délicieuse, les inflexions de sa voix ». Il encense « sa très grande classe, sa pudeur, sa façon de rester elle-même », son anticonformisme. Comme elle, Arnaud Cathrine tient à garder à l'écart le plus intime, épingle au passage ceux qui se complaisent dans « des déballages sensationnalistes ». Avec Sarah Kane, il partage « cette foutue sensibilité ». Son intérêt pour Jean Rhys réside dans sa façon de dépeindre l'humanité dans sa justesse, avec le souci de « la vérité crue, la cruauté nue ». En commun aussi l'univers théâtral.

Pour évoquer l'addiction amoureuse, il se réfère à l'incontournable ouvrage de Roland Barthes. L'auteur avoue ses achats compulsifs des *Fragments* dans lesquels Barthes tend à réhabiliter l'amour, rétrogradé par « le séisme » de la liberté sexuelle. En revisitant tous ses exemplaires, dépositaires chacun d'un chapitre de sa vie amoureuse, il dresse le constat que les passages cochés, qui l'ont fait vibrer, varient. Le lecteur évolue. Selon son état d'âme, la perception d'un livre peut s'inverser, ainsi à la deuxième lecture, Mars (de Fritz Zorn) n'est plus « un livre de mort, mais un livre de vie ».

Ce qui est troublant, c'est que tous ces auteurs référents et leurs protagonistes sont confrontés à la solitude, la souffrance et leur besoin d'amour ou de consolation s'avère « impossible à rassasier ». Ne faut-il pas être malheureux pour se réaliser dans l'écriture ?

Ces livres, qui ont touché Arnaud Cathrine, n'établissent-ils pas entre son expérience et celle de la fiction un lien fait de coïncidences ? Ces livres « qui prenaient soin de lui, le devinaient et l'écrivaient » avaient amorcé la gestation de cet essai dense, bardé de références bibliographiques.

Il entremêle à ces voix quelques réflexions sur le pouvoir de la lecture, les livres comme refuge.

Cet incomparable don d'aimer lire n'a-t-il pas germé durant les moments de solitude ou d'ennui, lui procurant des gisements de plaisirs, une façon de s'évader, de se trouver ailleurs ? Avec le recul et la maturité, Arnaud Cathrine peut affirmer que « l'invasion fut salutaire, fomentant son évasion et le déposant au cœur de lui-même ».

Il revient sur la littérature jeunesse « à son époque infréquentable, mièvre, édulcorée », déplorant cette dictature de titres imposés, alors que sa plus grande jubilation est d'écumer les librairies, de dénicher un ouvrage en toute indépendance, « rétif aux conseils ». Toutefois il n'aurait peut-être pas croisé Carson McCullers sans ce professeur d'anglais, manquant de psychologie. De même sa découverte approfondie de Jean Rhys, il la doit à Geneviève Brisac et Pierre Dumayet. Le « lais-

sez-moi tranquille » d'une des héroïnes entre en résonance avec le message indirect du romancier. Quant à Sagan, elle s'ancra dans son esprit, imprégné par le mythe entretenu par ses parents.

On subodore facilement son exaspération de voir souvent le lecteur assimiler l'auteur et le protagoniste. Quant aux interviews, il n'apprécie pas davantage de se retrouver bombardé par une rafale de questions, l'obligeant à se justifier.

Dans cet essai, il témoigne de la complexité de ce qui fonde un être et dévoile combien ce fut « très compliqué » pour lui de « devenir soi-même ». N'a-t-il pas traversé sa jeunesse « en tâtonnant et sévèrement angoissé » ?

Arnaud Cathrine signe un vibrant exercice d'admiration, rendant hommage à ces esprits libres qui ont jalonné sa vie et éclairé son chemin. Comme eux, il entend imposer ses choix, sa différence, étayant son propos en citant l'essai de Chantal Thomas. Il se sent capable de « s'inventer hors de tout sentier battu » comme Jean Rhys, d'assumer « son identification à plusieurs écritures féminines », quitte à être confronté aux regards désapprobateurs des autres, ceux qui vous taxent d'égoïste. Il fustige cette injonction qui pèse sur les célibataires (à savoir : se fondre dans la normalité, se marier, procréer, en un mot être formaté). Pour réussir « le métier de vivre », l'auteur a immolé la sacro-sainte famille sur l'autel de la liberté. Il revendique son attachement à cette liberté. Condition indispensable quand on embrasse la carrière d'écrivain, dont « le rôle, selon Charles Juliet, est de prêter à autrui les mots dont il a besoin pour accéder à lui-même ».

L'écriture, pierre angulaire à laquelle Arnaud Cathrine consacre toute son attention, il l'analyse chez les autres. Pour Zorn, ce fut une planche de salut. Quant à sa propre plume, « cette sève littéraire », elle est propulsée par « le désir », rejoignant Sagan qui « y trouvait un bonheur extatique ». Arnaud Cathrine se montre déterminé à poursuivre ce combat à l'instar de Natalie Barney pour qui « mieux valait passer sa vie à créer soi-même qu'à procréer. » Il incarne à merveille l'idée de Ma-

ryanne Wolf que « nous sommes la somme des livres que nous lisons », adaptant le « we are what we read » de l'essayiste Joseph Epstein.

Un grand sourire, esquissé avec pudeur, mâtiné de mélancolie gratifie le lecteur au moment de refermer cet opus, peut-être celui qu'Arnaud Cathrine avait rêvé d'offrir à Sagan. Au lecteur de dresser son propre hit-parade ou de se laisser guider sur les pistes de lectures d'Arnaud Cathrine dont l'enthousiasme communicatif a éveillé notre curiosité. Un recueil impressionnant.

• **Touriste, Julien BLANC-GRAS, éditions Au diable Vauvert, 262 pages ; 17€**

Certains, comme Julien Blanc-Gras, voyagent par « vocation » ou pour leur profession. C'est à un voyage immobile, par procuration, que nous convie l'auteur. Mais « Lire, n'est- ce pas élargir sa géographie ? » Cette assertion de Jean-Luc Furette illustre à merveille Touriste, ce roman dédié à Ératosthène, dont la couverture est déjà une invitation au dépaysement.

Le goût pour l'évasion a germé chez cet écrivain globe-trotter dès son enfance, ayant troqué le nounours pour un globe terrestre, apprenant à lire en parcourant les atlas, séduit par la magie des cartes, et s'endormant « en serrant la planète ». Mais il dût attendre d'avoir en poche son passeport, « sésame » pour la liberté. Il débute sa quête d'identité à Londres et se souvient de cette Amazone qui le baptisa à la Guinness dans un pub, gâchant ses sonnets. Puis il part à la recherche de Bouddha, sur les traces des Beatles. Il embarque le lecteur dans ses road trips, pérégrinations aux antipodes avec quelques escales ou retour au bercail, caricaturant « les descendants d'Erasmus », radiographiant avec acuité les touristes croisés, les autochtones, les civilisations les plus perdues et posant un regard d'écologiste sur cette terre en danger, gangrenée par la déforestation. Les paysages les plus divers défilent .Il nous plonge au cœur des réalités : censure, misère, tra-

fic de drogues. En voyageur aguerri, il ne se plaindra pas de « la moiteur qui gondole ses pages et ramollit son âme ».Pas facile de « trimballer l'Occident avec soi » dans certains pays et d'être catalogué de gringo ou d'être un appât lors d'une soirée « baile funk » bal populaire !

Il nous livre ses expériences, ses prises de risques en choisissant de ne pas suivre les sentiers battus au Brésil et d'explorer des favelas. A Medellin, il opte pour « le dark tourism » en mémoire d'Escobar. Il narre avec humour son odyssée dans le désert marocain, ses déconvenues : « partager le désert avec un troupeau de Bretons », les nuisances subies : son agression par « une orgie de criquets priapiques, son attaque par une horde de singes ». Il fustige celui qui pollue par sa sonnerie de portable « un endroit aussi magnifique » et redoute « l'allemandshort ». Il interviewe le business man, pointant le luxe offert à celui qui voyage en classe affaires. Il souligne l'incongruité des lois lors des contrôles de sécurité ou un excès de vitesse sur piste. Il nous fait partager ses extases, ses expéditions avec des chercheurs et conte ses frayeurs (saut dans le vide). Ne plus avoir de quoi « immortaliser ses traces », cette nature généreuse est pour lui la meilleure façon d'engranger chaque trésor, d'absorber la beauté environnante, la laisser s'incruster dans la mémoire. Il est émerveillé par « la parade clignotante des lucioles », fasciné par « le spectacle aquatique des hippopotames ». Inédit ce concerto dans la brousse, sorte de « rave tropicale ». L'auteur souligne la fuite du temps et la différence entre l'homme et la nature, opposant la végétation persistante à l'empreinte éphémère de l'humain « simples passagers d'une époque ».

Julien Blanc-Gras se considéra comme « un piètre spécimen » le jour où il « rata la vague », faute d'avoir été « au bon moment au bon endroit » !

D'où quelques conseils distillés comme « Voyager seul est le meilleur moyen de ne pas le rester longtemps ». Il met en garde « Un voyage sans une embrouille n'est pas un vrai voyage », déclare-t-il, après avoir

été redirigé vers Bruxelles. Mais l'auteur sait positiver, en effet, le voici en mesure « d'écrire sur la belgitude ». Parfois il se laisse guider par des mots merveilleux, des noms magnifiques : Cartagena de Indias (au top des plus beaux noms de ville), Tataouine pour échapper aux « adeptes du tourisme canalisé », lui l'intello et poursuivre sa lecture de Dostoïevski.

Julien Blanc-Gras nous offre un carnet de voyage captivant dont le titre est emprunté à une chanson. Ce roman drôle, riche en anecdotes, aux destinations variées (Inde, Polynésie, Guatemala, Chine, Madagascar...) est traversé par les légendes, les senteurs, épices, encens, les cris d'animaux, les musiques des contrées visitées. Julien Blanc-Gras nous confie avoir songé à « s'engager dans l'humanitaire ». Ayant esuyé un refus, « faute de pouvoir sauver le monde », il choisit de le raconter. Ce n'est pas le lecteur qui va s'en plaindre, au contraire il fait son bonheur.

Un ouvrage idéal pour les sédentaires assoiffés d'ailleurs.
A glisser dans la poche pour les aventuriers, toujours en partance. « Voyager pour donner un sens à sa vie » et constater en sillonnant tous les continents que « le paradis n'a pas d'adresse ». Le lecteur n'a pas le droit de rater cette lecture passionnante et robatoire.

• **Une vie en mosaïque, Voyage vers la transparence, Gérard BRAND & Albert STRICKLER : Les petites vagues éditions (160 pages, 26€)**

Mosaïque et transparence : deux mots comme fil rouge. Dans la préface, Mme Brigitte Maurice-Chabard, conservateur en chef du musée Rolin à Autun, met en exergue le talent de l'artiste, né à Obernai, par cette remarque: « Gérard Brand passe avec la même dextérité de la confidentialité à la monumentalité selon le message qu'il veut transmettre ».

N'est-ce pas lui, le jongleur aux tesselles qui nous accueille? Ce « passeur de lumière, qui relie le visible à l'invisible, le vide au plein », selon le poète Albert Strickler.

Admiratif des réalisations du mosaïste, Albert Strickler nous explique, avec passion, la genèse de ce livre. Il nous conduit « Rue de l'énergie », à l'atelier de ce pionnier, décrit l'antre, signale « l'amas de merveilles » et nous familiarise avec les thèmes chers à l'artiste, mais aussi avec les matériaux qu'il utilise et les techniques qu'il révolutionne sans cesse. Il décompose ses gestes, débusque ses secrets. Il sublime les pièces uniques en posant sur elles son regard poétique. Des poèmes ou des extraits de ses journaux 2008, 2009, 2010, accompagnent certaines photos.

De ce festival de couleurs et de matières jaillissent : L'arche de Noé, des silhouettes de femmes, d'hommes, des formes étranges, des personnages religieux et Paul Charnoz, le grand céramiste auquel il rend un poignant hommage.

Grâce à leurs talents singuliers et croisés, leur communion d'esprit, Gérard Brand et Albert Strickler, pétri de déférence pour ce créateur hors normes, nous gratifient d'un livre captivant, prodigieux, recelant des trésors d'une splendeur inouïe. Une mise en page soignée magnifie l'ensemble.

Une pure extase.

• **L'exactitude des songes, Denis GROZDANOVITCH, L'écrivain photographe, (éditions du Rouerge 2012, 125 pages, 22€).**

Dans l'introduction, l'auteur explique son besoin de figer des moments intimes, de capter la beauté d'un paysage, de visages. Il souligne « la faculté sensorielle de la photo de ressusciter les émotions ». Son Minox en bandoulière, il bat la campagne, arpente les horizons lointains jusqu'en Tasmanie, ou la capitale, l'œil sans cesse aux aguets. Rien n'échappe à « cet éternel chasseur d'images ». Il a ainsi moissonné

une multitude de clichés déclinés en noir et blanc et en couleurs. Certaines photos dégagent le calme absolu, la solitude, la froidure des scènes hivernales (rappelant « les primitifs flamands »), la lenteur, mais d'autres émanent les lumières et la chaleur du sud. L'objectif se focalise sur une façade du 16ème dans le style de Gaudi ou saisit « la grâce désuète d'une vigne ». Déambuler dans les ruelles, sur les marchés, à l'affût de l'insolite, d'un décor magique procure à l'auteur une jubilation incommensurable.

Denis Grozdanovitch dévoile des visages plus intimes : Judith, « à la beauté égyptienne », la complice de toujours, à qui l'ouvrage est dédié, Émilie (leur fille), Madeleine la grand-mère de l'auteur. Il nous laisse entrevoir son bureau parisien, un huis clos où il écrit, lit, rêvasse, en sirotant du thé, entouré de ses « objets fétiches ». Il convoque la figure paternelle, l'éditeur de Gracq : José Corti, des amis disparus. Il rend hommage aux artisans (sculpteurs sur bois, ébénistes) dont le savoir-faire l'émerveille. Il exhume sa période étudiante, quand il fréquentait le quartier latin.

L'écrivain photographe met en exergue la douce beauté des jardins à l'abandon. Il nous fait partager ses voyages. Une escapade à Florence, Sienne, où la lumière rayonne. Embarquement pour Corfou, dans le sillage de Ritsos. A Lisbonne, il débusque « les herbes folles sur la balustrade » d'un palais en ruines et récite Pessoa.

Comme Manet, il décline sa fascination pour les gares. Il nous embarque à bord d'une micheline ou d'un TGV, nous fait plonger dans ses pensées devant l'infinitude des étendues où l'homme est absent. Il ouvre son grand angle sur « la vastitude des cieux ».

On sillonne la France du Mont St Michel à l'Aveyron, en passant par la région nivernaise. L'auteur sait nous imprégner de « la pluvieuse celtitude » qui baigne la côte bretonne, restaurer une atmosphère festive de Noël. Il puise ses sujets dans la vie quotidienne : du linge qui sé-

che, des assiettes, une vitrine, une station de métro, un vélo d'enfant : « objet dérisoire », pourtant.

Après avoir parcouru cet ouvrage éclectique, le portrait de « l'observateur mélancolique », aimant la compagnie d'un chat, se dessine en filigrane : amateur de vélo, de randonnées pédestres, goûts pour les cimetières, pour les jardins à l'abandon. On subodore la patience du photographe pour capter les jeux de lumière, comme un rai de soleil matinal qui sublime la porte de l'abbaye de Corbigny. Sensibilisé aux pratiques novatrices de l'artiste américain Rauschenberg, à Auxerre, ce fut « une composition murale fortuite » qui lui procura une extase instantanée.

Sa prédilection pour les bistrots dès potron-minet le conduit à musarder, pratiquant « l'art difficile de ne presque rien faire », comme dans celui de la couverture. Une parenthèse enchanteresse pour « les désœuvrés de son genre, au cœur du maelström », un refuge, un havre de paix, à l'écart de « cette course effrénée actuelle ».

L'écrivain photographe restitue un témoignage du passé en immortalisant des lieux à jamais disparus. Il a immortalisé des instants suspendus, des moments inoubliables. Un souffle de poésie, une note de nostalgie traversent les commentaires, laissant deviner la sensibilité de l'auteur.

Il a instillé une ambiance zen, épingleant « l'agitation des hommes », « la gabegie industrielle » ainsi que « ces cités déshumanisées ». Denis Grozdanovitch signe un ouvrage plein de charme, de sérénité, d'un esthétisme raffiné : « Un merveilleux rempart contre l'oubli ». Une belle invitation à s'abîmer dans la contemplation de ces pages pour en savourer la quintessence.

Denis Grozdanovitch, estampillé « iconoclaste, inclassable » reste incontournable.

- **Le testament américain, Franz BARTEL, Gallimard, nrf, (14,90€uro, 133 pages).**

Franz Bartelt nous présente son concept du Père-Lachaise du 3ème millénaire.

Une nécropole festive, digne de figurer dans le livre des records.

« Ce fleuron architectural » est le cadeau testamentaire d'un mécène américain, Clébac Darouin pour les habitants de Neuville, son village natal.

Tout y est permis, tout y est possible dans ces merveilles.

On y monte la garde, joue aux cartes, boit, on y fornique, on s'y installe même.

On y croise des personnages atypiques, gratinés, des veuves lubriques vite consolées. Les médias sont refoulés jusqu'au moment où l'affriolante Anne-Marie vient négocier la venue d'une équipe pour un reportage télévisé. Pourparlers, tractations, une vraie croisade pour René, le maire par intérim. Résistera-t-il aux charmes d'Anne-Marie ?

Quant au testament du maire : « secret défense » ! mais effet renversant, incongru.

Franz Bartelt brocarde avec malice ces édiles ambitieux, soucieux de leur aura et propose une façon originale d'aborder et de conjurer la mort (« ne pas la taire »).

Il confirme son talent de peintre des mœurs (ici de la France profonde) et des dérives contemporaines (comme le battage médiatique).

Désormais, Katarina Mazetti la reine du cimetière a son pendant masculin : Franz Bartelt, le roi de la démesure, des formules (« Le souvenir des plaisirs et encore du plaisir »), le chantre des pauvres hères et le gardien de l'humour.

Découvrez sans plus attendre le fabuleux destin des Neuillois, dans ce roman désopilant, hallucinant et jubilatoire. Franz Bartelt demeure inclassable et imbattable.

Jean-Paul GAVARD-PERRET

- **Le dit des elfes, sylphes ondins et autres créatures, Silvaine ARABO, Editions Encres Vives, coll. « Encres Blanches », Colomiers ; 6,10 Euros.**

L'œuvre de Silvaine Arabo s'ouvre ici à l'oratorio. La poésesse y invente des points de vue vers l'invisible. Dans chaque moment s'installe l'évocation d'une ode à la vie, sous couvert d'une histoire d'amour ponctuée par les renforts d'un chœur. Les différents dits se bossellent, se jouxtent mais contre le chaos. Chacun d'eux impose des équilibres et des déséquilibres jusqu'au silence et au désert blanc final et ambigu.

L'énigme de la vie et de sens est capable en quelques pages de devenir chant. Chant d'espoir mais aussi de hantise et c'est en quoi il est passionnant. L'incendie couve. Tout est encore possible. Le meilleur comme le pire. La combustion reste autant intime que planétaire. Mais il faut bien des esprits de la forêt pour nous rappeler au peu que nous sommes et à notre folie quotidienne.

Sans jamais prêcher, Silvaine Arabo fait de son « dit » le schéma d'une chute mais aussi l'appel à une rédemption. Il faut aller à la dérive parmi ses courants. Surgissent des signes bruts, suspendus, apparemment brouillés, des traces silencieuses mais orageuses. L'écriture renvoie à un espace intensément proche, retranché dans une proximité irréductible. Elle parle de manière sensible, poignante comme émise en une multitude errante (des forêts primitives) et effervescente. Profondeurs des surfaces, gestation de la matière. Tout est là.

Et les entrelacs des « dits » apprennent la puissance de la poésie ? Du moins celle de Silvaine Arabo qui a pour clôture l'illimité, l'inachevable. L'énergie s'y déploie sans cesse. La vie afflue en un rythme retenu et déployé, incessant et risqué.

Comme dans sa peinture demeurent des avalanches inversées, des ouvertures dynamiques jusqu'à ce « qu'une magie bleue s'empare de la terre »

Et l'auteur d'ajouter : « Songe au jour qui s'apprête ».

S'y éprouvent une circulation, une germination que peu de poètes hélas sont capables de faire fructifier. La poétesse s'y risque, ose le geste antique « où dorment d'anciens mages » qu'il convient de réveiller.

• **Les enfants de la foudre, Francesca Y. CAROUTCH, Rougerie, Mortemart, 64 pages, 12 euros.**

Les enfants de la foudre est un livre précieux. Celui du plus vibrant hommage d'un poète à un autre, d'une amante à son amant. François Augéria est ici bien plus qu'un fantôme qui planerait sur ce texte. Celle qui publia ses premières œuvres refusées partout ailleurs du poète (Le voyage des morts et Zirara) retrouve une symbiose qui transforme l'hommage en un texte aussi puissant que ceux d'Augéria lui-même.

Et si Francesca Caroutch affirme que « De nos microscopiques éveils ne subsiste qu'un souffle plus léger que le rien » en parlant du lien qui unissait les deux êtres surgit

« L'élévation (qui) rachète
Les larmes d'Eros ».

Car il y a eu des larmes. Mais le temps passant, leur manteau se retire. Et loin de la mélancolique engeance, le texte enflé, avance loin d'une

forme de regressum ad uterum ou d'une quête du refuge. Francesca Caroutch retrouve un langage lyrique (juste ce qu'il faut) afin que pendant les nuits, la lumière soit. Du fond de l'absence, ce qui résonne n'est pas l'abandon, le vide, la solitude mais la résurrection. La poétesse ne voit pas le monde à travers les yeux d'Augéria mais à travers son regard à elle. Elle traverse en sens inverse l'Achéron dans une de ses chevauchées auxquelles elle a habitué ses lecteurs. Elle ne renie aucune présence, permet de comprendre l'essentiel : avec le manque aussi on avance. Et non à reculons.

Le livre tamise la distance entre présence et absence. Sa créatrice intercale du rouge ou du bleu entre la nuit et l'amour, entre l'homme et la mort comme si la lumière avait besoin d'intermédiaires. Et par ces métamorphoses, elle révèle des traces non passées mais à venir. L'aurore demeure. La rencontre aussi.

L'espace ne sépare plus car et paradoxalement le temps unit en un flux persistant. Avec en sous-jacence cette « idée » majeure : lorsque quelque chose est fini, quelque chose recommence. Sans savoir forcément où cela nous mène. D'où cette sensation d'errer à l'estime d'un tel livre rare. Cela peut même donner juste envie de garder la chambre. Mais pas n'importe quelle chambre celle où un doute subsiste :

« Qui rêve donc
Qui remue dans la chambre
Où nous nous croyons seuls ? »

Jean-Paul GIRAUX

- **Maisons des ombres, Bernard FOURNIER, préface de Marie-Louise Audiberti. L'Harmattan 11, 50 €**

Comme le précédent recueil, publié à Encres vives, celui-là – douloureux, sensible – est dédié à l'épouse disparue. Dira-t-on que c'est l'histoire d'un deuil qui s'écrit ? Les pires événements ne sont annoncés nulle part : « Aucun signe dans le ciel », et le monde n'en reçoit aucune secousse. Ni pluie acide ni silence généralisé ni pleureuses en foule pour s'associer à la douleur et à la révolte du poète. Alors, comment se reconstruire dans ce monde indifférent ?

« Les matins sont difficiles/ quand il faut soulever le soleil// Retrouver les raisons de son ellipse » constate le poète. Pourtant, il lui faut échapper à la tentation du suicide : une rivière ou « une branche à hauteur de cou » ; s'interdire de quitter la barque même si elle devient « lourde/ De silence et d'absence », même si la vie est à réinventer parmi les traces indélébiles de son contraire. Pour conjurer les ombres, au poète blessé, il reste les mots qu'il cloue sur la feuille blanche avec l'espoir incertain de fatiguer sa peine même si toujours une écharpe rouge est là, qui serre. Ne pas céder à l'entraînement du désespoir. Même si !

Claude LUEZIOR

- **Le dit des elfes, sylphes, ondins et autres créatures..., Silvaine ARABO, Ed. Encres Vives, 2011**

Tourbillon de murmures, de prières, semis d'étoiles dans un univers où cohabitent anges, oiseau-lyre, elfes et Dame blanche, ce recueil nous ouvre les portes d'un monde onirique et sacré :

« Seigneur de la plus haute branche
Seigneur du sel et de la mer(e)
Seigneur du plus grand songe
que hante l'essentiel

Redis-leur la musique juste »

Encre noire des mots, encre diluée par une Invisible présence en première de couverture, Encres blanches pour une collection témoignant d'écritures neuves, Encres Vives d'éditions où des poètes partagent le pain.

La pensée du Chef indien, chère à Silvaine Arabo, ouvre la voie : « La terre n'appartient pas à l'homme, l'homme appartient à la terre ». Elle est encadrée par deux citations de Victor Hugo, témoins d'une universalité : celle du respect que nous devons à la Nature. En une manière de dialogue, l'auteur met ici en scène les discours des esprits de la forêt, ceux du roseau et de l'oiseau dans les marais lointains, le dit du Vénérable ou de la femme, avec, en toile de fond, un chœur faisant écho à l'infini des espaces. Incantations qui nous font penser à Claudel, sens du merveilleux qu'un Coelho ne renierait pas, fraîcheur à la Saint-Exupéry ou à la Prévert, cisaillements d'un imaginaire poétique où souffle une incontestable modernité.

C'est l'apologie subtile d'un émerveillement :

Ainsi remisaient-ils leurs chagrins, leurs grandes douleurs
leur amnésie menaçante
et ils rejoignaient l'arbre

et ses rites chevelus

C'est une attitude philosophique qui capte
les soirs privilégiés d'abandon et de lâcher-prise
agenouille-toi devant la mort
cette apothéose des cendres !

En une brassée d'images syncopées, retours et respirations, le poète redéfinit un espace virtuel, perdu peut-être, saccagé par la musique de l'absurde mais éminemment présent sur la parure ancienne des miroirs. En contrastes ajourés, l'écrivain stigmatise avec force d'obscurs mégalithes, (...) les barrières assassines, (...) la vulgarité sonnante et trébuchante avec un sens de la formule que nourrit la rencontre des mots. Ce contre-chant souligne d'anthracite la faille

Où de grands chevaux fous
juste avant l'abîme
s'abandonnent

dans les interstices
du réel absolu.

Arabo fait tourbillonner son verbe, murmure sa prière d'essentiels. Sur des rives où se déroulent les marées ancestrales, là où chavirent nos constructions inutiles. Retour au cri primal, au silence premier. Elle-même sans doute Dame blanche, elle chuchote, à travers son personnage, la quiétude d'un Temps aboli, la Beauté du monde qui crie le spasme.

• **Dans la tanière du soleil, Jean-Louis BERNARD ; Ed. Encres Vives, 2011**

Ecriture condensée jusqu'à l'extrême, voyage au bout/ de l'inguérissable : Jean-Louis Bernard explore les contraires, malaxe la pâte blanche de sa page. Il ne se contente pas de cajoler, d'observer les mots, fractals d'une lumière commune. Il en cherche, au-delà des quanta, la fête incendiaire, la mémoire archaïque. C'est dans la noire intimité de l'astre, dans le four nucléaire de la poésie, dans la tanière même du soleil qu'il débusque son inspiration primale.

Mais de manière transitoire, incertaine, j'allais dire ondulatoire. À lui se présentent ces souvenirs rebelles et, dans le visage d'un désir, l'halo des rires enclos. La fonction majeure du poète n'est-elle d'entrevoir l'invisible et de graver l'indicible, de radiographier les cœurs au-delà des corps, en un processus de reconstruction des outils langagiers ? Jean-Louis Bernard, en poète confirmé, a ce génie-là : par décence, parlons d'aptitude. Celle d'ensorceler rythmes et métaphores, brûlures du verbe et fulgurances dans l'épaisseur virtuelle d'un cosmos. Au seuil d'un trou noir, cet opuscule ranime nos rétines ; il est publié par Michel Cosem, passeur éclairé, dans sa collection Encres Vives.

En quatrième de couverture : « Le poème est également voix scandant le voyage à travers notre mémoire et nos empreintes ». Ce texte est ponton pour rêves en partance, trait d'union pour imaginaires dans la gangue des jours, marchepied pour envols de fantasmes emplumés de soleils.

Paul MATHIEU

• **La pivoine de Cervantès, Lambert SCHLECHTER, La Part commune, 2011; 160 pages, 15 €**

Lambert Schlechter navigue souvent entre prose et poésie, entre commentaires et relectures du monde aussi. Sa Pivoine de Cervantès ajoute une nouvelle étape à son étonnant voyage livresque.

Pivoter à cent quatre-vingt degrés autour d'une pivoine : telle pourrait paraître la démarche de Lambert Schlechter et de ses quelque 73 proses qui explorent jusqu'à l'intime les nuances oubliées de ce qui (a) construit le quotidien et la banalité. Prose de la perception diraient certains. De l'hésitation aussi ou plutôt de la redécouverte, par le truchement de la mémoire ou de l'imagination, ce qui n'est plus ou n'est pas : une demi-page d'Eschyle ramassée dans la bibliothèque d'Alexandrie en allée en cendres, un cadeau de son fils, un souvenir de colonie... et même Dieu dont Borges – excusez du peu – démontrerait presque l'existence au travers d'un envol de mouettes. Perversion de la perception parfois ou conception immaculée de l'invisible, de l'« immontrable », du tabou même par tels va-et-vient subtils qui frôlent l'émerveillement voire l'extase.

Philosophe et marcheur, scrutateur de l'image et réinventeur de l'oublié, du perdu, des lunettes enfouies par mégarde avec le chat mort, Lambert Schlechter ne cesse d'interpeller par ses titres, ses positions, ses volte-face : les oiseaux chantent dans la treille et se font en fin de compte croquer par jeu, par retour de l'inexorable. Il a ses compagnons de route, ses auteurs de prédilection. Il les lit et les convoque souvent. Fait un brin de chemin avec eux, un bout de conduite qui s'apparente à de la connivence – Schopenhauer, Chen Fou, Gaddis – ou à de l'admiration : la musique de Bach, la beauté secrète de la

femme... Autant de sujets auxquels Lambert Schlechter retouche à l'en-vi en creusant sans arrêt outre les apparences toujours fallacieuses, voilées, dévoyées, même quand il ne s'agit que de mots : « Dans velléité il reste un peu de vie, et l'étymologie veut qu'il y ait encore de la volonté, mais c'est une envie faible, pas très vivante ».

De belles « étuderies » en somme qui soupèsent le poids de l'imperceptible, de l'évanescence, du futile quand ce n'est pas celui de la grâce, du divin ou de l'éternel.

Colette MESGUICH

• L'annonce, Marie-Hélène LAFON (folio)

Roman d'une grande finesse psychologique. Le caractère des six personnages est analysé avec profondeur, leur passé respectif est évoqué afin de justifier leur comportement présent. L'auteur échappe à la linéarité, souvent source de monotonie. Au fil du récit, par petites touches et ayant souvent recours au non-dit, elle brosse un tableau de la vie actuelle des agriculteurs dans le terroir. L'image qu'elle en donne est loin d'être négative. Elle s'emploie même à détruire certains clichés. Pour autant, elle souligne la difficulté pour une personne étrangère à la famille à se faire accepter dans ce milieu embourré dans ses habitudes et ses convictions. La routine sclérosante est un thème récurrent. Et c'est pour éviter de sombrer que Paul a voulu introduire du sang neuf dans ce cercle confiné. L'écriture imagée, d'une grande richesse lexicale, surprise par ses associations téméraires, elle est parfois alourdie cependant par une trop grande recherche. Du grand art.

Marie-Line SCHNEIDER

• Tristes tropiques, Claude LEVI-STRAUSS, Librairie Plon 1955, Pocket.

Fin 2009, à la mort de Claude Lévi-Strauss, maître de l'anthropologie et de l'ethnologie (dans laquelle il a introduit le structuralisme), né à Bruxelles en 1908, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, linguiste, grand explorateur, Professeur et Membre de plusieurs Académies de Sciences et de Lettres en Europe, aux Etats-Unis et dans le monde, Académicien Français, qui a tenté de réconcilier les Sociétés par la recherche d'un fond inconscient générant croyances, coutumes et traditions, j'ai réalisé que je n'avais jamais lu intégralement Tristes tropiques, livre révélateur, publié l'année de ma naissance... Au cours de

ma 55ème année, il était donc grand temps que je m'acquitte de cette honteuse dette morale... avec, en mémoire, les interviews de ce Grand Monsieur, dont les larges lunettes cerclées de rouge encadraient un regard captivant et dont les longues phrases équilibrées m'ont emmenée en expédition au Brésil, pour me donner une sacrée leçon de civilisation !

Là, dans la région du Mato Grosso, au-dessus du tropique du Capricorne, les Indiens Bororo (comme les Touaregs du Sahara d'ailleurs) avaient tout compris de la manière de gérer la bonne entente entre les sexes. En effet, « le pourtour d'un village est occupé par des huttes disposées en cercle », qui sont les propriétés des femmes. « Leurs maris font, plusieurs fois par jour, l'aller et retour entre leur club (constitué d'une longue hutte centrale – sorte de moyeu du cercle – appelée « maison des hommes »), dont l'accès est interdit aux femmes et où dorment également les célibataires », à côté de laquelle se trouve le terrain de danse, réservé aux hommes pour des spectacles sacrés. (p.254)

(...) Cette géographie a un sens sociologique et métaphysique. En effet, « les rôles sont attribués une fois pour toutes : car les hommes, formés en confrérie, sont le symbole de la société des âmes, tandis que les huttes du pourtour, propriété des femmes exclues des rites sacrés et spectatrices, constituent l'audience des vivants » (...) (p.281). « Le cercle est partagé en deux moitiés, de sorte qu'un individu appartient toujours à la même moitié que sa mère et qu'il ne peut épouser qu'un membre de l'autre moitié, les femmes habitant et héritant les maisons où elles sont nées.» (p.256)

Bref, ce subtil agencement « résume les rapports entre l'homme et l'univers, entre la société et le monde surnaturel, entre les vivants et les morts » (p.267) et permet à ces populations – prétendument primitives – d'apporter une solution intéressante aux relations entre les

sexes... et de contourner habilement leurs différences et leurs différends...

Quant aux Indiens Nambikwara, plus au nord, déjà évoqués par Montaigne dans un célèbre chapitre des *Essais*, suite à une rencontre avec trois Indiens brésiliens ramenés en 1560 par un navigateur, ils ont une conception astucieuse du rôle du chef : marchant le premier à la guerre, « Uilikandé ou celui qui unit » est « la cause du désir du groupe de se constituer comme groupe » (p.367) qui s'en remet passivement entièrement à lui ; il en est le seul responsable actif et « le prestige personnel et l'aptitude à inspirer confiance sont le fondement de son pouvoir », ainsi que sa générosité, son ingéniosité, son sens de l'initiative et de l'adresse, sa connaissance des territoires, du groupe et des groupes voisins, son dynamisme... Voilà pourquoi « la polygamie est son privilège, la compensation morale et sentimentale de ses lourdes obligations (...) » (p.370)

Cela nous ramène au débat de l'été 2011, intarissable sur l'irrésistible attraction des hommes de pouvoir. Diane Ducret, citée plus haut, nous raconte, en s'appuyant sur les nombreuses lettres enamourées des épouses, compagnes, égéries, admiratrices... triomphantes, trompées et sacrifiées de Mussolini, Hitler, Lénine, Staline, Salazar, Mao, Ceausescu, Bokassa..., combien le potentiel érotique de ces mythe-mégalomanes, monstrueux et narcissiques a pu être fort, en dépit de ce que puisse en penser une lectrice d'aujourd'hui, normalement constituée...

Pour conclure, je cède à nouveau la parole à Lévi-Strauss, qui analyse avec beaucoup d'humilité et de circonspection la difficulté pour l'ethnographe d'adopter et de conserver une démarche objective : « Aucune société n'est parfaite. Toutes comportent par nature une impureté incompatible avec les Normes qu'elles proclament, et qui se traduit concrètement par une certaine dose d'injustice, d'insensibilité et de cruauté. » (p.463) Le bonheur consisterait par conséquent, pour notre société, d'accepter de « se déprendre, d'interrompre son labeur de ruche

pour saisir l'essence de ce qu' elle fut et continue d'être (...) : dans le clin d'œil alourdi de patience, de sérénité et de pardon réciproque, qu'une entente involontaire permet parfois d'échanger avec un chat. » (p.497)

• **Seule Venise, Clémence GALLAY, roman, Ed de Rouergue, 2004, coll. Babel.**

Venise déserte par les touristes, décembre 2002. La narratrice, quittée par son compagnon, tente de tromper sa solitude dans un endroit que seul le Routard peut dénicher... une pension, au creux de l'ancien palais des Bragadin, dans le Castello... « Odeur de brique, de plâtre nu, de marécage... » « Des fontaines, des statues, un banc »...

Le lecteur s'identifie très vite, via une écriture de l'émotion, aux errances de cette femme de quarante ans, pour laquelle, malgré sa naïve et touchante envie de communiquer, aucune issue n'est possible, dans les brumes, l'humidité et la confusion de l'hiver vénitien... Les chapitres se déroulent au rythme du cœur, des ballades entre pierre et eau, des rares rencontres et des chocolats, pris dans de célèbres endroits, comme le Harry's Bar ou le Florian, « sous le Chinois », comme Marcel Proust, Barrès, ou d'autres écrivains prestigieux, envoûtés par la verdure changeante de la lagune...

Notre narratrice, après avoir brûlé pour une voix de libraire, sous le regard d'un chat roux nommé Lulio, vérifiera que les hommes sont lâches et Carla, la jolie danseuse romaine de 25 ans, quittera son Valentino. Seul un très vieux prince russe impotent, que « seule Venise console de ce qu'il est vraiment », « un homme en exil », a droit à la rédemption, alors que son parcours se termine et qu'il ne peut que laisser échapper le trop-plein de ses connaissances vers celle qui ne demande qu'à apprendre, lire et se cultiver. Certainement, ce roman tout en vibrations revendique la création salvatrice : « Ce que l'on garde en tête est le seul bien que la barbarie ne puisse vous ôter » (p.82). Mais,

« parfois, les mots ne peuvent plus expliquer. Seule, la peinture. » (p.105) Ou « les seuls moments où je ne m'ennuie pas, c'est quand je danse. » (p.116).

Pierre SCHROVEN

• **Fragments d'un cercle, Thierry-Pierre CLÉMENT ; choix de poèmes (1976- 2009) ; Bruxelles : Le Non-Dit, 2010**

Ce choix de poèmes doit être envisagé comme étant un cheminement de l'ombre à la lumière. Ainsi, si les premiers textes posent des questions là où il n'y a que des réponses, la fin du recueil voit le poète accepter « ce qui est là » et glisser dans la joie de la vie...

Pour Clément, écrire revient à transformer le monde tel qu'il est perçu par le sens commun afin d'y faire naître d'autres possibles. En ce sens, il marche sur les traces de gens comme Gary Snyder, Alan Watts, Allen Ginsberg voire Philip Whalen (« j'ai aimé ceux qui étaient si forts et si illuminés qu'ils paraissaient autour d'eux créer comme un monde inconnu »/Alain Fournier). Autant de poètes pour qui le fait de méditer, lire, voyager étaient des moyens de chercher leur identité. Autant de poètes qui, leur vie durant, ont tenté d'instaurer un espace de création au sein d'une société imposant ses conventions. Autant de poètes enfin qui ont sans cesse tenté de rétablir et d'enrichir le rapport entre l'homme et la terre afin de développer de nouvelles perspectives existentielles (« un monde c'est ce qui émerge du rapport entre l'homme et la terre, quand ce rapport est total le monde est monde au sens profond du mot »/Kenneth White).

Bref, à travers ce recueil, le poète nous enseigne l'art d'être au monde (« je suis au monde, j'écoute, je regarde... »). Pour Clément, le poème constitue un espace de liberté susceptible de remettre en cause notre relation tronquée au monde, aux images et aux mots (« le monde recommence et finit avec chaque poème »/Octavio Paz). Pour Clément, penser revient à dépasser nos limites et exprimer notre désir réel pour

fuir notre servitude. Pour Clément, il ne s'agit plus de se satisfaire de l'opinion (« l'opinion ne doute pas d'elle-même, l'homme s'y repose ») mais de chercher ce qui est vraiment utile pour soi (on ne peut être heureux si on ne veut pas exister en acte). Pour Clément, la poésie est un rapport à l'être et constitue un moyen de sauvegarder le sens de notre relation au monde (en nous permettant d'entretenir de nouveaux rapports avec le réel).

Avec *Fragments d'un cercle*, le poète ouvre dans nos yeux d'infinis sentiers et donne corps à un monde en création (débusquer le réel jusqu'au dernier gémississement de la terre !) ; ainsi, en célébrant la vie dans son infinité, il nous lègue une parole ouvrant des espaces auxquels aucun regard ne s'habitue ; ainsi, il donne du jeu au possible... « C'était un été très doux/un soir que les cigales chantaient/Un peu de pluie/avait lavé les feuilles. Le ciel s'était ouvert/jusqu'aux étoiles/et à la question blanche/celle qui n'a pas besoin/de réponse »

• **Le geste ordinaire, Maxime COTON ; gravures de Laurence Léonard ; Esperluète, 2011**

Ce recueil évoque la relation père/fils avec une pudeur extrême voire une simplicité de ton remarquables. Mais si le recueil évoque bien l'incommunicabilité de deux univers, il évoque également avec pudeur et justesse les arcanes du monde ouvrier. De même, Coton ne se prive pas ici de dresser subtilement le portrait du monde comme il va avec son cortège de valeurs artificielles qui nous enferment dans la profondeur aveuglante du nom (« Le gardien ne nous laisse pas rentrer/Papa n'est rien »). Et parmi un autre thème évoqué, citons la problématique d'une société de plus en plus « capturée » par le capital. Et puis, comme pour « marquer » sa rupture avec le bon sens et le sens commun, cette phrase évocatrice : « je fais du rien ; je fais du ce qui ne se vend pas » ; et puis, cette confession émouvante adressée au père : « Et je dis que notre intelligence/celle d'être en vie/nous sauvera un jour/je te le jure/papa » ! Bref, ce recueil dont Maxime a également fait un

film documentaire, est le recueil d'un fils qui écrit son père (« Comme si j'écrivais sur toi/Pour à mon tour te mettre au monde ») afin que celui dont chaque geste compte existe et résiste (« Tout est simple dans l'ordre/je ne peux acheter ta soumission/ je t'admire et te méprise ») enfin ! A signaler pour terminer, les gravures de Laurence Léonard qui donnent une âme (ouvrière ?!) à un recueil qui figure parmi les publications marquantes de l'année.

Un cri

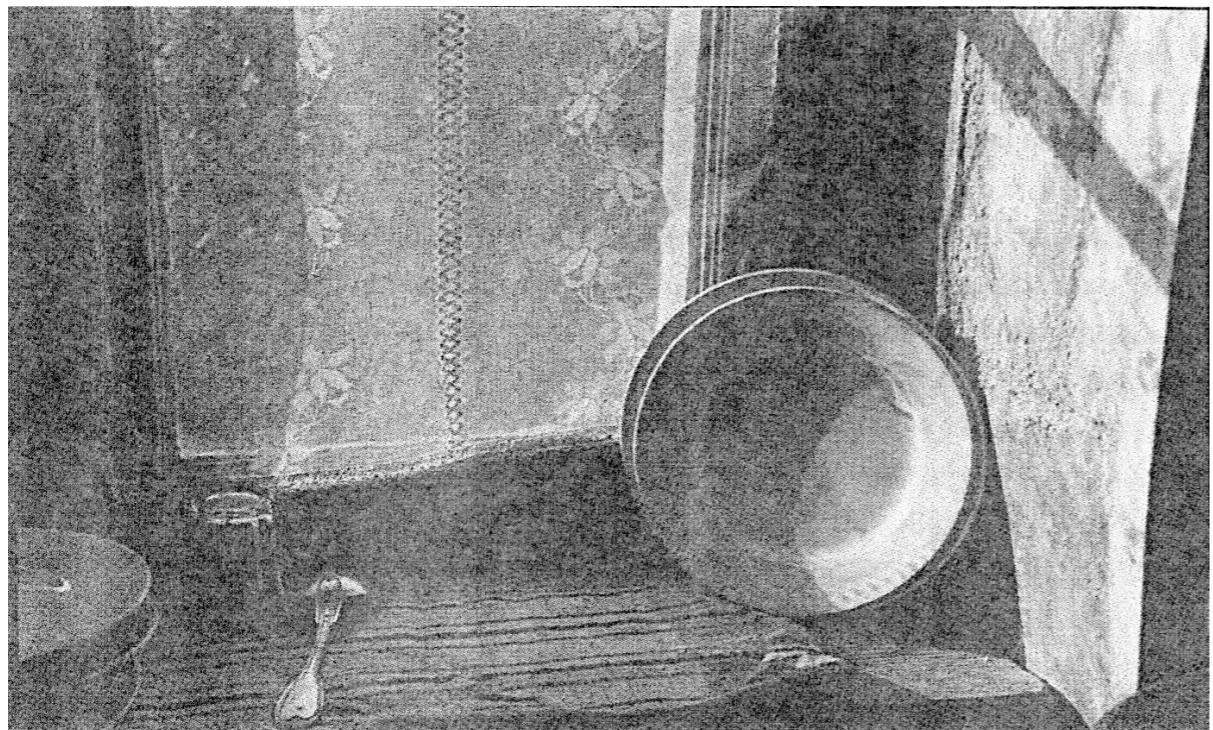
Si un cri, nous pouvons
Pour avancer l'un en l'autre
Dans l'invisible, cet amour séparé
Et le cri comme un baiser
Sur un poignet
Infini de se tordre

• **Mise en demeure, Laurence BARRÈRE ; Paris : Editions Le Grand Incendie, 2010**

Malgré son évidente fascination pour le néant et le vide, Laurence Barrère ne nous parle pas ici d'autre chose que des saisons du cœur et du corps. En effet, il s'agit dans ce recueil d'atteindre le corps de l'autre, de l'absent. Récit d'une déroute, d'une chute voire d'une fuite, ce livre est la chronique d'un exil intérieur. D'emblée on est séduit par la qualité de l'écriture, le rythme des mots et la puissance évocatrice (envoutante ?) d'un propos ouvrant des espaces auxquels aucun regard ne s'habitue. Dans ce recueil, tout semble subir « un glissement de terrain », convoquer tout ce qui transcende la vie ordinaire, transformer le monde tel qu'il est perçu par le sens commun et faire disjoncter le réel (un grand amour résulte d'une disjonction). Car ici, la perception sensorielle prime autant que l'intellect et ouvre une brèche sur un monde autre, imaginé, passionné. Au détour de chaque page, on est confronté sans cesse à une parole qui semble échouer sur les récifs d'un lieu qui tourne dans l'inconnu que contient chaque jour, chaque cœur, chaque

geste quotidien. Tout ici contribue à ouvrir l'histoire de notre esprit à la lumière fragmentée de la métamorphose ; tout ici semble chercher sans cesse un espace pour renaître et poser sa griffe sur le mur d'un imaginaire sans figures. Bref, à travers ces pages, mains tendues vers le vide, Barrère balise certes les chemins de l'absence mais n'oublie jamais d'ouvrir ses pas à un désir qui respire heureux sans penser à demain. Une voix qui résonne en nous comme de fécondes lumières en expansion...

« ...Nous traversons Paris, deux roues, et toutes ces feuilles de menthe dans le langage. Cependant je m'interrogeais. Combien de nuages dans votre déception ?/Effacement, partout, pourtant ». Et à la question de Rimbaud, « qu'est l'ivresse ami ?/ Je vous soumets plusieurs sortes de vide, dans le Paris hagard, dans toutes les lignes de basse...et ces cheveux qui blondissent, votre barbe aguicheuse, la munitinerie sur la découverte. Vous avez, en face de moi, le préambule sensuel, l'envie acrobate de vous faufler dans le rythme du corps entouré ».



Rouergue 1983

© Denis GROZDANOVITCH

Les revues Chroniques

Béatrice GAUDY

- **Les amis de Thalie n°67 et 68, Nathalie Lescop-Boeswillwald, La Valade à F-87520 Veyrac.**

Une réalité déchiquetée, fragmentaire, à moins qu'elle ne soit en ébauche, en formation, ramenée à son dynamisme, se montre dans les peintures de Colette Delagree, l'artiste dont une toile figure en couverture du n°67 et à qui Nathalie Lescop-Boeswillwald, Docteur d'Etat en Histoire de l'Art, consacre un intéressant dossier qui apprend notamment aux lecteurs que l'artiste anime des ateliers d'art thérapie. L'art, hélas, est en deuil avec la disparition de Michel Tesmoingt, et la littérature avec celle de Gilbert Marquès. Leurs œuvres demeurent toutefois, et il est réconfortant de songer que Gilbert Marquès estimait avoir eu une vie heureuse.

La célébration du centenaire de la naissance de Jean Genet a suscité une floraison d'articles. Que l'on mette cet auteur au faîte de la littérature française du 20ème siècle, ou que l'on porte sur son œuvre un regard plus nuancé, l'on ne peut manquer d'être enthousiasmé par l'originalité et la sensibilité de Claude Cailleau dans *L'homme de nulle part*.

Michel Bénart, peintre et poète, invite à découvrir le message d'amour universel que le Viêt-Nam a inspiré à Jean Tù Trí et Jean-Paul Mestas nous fait découvrir des poètes de Finlande/Norvège/Suède.

L'art et la littérature ne vivent pas repliés sur eux-mêmes, détachés du reste du réel. Parmi d'autres, Christian Boeswillwald en témoigne avec une particulière vigueur puisqu'il laisse libre cours à son indignation concernant maints aspects de notre société, et plus généralement du monde, et donne un exemple écrasant des mesures différentes de notre justice selon l'identité des coupables. Enfin il nous exhorte à un amour universel.

Le n°60 s'ouvre par la présentation d'un espace d'exposition d'art et d'artisanat qu'ont créé et tiennent Nathalie et Angélique Blancheton et Nathalie Lescop-Boeswillwald, la directrice des Amis de Thalie. Ce vieux moulin dans la verdure qui, sous leur houlette, accueille aussi des manifestations culturelles ponctuelles, tels que concerts, est un cadre de poésie pour des expositions...

Autre temps fort, le Transnitrie dans lequel Michel Lemercier rappelle l'enfer que Rose Auslender a vécu dans le ghetto de Czernowitz et que, dans la petite région de Roumanie appelée Transnitrie, 55000 Juifs de Bucovine trouvèrent la mort, dont les parents de Paul Celan.

Charlotte Bruneau-Madras rend hommage à Eugène Guilevic et Jean-Paul Mestas à Amélie Murat...

100 pages de remarquables découvertes, d'émotions, de convictions et de grâce.

• **La cigogne n°105 et 106, bimestriel, Bernard Godefroid, 53, rue Van Soust à B-1070 Bruxelles. cigogne@base.be - www.lacigogne.net/bienvenue.html**

Poèmes, articles de société et de culture, débats entre lecteurs, reproductions de peintures, tout cela se retrouve dans cette revue qui allie des prises de position sur des sujets d'actualité avec des textes à la portée plus atemporelle.

L'accident nucléaire survenu au printemps au Japon a inspiré des tex-

tes puissants comme le Vous pouvez crever en paix ! de Didier Ober et les émouvants haïkus de haijins japonaises sur Hiroshima et Nagasaki sélectionnés par El' Mehdi Chaïbeddera. Ces textes sont d'autant plus appréciables qu'en France, pays qui, avec 58 centrales, est le plus nucléarisé au monde après les USA, le sujet du nucléaire civil n'est jamais débattu.

La guerre qui s'est déclenchée contre Kadhafi, d'une façon pour le moins sidérante en France, est également commentée par la direction de la revue. L'article sur le film Route Irish de Ken Loach rappelle la guerre menée contre l'Irak et dont très peu d'auteurs ou de revues ont parlé, exception notable de feu Lucile Négel dans sa revue Martobre, de Ferruccio Brugnaro, et surtout de Claude Luezior et Laurent Bayart dans leur remarquable Nourrir les colombes – Echos.

A l'heure où nombre de politiques et de grandes puissances financières souhaitent imposer outrancièrement partout l'usage d'un anglais sommaire, La Cigogne, de numéro en numéro, défend l'enseignement correct du français et la Littérature de langue française. Il n'est pas inutile de préciser que nombre de ses auteurs, tels Didier Ober et Yvan Avena, ont un niveau rare dans une ou plusieurs langues étrangères. La défense du français n'a donc rien d'un repli frileux ou d'un manque de culture.

Plus généralement, Georges Gastaud dénonce le « reniement de la langue, de la protection sociale, des acquis laïques, de la souveraineté nationale, de la production industrielle » françaises par une partie des dirigeants français, notamment politiques. Cette tendance ne peut certes être imputée à un seul, mais nous sommes nombreux à trouver qu'elle s'est aggravée ces dernières années.

Poète des plus notables, ainsi qu'en témoigne son Peut-on vivre avec le progrès ?, Yvan Avena est également traducteur de poètes de langues espagnole, brésilienne et suédoise. Dans le n°105, il traduit Maria Elena Walsh, dans le n°106, le guatémaltèque Otto René Castillo

(1936-1967) qui, sous un régime d'oppression où il peut être tentant de faire le dos rond pour survivre, dégage le vrai sens et la grandeur de l'insoumission : « si on tombe/ c'est parce que quelqu'un devait tomber/ pour que ne tombe pas/ l'espoir ». Otto René Castillo, qui mourut assassiné, est incontestablement des poètes qui hissent l'esprit humain à son faîte. Exemples de courage et de lucidité...

Les poèmes et Pensées Politiquement Incorrectes d'Yvan Avena, les textes plein d'un humour percutant d'Alain Bernier, les poèmes insoumis de Ferruccio Brugnaro ainsi que les textes vibrants de sensibilité d'une douzaine d'auteurs sont plein d'émotion et de conviction. Des peintures, gravures et photographies accompagnent le tout...

• **Interventions à Haute Voix n°47 : L'Infini, Gérard Faucheux, 5, rue de Jouy à F-92370 Chaville.**

Est-ce parce que la perception de l'infini nous est quotidienne que ce thème est si rarement choisi par les revues de poésie ? Il inspire pourtant profondément nombre de poètes, ainsi qu'en témoigne la quarantaine de ceux qu'accueille cette anthologie. Parmi eux, l'on ne saurait lesquels préférer, tant chacun traite avec personnalité d'un sujet aux facettes en réalité... infinies, qui vont de la conception du cosmos, comme avec Annie Villaret, à l'absolu éthique, spirituel que portent certains êtres – ainsi sous la plume de Ferruccio Brugnaro, de la perception de l'infini du temps dans le regard porté sur d'aucunes civilisations, comme Lucile Négel et Mireille Le Liboux le font clairement percevoir, à la confrontation de notre petite Terre avec l'infini cosmique tel qu'il semble être et tel qu'on le pourrait imaginer, ainsi que l'évoque avec son fréquent humour Patrice Maltaverne, par ailleurs directeur de la revue Traction-Brabant.

Les dessins ne sont pas de moindre qualité. Outre celui, très évocateur, de Christine Fabreguettes-Dabadie qui orne la couverture, se remarquent surtout ceux d'Alain Lacouchie, peu connu comme auteur

de paysages quand il excelle pourtant dans ce genre, celui de la coréenne In-Kyung Park, également subtile poétesse, celui de Claire Kito, et les photographies de ciel nuageux de Baya Kanane.

Sept critiques littéraires, dont les poètes Gérard Faucheux, Eliane Bierdermann et Marie- José Christien, qui sont également des piliers d'Interventions à Haute Voix – le quatrième étant la poétesse Monique Rosenberg – et Gérard Paris, également auteur de poétiques Fragments (1 et 2), invitent à prolonger la lecture de cette anthologie sur le thème de l'infini par celle de nombreux recueils et revues.

Pierre SCHROVEN

• **Diérèse n°52/53, spécial Thierry Metz ; Daniel Martinez, 8, avenue Hoche, 77330-Ozoir-la-Ferrière, France.**

Publiant quatre numéros par an (l'abonnement est de 38 euros pour la France et de 46 euros pour l'étranger), la revue Diérèse a vu le jour en 1998 à l'initiative de Daniel Martinez qui veille par ailleurs aux destinées de la maison d'édition Les Deux Siciles. Si cette revue ambitieuse et exigeante se révèle très riche en textes divers (les numéros comptent en général entre 200 et 300 pages !), dossiers, illustrations voire notes de lecture de qualité, elle a la particularité de « fonctionner » sans subsides et d'être très peu médiatisée. Une bonne raison de s'attarder quelque peu sur ce numéro double consacré au poète Thierry Metz ...

« Thierry est un manœuvre des mots. Il creuse la langue, comme il creuse la terre. Il cherche quelque chose qu'il n'atteint pas, mais qui est là, il en est sûr » Jacques Ancet (« Manœuvre, il ya peut-être un chantier dans ce que tu écris. Un gisement »).

Ne supportant plus « le monde comme il va » (« la poésie est un jeu qui se joue seul contre le monde »/Marcel Marien) et ayant eu le malheur

de perdre accidentellement un de ses trois enfants, le poète a mis fin à ses jours en 1997 laissant derrière lui une œuvre (dont *Le journal d'un manœuvre* et *Lettres à la Bien-aimée* publiés chez Gallimard) lumineuse, profonde, pénétrée de symboles et de vie.

« Mais rien chez Thierry, de calculé, de concerté. Sa culture est essentielle. Elle ne s'exhibe pas, elle se devine. Il ne la porte pas comme un fardeau, elle ne l'écrase pas, elle l'allège. Elle l'ouvre à une immensité sans nom » Jacques Ancet.

Dans cette livraison, témoignages, interview, lectures, dessins, photographies et... recueil inédit (*Carnet d'Orphée*) se succèdent. Citons par ailleurs quelques poètes et éditeurs ayant participé à ce numéro : Christian Bobin, Jacques Ancet, Jacques Brémont, Didier Periz, Charles Juliet, Amandine Marembert, Francoise Han, Christian Estèbe, Isabelle Lévesque...

Très belle livraison faisant la part belle à un poète qui avait également écrit un roman (*Le grainetier*) dans lequel il évoquait le rapport du poète au monde (comment établir une communion authentique entre le monde et l'homme ?). Pour Thierry Metz, le « je » était à proscrire ; il convient avant tout de naître à soi, disait-il, de « décrocher » avec un monde en représentation pour devenir celui ou celle qu'on est vraiment. Sa poésie dévoilait un « lieu jamais clos/d'écrire » (qui marque l'irréductibilité de l'écriture). Cette étude de 326 pages (!) constitue un document unique mettant en lumière l'œuvre d'un poète qui se distinguait par, je cite, cette intensité de langage qui ne connaît ni limites ni formes... Un numéro incontournable pour une revue qui ne l'est pas moins !



Rouergue 1992

© Denis GROZDANOVITCH

TRAVERSÉES est publiée avec le soutien
du Fonds national de la littérature
(Académie Royale de Langue
et de Littérature Françaises de Belgique)
et de la Ville de Virton et est réalisée
avec l'aide de la Province de Luxembourg.

Les auteurs de ce n° 65 de TRAVERSÉES sont

Norbert BARBE - Nikos BAZANIAS
Alain BERTRAND - Patrice BLANC
Marie-Claude BOURJON
Marie-Josée CHRISTIEN - Alain DANTINNE
André DOMS - Jacques GAUTHIER
Marielle GILLET - Leisha LECOINTRE
Anne LEGER - Christophe MAHY
Paul MATHIEU - Louis MATHOUX
Serge MAISONNIER - Emmanuelle MÉNARD
Claude MISEUR - Lucien NOULLEZ
Mattia SCARPULLA - François TEYSSANDIER

Chroniques de livres et de revues de :

Claude ALBAREDE - Xavier BORDES
Nadine DOYEN - Béatrice GAUDY
Jean-Paul GAVARD-PERRET
Jean-Paul GIRAUXT - Claude LUEZIOR
Paul MATHIEU - Colette MESGUICH
Marie-Line SCHNEIDER - Pierre SCHROVEN

